

# FLORENCE MONTREYNAUD



*Chaque matin,  
je me lève  
pour changer  
le monde*

## **DU MLF AUX CHIENNES DE GARDE**

*40 ans de féminisme*

© Groupe Eyrolles, 2014  
ISBN : 978-2-212-55968-2

**EYROLLES**

# Présentation

## Qui suis-je ?

Une féministe pure et douce, d'abord fille révoltée par l'injustice et blessée par le machisme, puis femme indignée et joyeuse, dotée d'une énergie à déplacer des montagnes.

Chaque matin, je me lève avec le désir de changer le monde, en commençant par m'améliorer moi-même.

## Ce qu'est le féminisme

Pour moi, c'est un projet collectif, mixte et universel, fondé sur une analyse politique de l'oppression machiste, et porté par le désir de faire advenir un monde où femmes et hommes seront égaux en dignité, en droit et dans les faits.

Le féminisme est une révolution permanente et pacifique. Il « *n'a jamais tué personne, alors que le machisme tue tous les jours* » (Benoîte Groult). Rien de bon ne peut se construire sur des fondements machistes de haine et de violence, tandis que le féminisme propose d'œuvrer à l'avènement d'un monde de justice, d'égalité et de paix.

## Un livre de mémoires féministes

Inspiré par la formule clé du mouvement des femmes, « Le personnel est politique », ce livre privilégie des éléments de ma vie, des faits et des idées en relation avec ma formation et mon engagement féministes.

Voici comment je suis devenue :

- apprentie féministe ;
- écrivaine féministe ;
- femme publique féministe ;
- féministe accomplie.

## J'ai écrit ce livre

Tantôt comme témoin, depuis les débuts du Mouvement de libération des femmes à Paris en 1970 ; tantôt comme partie prenante du mouvement féministe français et international ; tantôt comme personne dont la vie continue à être nourrie, bousculée, enrichie par le féminisme.

Je vous invite à faire vivre son message humaniste.

# Table des matières

Présentation.....	6
-------------------	---

## Partie I : Apprentie féministe

<b>Chapitre 1 : Le MLF change ma vie.....</b>	<b>13</b>
Debout! .....	13
À la rencontre du MLF .....	17
Le souffle de l'Histoire .....	28
<b>Chapitre 2 : Je viens de loin.....</b>	<b>41</b>
Un long sommeil.....	41
La chance de ma vie : la pilule .....	50
Modèles de femmes .....	59
Vivent les manifs!.....	83
<b>Chapitre 3 : Le Planning familial, mon école féministe .....</b>	<b>99</b>
Nous risquons la prison! .....	100
Le MLAC va encore plus loin.....	101
J'assume une position radicale .....	102
Grossesse, volonté et désir.....	102
La solution des cliniques étrangères : une hypocrisie?.....	103
Avorter est l'acte d'une femme responsable.....	104
Le manque d'information.....	105
Où sont les hommes? .....	107
La parole à Anne Sylvestre.....	108
Un droit, vraiment?.....	109
Une oppression universelle .....	110
Interdit ou obligatoire : la contrainte, toujours .....	112
Avorter : le poids des mots .....	113
Le droit d'avorter, ici et maintenant .....	113
Et la paternité? .....	115
Au Planning .....	117
« Je vous écoute ».....	118
Travail en groupe .....	120
Le Planning ou le défi du collectif .....	121
Un droit acquis? .....	123
On attaque le Planning! .....	125
Libération.....	126
<b>Chapitre 4 : Les féministes, dans leur diversité .....</b>	<b>129</b>
Notre corps manifeste .....	129
Le genre féministe .....	136
« Année zéro » .....	145

Ouvrir d'autres champs de connaissance .....	151
Les mots pour le dire .....	158
Les féministes sont des hommes comme les autres .....	168
Ce qui nous unit : le désir d'agir .....	182
Oser se dire féministe .....	194
Le féminisme est-il « dépassé » ? .....	203
Illustrations .....	210

## Partie II : Écrivaine féministe

<b>Chapitre 1 : Comment j'ai appris à écrire.....</b>	<b>235</b>
Morte de honte.....	235
Je suis de la campagne .....	236
J'apprends à écrire.....	237
Trouver ma voix .....	238
L'un des plus beaux jours de ma vie .....	239
Des livres de féministe.....	240
<b>Chapitre 2 : Comment j'ai publié <i>Le xx<sup>e</sup> Siècle des femmes</i> .....</b>	<b>241</b>
Un grand livre sur les femmes.....	241
Déceptions, découragement, désespoir .....	242
La solidarité d'Élisabeth Badinter .....	243
Une amitié .....	244
Éloignement .....	245
<b>Chapitre 3 : L'autre moitié de l'histoire.....</b>	<b>247</b>
Voir le monde avec un regard de femme .....	247
Où sont les femmes dans l'Histoire ? .....	248
L'histoire des femmes existe.....	249
Cherchez les femmes !.....	250
<i>Le xx<sup>e</sup> Siècle des femmes</i> : célébrités et groupes .....	252
Les pionnières .....	253
Comment on écrit l'histoire.....	254
Le soutien de leur père .....	254
Une injustice insupportable.....	256
Le succès du <i>xx<sup>e</sup> Siècle des femmes</i> .....	257
Une jeune lectrice .....	258
« Historienne », enfin.....	259
Le plus beau métier du monde.....	259
<b>Chapitre 4 : Quelques textes d'actions féministes.....</b>	<b>263</b>
Que Marie Trintignant ne soit pas morte pour rien ! .....	263
Qu'attend-on ? Le prochain meurtre ?.....	265
Pour que cesse la haine contre les femmes ! .....	266

## Partie III : Femme publique féministe

<b>Chapitre 1 : Apprentissages.....</b>	<b>269</b>
Un long chemin.....	269
En campagne avec Gisèle Halimi.....	275
Journaliste et féministe.....	291
<b>Chapitre 2 : Les Chiennes de garde.....</b>	<b>297</b>
« Et la galanterie française ? ».....	297
« Les patrons en caleçon ! » .....	301
Nous, Chiennes de garde, défendons la dignité des femmes .....	304
Les Chiennes de garde aboient devant le Fouquet's.....	334
La Meute contre la publicité sexiste.....	345
Bilan des Chiennes de garde.....	371
« Mal baisées », nous ? Ils ne nous ont pas regardées ! .....	381
Conclusion : Comment je suis devenue une féministe accomplie.....	399
Épilogue.....	403
Annexe .....	405
Chronologie .....	405
Index.....	407

## Chapitre 4

# Les féministes, dans leur diversité

### Notre corps manifeste

*« Nous ne sommes rien, soyons toutes ! »  
(ou « l'Internationale » au féminin pluriel)  
slogan féministe*

Quand nous manifestons, marchons, crions, chantons, de temps à autre nous faisons avec nos mains le signe du losange qui, partout dans le monde, est devenu depuis les années 1970 le symbole des luttes féministes.

Levant haut au-dessus de notre tête nos mains ouvertes, paumes vers l'avant, joignant et étirant nos pouces et nos index, nous formons un losange allongé, qui représente le féminin, le sexe féminin, la vulve.

Chaque fois que nous affichons ainsi dans la rue, par exemple en chantant le refrain de l'« Hymne des femmes » : « Levons-nous, femmes-esclaves, Et brisons nos entraves, Debout, debout, debout ! »<sup>1</sup> (voir notes p.126) je ressens la même exaltation, la même jubilation. Je lève mes bras le plus haut possible, et mon sourire exprime ma fierté joyeuse d'être une femme qui affirme en public son féminisme ; en mettant en haut ce qui est en bas, en exposant ce qui est caché honteusement, j'exulte de porter ainsi au pinacle ce con méprisé, sali et souillé par des siècles de machisme : en effet, le mot « con » est devenu une insulte si banale qu'on a oublié son sens originel de vagin.

Ce geste est aussi une façon de lancer aux machos qui injurient les femmes : « Vous nous voyez comme des trous à bourrer, des creux sales et puants, ou des fentes menaçantes, le mythique "vagin denté" qui vous effraie tant. C'est vous qui avez de la saleté dans la tête, de la boue dans les yeux, de la peur qui se transforme en haine.

*Notre corps est beau à voir, notre sexe aussi, et de même pour vous, et pour tous : encore faut-il qu'il y ait de l'amour dans le regard.*

*Notre con n'a pas moins de valeur que votre verge dont l'érection vous obsède tant, et dont les symboles saturent l'espace public. Les puritains voudraient occulter notre vulve, les pornographes l'exhiber. À tous nous disons : laissez-nous tranquilles ! Vive la vulve ! »*

Ce signe des mains, je le vois pour la première fois en 1971 sur la couverture du numéro 3 du *Torchon brûle*, notre journal, celui qui nous relie les unes aux autres pendant les premiers mois du mouvement.

Notre losange se trouve à l'intérieur d'un cercle avec, en bas, une croix. J'apprends que c'est le symbole de la planète Vénus dans l'astrologie antique, et qu'il désigne les femmes ou le féminin ; pour les hommes, c'est un cercle avec, en haut à droite, une flèche dirigée vers l'extérieur, représentant la planète Mars. Les copines lesbiennes se désignent par deux signes féminins se recouvrant partiellement.

C'est sur la couverture du numéro spécial de *Partisans, Libération des femmes année zéro*, publié par Maspero en octobre 1970, que figure pour la première fois le symbole choisi par les féministes pour se représenter : celui de Vénus avec, à l'intérieur, un avant-bras levé au poing fermé. Cela renvoie à une autre tradition militante, celle des antifascistes des années 1930 : oui, nous soutenons tous les opprimés, et luttons contre toutes les oppressions.

## **Les fameux soutiens-gorge**

Je me souviens de nos corps dans les manifs, de nos vêtements confortables et bigarrés – pantalons amples, tuniques, grandes jupes à volants, châles indiens – ; de nos franges épaisses, de nos cheveux portés longs le plus souvent, au lieu des chignons de règle dans mon entourage, où des cheveux non attachés sont considérés comme « négligés » ou « mauvais genre » ; de nos chaussures confortables, alors que les « vraies femmes », celles qui jouent de leur féminité fabriquée, se dandinent sur des talons aiguilles, au risque de se tordre les chevilles. Nous sommes « bien dans nos pompes », équipées pour la longue marche vers l'obtention de nos droits.

Je me souviens que des copines ne voulaient plus porter de soutien-gorge et je ne les comprends pas. Certes, ce sous-vêtement n'est pas agréable à porter, d'autant qu'à cette époque, les bretelles ne sont pas élastiques et nécessitent un réglage : trop serrées, elles scient les épaules ; trop lâches, elles glissent vers le haut du bras, si elles ne sont pas retenues par des pattes avec bouton-pression cousues sous l'épaulette de la robe.

Pour les copines, c'est une question politique : le soutien-gorge fait partie, avec les porte-jarretelles, le maquillage ou les talons aiguilles, d'une féminité stéréotypée que nous refusons. La mode est alors aux modèles

avec armature, baleines et balconnet, destinés à faire pigeonner les seins, ce qui attire sur eux le regard des hommes... et leurs commentaires!

Elles critiquent aussi les soutiens-gorge au nom de la « nature » – ils ne seraient pas « naturels » –, et je ne les suis plus du tout. Dans la nature règne la loi de la gravité, qui fait tomber nos seins, ces masses molles dépourvues de muscles. J'ai vu des photos d'Africaines torse nu, leurs seins pendant jusqu'à la taille. J'ai entendu comme une menace la réplique machiste du héros joué par Marlon Brando dans *Le Dernier Tango à Paris*, de Bernardo Bertolucci (1972), lançant à la jeune Maria Schneider dont la poitrine est abondante : « *Tes lolos, dans dix ans, tu pourras jouer au foot avec!* »

## **Pas brûlés, jetés!**

Nos soutiens-gorge restent une obsession pour les antiféministes. Parmi des excès sanguinaires dont on nous accuse revient un terrible méfait : « Les féministes ont brûlé leurs soutiens-gorge ». Or cette accusation gravissime (combien de morts? combien de machos châtrés?) est fausse. Aux débuts du mouvement, certaines féministes décident de ne plus porter de soutien-gorge, c'est un fait; elles les ôtent, mais ne les brûlent pas! Certes, « le torchon brûle », puisque c'est le titre du « menstruel » du MLF (voir p. 23), mais pas la lingerie!

Cette légende se réfère à la manifestation fondatrice du *Women's Lib* aux États-Unis. S'inspirant des appelés qui refusaient d'aller se battre au Vietnam et brûlaient publiquement leur livret militaire ou le drapeau américain, des féministes veulent procéder à un autodafé de ce type; elles demandent l'autorisation, qui leur est refusée. Elles trouvent une autre idée.

À Atlantic City, station balnéaire du New Jersey, se déroulent les épreuves du concours de beauté de Miss America. Le 7 septembre 1968, un groupe de féministes organisent une action pour s'opposer à cette cérémonie qu'elles estiment dégradante : elles se donnent rendez-vous devant le bâtiment où se tient le concours; dans de grands récipients dénommés « poubelles de la liberté », elles jettent solennellement tout un attirail de sous-vêtements, faux cils, bigoudis, talons aiguilles et autres accessoires de la féminité traditionnelle, qui sont pour elles autant de symboles d'aliénation – un mot clé de cette époque –, c'est-à-dire d'une soumission qui s'ignore en tant que telle; les femmes aliénées sont esclaves tout en se croyant libres : elles aident l'opresseur à les opprimer.

Rapportant le fait, les journaux commentent l'apparition de ce qu'ils nomment *Women's Liberation Movement*, abrégé en *Women's Lib*, en un processus identique à celui qui suit en France le dépôt de gerbe à la femme inconnue du soldat.



Autre légende très vivace concernant les féministes des États-Unis : le moindre trajet en ascenseur d'un homme et d'une femme serait un examen de passage réputé fatal au premier, surtout s'il est Français, car le moindre « badinage » lui vaudrait d'être traîné en justice ! Bien que nul n'ait jamais pu citer un seul cas de procès aux États-Unis pour des avances sexuelles verbales non désirées, on continue à utiliser les féministes de ce pays comme un épouvantail.

C'est un comble, car on ne connaît pas leur nom, encore moins les grandes lignes de leurs théories, très peu de leurs livres étant traduits en français, et avec beaucoup de retard. On ignore leurs réseaux, leur travail social et aussi leurs échecs : alors que l'égalité des sexes figure dans la Constitution française depuis 1946, les féministes n'ont pas réussi, malgré une campagne de plusieurs années, à faire ratifier un amendement à la Constitution sur ce thème.

## Les poils, un débat féministe

Autre sujet épineux : nos poils. N'est-il pas étrange que les poils des féministes déchaînent autant de passions, alors que la revendication si évidemment juste « à travail égal salaire égal » ne suscite pas le même intérêt, et semble presque ennuyeuse ? Nous demandons l'égalité, et on nous discrédite sous prétexte que nous aurions « du poil aux pattes » !

La contrainte imposée aux femmes de modifier leur physique pour se conformer à des normes sociales est une question politique. Des pratiques répandues comme se vernir les ongles ou se couvrir le visage de fond de teint peuvent, prises isolément, sembler anecdotiques, mais elles sont significatives d'un ensemble bien plus vaste, qui concourt à l'apparence dite féminine dans nos sociétés, obtenue au prix de nombreuses contraintes. Pourquoi un tel masochisme, justifié dès l'enfance des petites filles par le précepte sans équivalent masculin « il faut souffrir pour être belle » ? Que de préjugés sexistes charrie l'expression « une vraie femme », qui est un condensé de machisme, de même qu'« un homme un vrai » !

Si une « vraie femme » a dû en passer par un long façonnage de son visage et de son corps pour se conformer aux attentes de son entourage, c'est-à-dire aux critères de l'époque en matière de séduction, que reste-t-il donc de « vrai », d'authentique dans cette créature artificielle ? Elle ne trouve sa légitimation, et même sa raison d'être, que si un regard d'homme la reconnaît comme séduisante – d'autres diraient « baisable », « bandante » ou « bonne » –, c'est-à-dire suscitant le désir masculin.

Une « vraie femme » marche sur la corde raide, avec des consignes contradictoires : elle doit être sexy, mais pas trop ! Entre la « pute » et la

«coincée», la «chaudasse» et le «thon», la voie est étroite, et le regard social impitoyable. Un peu trop de maquillage ou un chemisier boutonné trop haut, une jupe trop courte ou une robe trop longue suffisent à juger, classer, rejeter.

La prétendue «vraie femme» n'a rien de l'assurance qui semble incluse dans cette expression. Son identité instable découle d'une apparence qui résulte d'un travail toujours à recommencer et occupe beaucoup de son temps. Il a pour effet de la transformer en objet sexuel, conforme au goût du jour, aux normes de l'époque et de son milieu, alors que l'objectif du féminisme est inverse : faire de chaque personne le sujet de sa propre vie, discernant ses propres désirs plutôt que s'efforçant de se plier à ceux des autres.

Dans la panoplie de la féminité, les poils occupent une place de choix – ou plutôt leur nécessaire absence, vu l'injonction de s'en débarrasser, adressée aux seules femmes. Le féminisme m'a aidée à me libérer de cette contrainte.

Mes contemporaines, les féministes des États-Unis, qui nous précédaient de quelques années, ont été pour moi des modèles dans bien des domaines. En mars 1972, j'ai la chance de séjourner à Washington et d'acheter le numéro zéro d'un magazine féministe : *Ms.*<sup>2</sup> Aussitôt je m'abonne, heureuse de recevoir désormais ma ration mensuelle d'idées, reportages, enquêtes, débats, photos, dessins humoristiques, etc. Peu de théorie, et beaucoup de pratique. Un abondant courrier des lectrices. Une défense acharnée du droit à l'avortement. Des modèles de courage, de solidarité. Un grand souffle libérateur.

«Inspirant», comme on dit aujourd'hui. Influent, convaincant, pour moi, dans de nombreux domaines : grâce à des points de vue éclairés sur des sujets nouveaux, j'apprends à réfléchir, mettant en question des évidences qui ne sont que le produit de conditionnements culturels, et je prends des décisions féministes.

## Sous les bras

Par exemple, les poils des aisselles. À la puberté, quand les miens apparaissent, ma mère m'enseigne l'usage du rasoir. Fière d'accéder ainsi au statut d'adulte, j'accepte sa raison esthétique : «C'est plus joli», et l'obligation sociale de cette pratique, décrétée «obligatoire avec une robe sans manches». Dans les années 1960, ce rasage est de règle pour les filles de mon entourage.

Bien plus tard, en étudiant le sujet pour mon livre *Appeler une chatte*<sup>3</sup>, je découvre que c'est seulement à partir des années 1950 que le rasage des aisselles féminines est devenu systématique en Occident dans les classes

moyennes. À cette époque, deux actrices brunes, l'Italienne Sophia Loren dans ses premiers films, où elle joue des rôles de femmes du peuple, ou la Suédoise Harriet Anderson dans *Un été avec Monika*, d'Ingmar Bergman (1952), lèvent les bras avec sensualité en dévoilant des aisselles poilues.

*Ms.* change mon regard, et m'aide à reprendre le pouvoir sur mon corps. Grâce à un article sur ces poils prétendument superflus, je comprends ce qui se cache sous le prétexte (non démontré) de l'hygiène ou l'argument (subjectif) de l'élégance : la haine du corps féminin dans ce qu'il a de naturel. Devenir une « vraie femme » impose de se débarrasser de ce témoin de la fourrure animale ; cela présente aussi l'avantage de garder au corps féminin un caractère infantile. Une « vraie femme » est donc loin de la nature, loin de la maturité d'un corps d'adulte, et proche de l'enfant.

Cessant désormais de me raser les aisselles, je résiste aux pressions de mon entourage, aux diktats des magazines féminins – ces machines à fabriquer de l'angoisse avec leur obsession de l'apparence –, aux boniments martelés chaque printemps, comme « Un corps parfait commence par une épilation impeccable : jambes, aisselles, maillot »<sup>4</sup>. J'ai même un modèle célèbre : Julia Roberts<sup>5</sup>.

Un corps parfait ? Impossible, s'il est vivant ! Seules quelques statues grecques sont parfaites...

## Féminité et amour

Quant aux jambes... C'est par une fixation sur les poils des mollets que je m'explique la part croissante dans l'habillement des Occidentales, depuis trente ans, de pantalons ou de collants opaques qui cachent le problème. Tout est fait pour nous contraindre à voir dans les poils des femmes un signe d'animalité, à mépriser et à chasser sous peine de passer pour « moche, pas soignée, pas féminine », et même davantage, quand le racisme de classe complète ce jugement par une condamnation qui se veut définitive : « vulgaire, populaire, pas chic ».

Outre la honte de ne pas être conforme à la norme, il y a la peur de ne pas plaire, de ne pas être aimée. Je ne prétends pas m'en être affranchie, et ne critique pas les copines qui s'épilent : chacune évolue à son rythme, avec ses difficultés à accepter son corps, et ses contradictions. Ses limites aussi : j'ai les miennes, et j'y pense chaque fois que je m'arrache un poil de la lèvre supérieure.

Refuser la norme physique de l'époque, le modèle féminin dominant comporte certes un risque, mais existe-t-il une garantie en amour ? Les cheveux teints, les talons aiguilles ou les mollets sans poils offrent-ils la moindre assurance contre le désamour, la rupture ou l'abandon ?

Après quelques années de réflexion féministe, je me fais mon opinion : dans l'injonction « il faut souffrir pour être belle », il y a la certitude de la souffrance, mais rien de plus, et je ne veux pas de cette beauté-là, artificielle et trafiquée, depuis les sourcils épilés jusqu'aux déodorants luttant contre les prétendues « mauvaises odeurs » des femmes, alors que le savon est bien suffisant ! Je refuse ce travail sans cesse à recommencer, et ne veux ni perdre du temps ni gâcher mon énergie ainsi : j'ai mieux à faire.

Alors, suis-je « pas féminine » ? J'ai ma réponse, et elle me suffit. Avec l'aide de nombreuses féministes, de Simone de Beauvoir<sup>6</sup> à Beth Ditto<sup>7</sup>, j'avance, sans me soucier de l'opinion des autres. J'espère dresser le bilan de ma vie avec cette fière proclamation de Fanny Raoul : « *Née pour l'indépendance, je n'ai point fléchi sous le joug honteux de l'opinion.* »<sup>8</sup>

Je suis heureuse d'être une femme. Ma féminité est en moi, elle épanouit mon corps et éclaire mon regard. Comment pourrais-je la perdre, puisqu'elle fait partie intégrante de mon identité ? Grâce au féminisme, je m'affirme comme sujet de mon propre corps – poilu.

## Aimer son corps

Poitrine menue, hanches larges et ventre rond : j'ai fini par me faire à mon corps. C'est celui-ci qui m'est échu, et aucun autre.

Comment allons-nous vieillir ensemble ? Vais-je le laisser grossir, comme tant de gens qui prennent du poids avec l'âge ? Certes, ce n'est pas une fatalité, mais il est si difficile de se restreindre, quand la tentation se présente à chaque repas et à chaque coin de rue !

Si je réussis à m'en tenir à peu près au poids de mes vingt ans, c'est au prix d'une discipline exigeante. Ma méthode, austère, tient en un mot, une vertu cardinale : la modération, et se fonde sur une règle : sortir de table avec encore un peu d'appétit. Elle n'exclut pas le plaisir, à condition d'aimer les légumes. Je m'accorde seulement trois glaces par été, mais quelle jouissance de les lécher !

Grâce au féminisme, j'ai compris que la recherche du corps parfait est vouée à l'échec. Comme disait mon père, « *vieillir est ce qu'on a trouvé de mieux pour éviter de mourir jeune* ». Autant m'accepter telle que je suis, avec des données de base auxquelles je ne peux rien changer. Mieux vaut accepter celle que je deviendrai, avec rides, cheveux blancs et autres marques de vieillesse. Comme l'affirme Angela Merkel, en route vers la chancellerie : « *Quand on a quelque chose à dire, on n'a pas besoin de maquillage !* »<sup>9</sup>

Autre appui, la comédienne italienne Grazia Scuccimarra (née en 1944) qui porte ses cheveux blancs mousseux, et semble bien dans sa (vieille) peau. Comme j'ai ri en l'entendant (à Rome, le 8 mai 2010) dire que,

beaucoup de femmes de son âge ayant recours à la chirurgie esthétique, elle a l'air d'être la grand-mère de ses contemporaines ! L'argument de certaines étant que la chirurgie esthétique sert à prolonger la beauté, elle demande : « *Quelle beauté ?* » Elle ajoute qu'à son âge elle doit plutôt se préoccuper de la rencontre ultime : « *Et là, pas besoin de lifting, car Dieu est le seul mec qui sache apprécier la beauté intérieure !* »

## Qui m'aime m'aime comme je suis !

Laisser mes poils croître et prospérer ne m'a en rien gâché la vie, au contraire ; me passer de rasoir ou de cire l'a plutôt facilitée, m'évitant douleurs et rougeurs, coupures, irritations et infections, sans oublier soucis, perte de temps et dépenses.

J'ai continué à porter des robes sans manches, à montrer donc aisselles et mollets poilus à qui voulait les voir, à qui s'en offusquerait. Pourtant, il ne s'est rien passé. La Terre a continué à tourner, et j'ai continué à être aimée ! Par des hommes et des femmes ayant d'autres critères que pileux pour se faire leur opinion sur moi. Une opinion portant sur des sujets plus profonds, sur des engagements ou des idées que nous avons en commun – résister aux modèles imposés, assumer son originalité, réfléchir sur la féminité, artificielle ou authentique, se réapproprier l'intime.

Tant de femmes disent : « Je ne suis pas féministe, je suis féminine. » Qui leur demande de choisir entre les deux, comme s'il s'agissait d'options opposées ?

« Mon corps est à moi », selon la proclamation féministe. Mon visage aussi. Certes, ils évoluent de jour en jour, c'est-à-dire qu'ils se dégradent, mais tels qu'ils sont, ils me plaisent. Les accepter a été long et difficile. Nous continuons à vieillir ensemble, en bonne intelligence.

L'actrice Anna Magnani, un jour où son maquilleur cherche à la rajeunir, l'arrête : « *Ne cache pas mes rides ! Il m'a fallu toute une vie pour les avoir...* »<sup>10</sup> Un visage lisse n'a pas d'histoire. Les rides d'un visage racontent toute une vie, avec ses peines et ses joies.

## Le genre féministe

« *Résister est le secret du bonheur* »

Alice Walker<sup>11</sup>

J'ai toujours eu bon genre. Un genre très convenable. J'ai l'air d'être une dame. Une bourgeoise. C'est ainsi que j'ai été éduquée, « bien élevée » : j'en ai gardé de « bonnes » manières et un sourire devenu habituel.

Il y a des féministes de tous les genres. Me reprocher mon origine ou ma classe sociale, de même que juger les femmes féministes sur leur apparence en se dispensant de les écouter, procèdent selon moi d'un racisme culturel, tout aussi injustifié que celui qui s'arrête à la couleur de la peau.

« *On n'échappe pas à la marque du privilège, et mieux vaut le vivre le plus honnêtement possible.* »<sup>12</sup> Fille d'une bourgeoise chaleureuse et accueillante, je lui ressemble, mais avant tout, je suis qui je suis. Sans autre bijou que mon alliance, sans autre maquillage que du rouge à lèvres. Je m'habille comme je me sens bien, sans chercher à ressembler à une autre. À mon aise plutôt qu'à la mode. Excepté la doudoune orange, pratique pour que les copines me repèrent de loin lors des manifs par temps froid, mes vêtements sont classiques, discrets, sans signes particuliers. Ce sont eux qui me quittent, usés, et non moi qui m'en lasse. Démodés? Cela m'est égal. La mode est une succession de cycles : l'Histoire repasse les plats et les modèles.

Je me souviens de ma première conférence à Montréal, en mai 2003. Je portais un ensemble jaune et blanc que ma mère m'avait donné, car il ne lui allait plus. Le Conseil du statut de la femme m'a invitée pour fêter ses trente ans. En commençant mon intervention, j'annonce que je m'associe à cet anniversaire grâce à mon ensemble qui a le même âge que le Conseil. C'est ainsi que je participe au « mouvement pour la simplicité volontaire » dont je viens d'apprendre l'existence. Plusieurs participantes me disent ensuite leur surprise de cette déclaration, venant d'une Parisienne!

## Une bourgeoise

Depuis que j'ai quinze ans, je m'efforce de ne laisser aucune instance extérieure diriger ma conduite ni modifier mon style. J'accepte d'écouter des conseils et d'y réfléchir, mais je refuse les fausses obligations des magazines dits féminins, que je lis le moins possible (pour attendre chez la dentiste, je prévois un livre). Je me sens inconfortable dans un pantalon et donc, sauf pour faire du sport ou aller à une manif, je n'en porte pas. Et alors? L'habit ne fait pas la nonne, ni la robe la bourgeoise.

Bourgeoise : pour certains, c'est une insulte. Ne sont-ils pas aveuglés par leurs préjugés? Pourquoi serait-ce une faute de bénéficier d'avantages depuis la naissance, et donc de facilités pour penser et pour agir, si on fait preuve de solidarité? Certes, je suis une privilégiée, mais j'en suis devenue consciente; mon éducation catholique m'a amenée à me sentir d'abord coupable, et ensuite seulement comtable de ces atouts, selon la parabole des talents que nous répétait ma mère en concluant : « *À ceux qui ont beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé.* » Si je sors de table, je ne m'imagine pas que tout le monde mange à sa faim; autrement dit, avec l'abbé Pierre : « *Moi, ça va. Et les autres?* »

Depuis plus de quarante ans, je suis une féministe radicale en pensée et solidaire en actes. Selon moi, le féminisme ne peut être que radical dans son principe, et je partage l'analyse de Suzanne Blaise : « *Il n'existe pas plus de "féminisme bourgeois" que de "féminisme révolutionnaire". Le féminisme bourgeois est une imposture, et le féminisme révolutionnaire un pléonasme. Le féminisme ne peut être que révolutionnaire parce qu'il remet en cause non seulement les mentalités, mais les structures économiques, c'est-à-dire une oppression commune aux hommes et aux femmes. Le féminisme véritable est celui qui défend non pas seulement une catégorie de femmes, mais toutes les femmes. Une société féministe ne peut donc être qu'une société où l'exploitation de classe – celle des hommes par d'autres hommes, et celles des femmes par tous les hommes – sera abolie.* »<sup>13</sup>

## La tête de l'emploi ?

Le mercredi, j'aime lire *Charlie-Hebdo* dans le métro. Pas seulement parce que c'est un hebdomadaire sans publicité, satirique, de gauche et osant affirmer que « le féminisme est l'avenir de l'homme »<sup>14</sup>, mais aussi pour le plaisir du contraste. Un soir, un jeune couple assis en face de moi me regarde en souriant et me dit : « *Vous n'avez pas la tête d'une lectrice de Charlie !* » Cela m'amuse d'être décalée.

Quand j'écris avec un feutre noir et épais sur des affiches dans le métro (voir « La Meute contre la publicité sexiste », p. 345), j'évite de salir les sièges : j'enlève mes chaussures avant de monter dessus pour écrire le plus haut et le plus gros possible. Cela peut étonner : je n'ai pas l'allure d'un tagueur à capuche et baskets. D'ailleurs, il ne s'agit pas de tags ; ce sont des mots ayant un sens, des arguments pédagogiques, et ce travail revêt selon moi une dimension politique.

J'ai fait pire. Le 23 avril 2001, à 23 h 30, je descends dans le métro, à la station Champs-Élysées-Clemenceau. Sur le quai, sursaut horrifié : une femme à quatre pattes, vêtue d'un slip, les mamelles pendantes comme la louve romaine, dialogue avec un mouton ; elle est tellement maigre qu'on peut lui compter les côtes ; slogan : « J'ai envie d'un pull. » C'est une affiche de publicité pour une marque de vêtements, La City.

La rage me prend. J'arrache un coin de l'affiche, et tire, décollant le papier sur presque toute la hauteur. Je m'attaque à un autre pan, puis à un troisième. Je replie les lambeaux, et les range sous les sièges. Sur le quai d'en face, quelques voyageurs, éberlués par le spectacle, applaudissent.

Oui, je prends des risques, mais je me sens résolue, prête à tout, y compris à être emmenée au poste si la caméra de surveillance m'a repérée et qu'on appelle la police. Cependant, mon métro arrive, et j'y monte dignement, enchantée de mes ravages<sup>15</sup>.

## On ne nous prend pas au sérieux

Quand j'écris ainsi sur des affiches, seule ou le plus souvent avec des copines de La Meute, il nous arrive parfois d'être prises sur le fait par la surveillance du métro. On nous fait les gros yeux : « *Ça va pour cette fois, mais n'y revenez pas ! La prochaine fois, ce sera l'amende : 40 euros !* » Nous rêvons d'un procès politique, et on nous gronde comme des gamines !

Minorer notre action, disqualifier son aspect politique, voire, pour les machos les plus grossiers, suspecter nos motivations en les attribuant à la frustration de « mal baisées » : c'est une constante du traitement réservé aux hauts faits des féministes.

En août 1970, quand je lis dans *Le Monde* l'information sur la manif à l'Arc de triomphe, un autre quotidien, *France-Soir*, publie une photo des militantes avec leur banderole, accompagnée par le commentaire « un petit commando en jupons », tandis que l'image démontre le contraire : seules deux des manifestantes portent des jupes, très courtes, et les autres sont en pantalon ! Alors que le jupon a quasi disparu de la garde-robe, et que les féministes portent le plus souvent un pantalon, l'expression dévalorisante « en jupons », employée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ramène chaque progrès des femmes dans l'accès au pouvoir ou à la visibilité médiatique à ce qu'il est pour beaucoup : un travestissement dérisoire. Dirait-on d'un homme donnant un biberon qu'il est une « nourrice à barbe » ?

Parfois, l'entreprise d'abaissement se fait plus subtile : c'est ainsi que depuis les années 1970, *Le Monde* refuse aux manifestations féministes le statut politique ; les informations à leur sujet sont publiées dans la rubrique « société », moins prestigieuse. Certes, au lieu de pontifier sur des sujets graves, nous pratiquons l'art de la dérision, mais la réponse est toujours la même : on ne nous prend pas au sérieux.

Ah ! si nous exercions la moindre violence, même symbolique... Si nous avions brûlé nos soutiens-gorge... Si nous complotions pour attirer des machos violeurs dans un guet-apens, comme le craignent certains obsédés qui se plaisent à nous imaginer un couteau entre les dents... À Thierry Ardisson qui lance un « *Vous voulez couper les couilles aux mecs* », Isabelle Alonso répond : « *Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse ? Elles n'ont d'intérêt qu'attachées aux mecs.* »<sup>16</sup>

Elle a raison. Je remise ma recette de couilles rissolées aux petits oignons.



## Le féminisme est un mouvement politique

Nombreuses sont les femmes de ma génération à avoir d'abord milité à l'extrême gauche, ce qui leur a ouvert les yeux sur le machisme si répandu chez leurs camarades : ainsi, la prétendue « libération sexuelle » de mai 68 se traduisait-elle, dans les faits, en liberté que s'attribuaient les hommes seulement, les femmes étant sommées de coucher avec tous ceux qui le désiraient, sous peine de passer pour « inhibées », « coincées », ou surtout, insulte suprême, « pas libérées » ! C'est bien la preuve que la liberté, si elle n'est pas tempérée par l'égalité, si elle est séparée de la responsabilité, signifie le droit du plus fort.

Tel n'est pas mon parcours. C'est grâce au féminisme que j'ai découvert à la fois l'action et la réflexion politiques. Oui, politiques, c'est-à-dire portant sur la question du pouvoir. En effet, le féminisme n'est pas une revendication catégorielle, et son nom est trompeur. C'est seulement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que ce mot s'est répandu à travers le monde, à partir du français où il a pris ce sens en 1892. Auparavant, on parlait de « droits des femmes » (*women's rights* en anglais). En effet, les principales revendications portaient sur les droits civils (la capacité juridique) et civiques (le droit de voter et d'être élue).

Même si le féminisme trouve son origine dans la demande du droit de vote, il concerne bien plus que les droits des femmes : il vise à modifier tous les rapports humains. Comme la plupart des mouvements sociaux, il propose une pensée de l'oppression, une analyse des rapports de force et une stratégie pour transformer un monde dont il récuse les fondements – oppression masculine et soumission féminine.

Voilà qui devrait être évident pour toute personne de bonne foi et dotée de discernement, sachant donc faire la part des calomnies, attaques personnelles et déformations délibérées, telles celles-ci : « *Le féminisme encourage les femmes à quitter leurs maris, à tuer leurs enfants, à pratiquer la sorcellerie, à détruire le capitalisme et à devenir lesbiennes.* » Rien de moins ! Ce jugement de Pat Robertson, prédicateur protestant des États-Unis, dans un discours de 1992, est partagé par certains extrémistes, de son pays ou d'ailleurs.

Dans ces outrances, on entend l'écho d'une peur salutaire : perdre le pouvoir. Oui, tremblez, machos, les terribles féministes ébranlent les colonnes du temple machiste !

## Changer la vie!

« Nos luttes changent la vie entière », proclame une banderole de la manifestation parisienne du 8 mars 1978.

Le féminisme est politique, car sa démarche est globale. Son objectif : l'égalité des femmes et des hommes, c'est-à-dire l'égal accès aux droits fondamentaux, l'égalité des chances, la fin de la subordination des femmes. Rien de plus que l'un des considérants de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) : « [...] les peuples des Nations Unies ont proclamé à nouveau leur foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, dans l'égalité des droits des hommes et des femmes [...] »

Le féminisme, ce sont d'autres rapports humains, l'abolition non seulement de l'oppression masculine et du système patriarcal, mais aussi de tout rapport d'exploitation. Vaste programme!

Le féminisme dénie toute légitimité à la domination des hommes, auxquels est inculquée depuis leur naissance la certitude de leur supériorité, et donc celle de leur bon droit à exploiter les femmes, à se dispenser des tâches ménagères, à satisfaire leurs désirs sexuels, abusivement présentés comme des « besoins ».

Symétriquement, il critique la résignation de tant de femmes, due à leur éducation et aux leçons de leur entourage. Tel fut le cas de la femme de Tolstoï : « *Toute ma vie, je la passai à étouffer mes dons pour [mon mari], me sacrifiant pour ma famille. Mais c'était là ma vocation, mon destin, ma destination. Ou pour le dire autrement et mieux : la volonté de Dieu.* »<sup>17</sup>

C'est toujours vrai aujourd'hui dans de nombreux pays pauvres : « *Au Pakistan, où, selon Ali Imram, conseiller juridique de Médecins du monde, "la violence conjugale est la plus commune des violences de genre", les femmes l'acceptent comme une fatalité.* »<sup>18</sup> « *Dans la famille, explique la Palestinienne Fadwa Touqan, l'homme régnait en maître, comme dans toutes les maisons. La femme, elle, devait oublier jusqu'à l'existence du mot "non". Quant au mot "oui", elle l'avait absorbé avec le lait maternel pour qu'il lui colle aux lèvres jusqu'à la fin de ses jours.* »<sup>19</sup>

NON! Tant qu'il y a de la vie, tant qu'il y a du désir, tout est possible. Nous, féministes, refusons le déterminisme qui déresponsabilise et la passivité qui l'accompagne. Nées dans un monde injuste, nous voulons le changer. Le féminisme est la seule force sociale et politique qui puisse résoudre à long terme les problèmes posés par le système machiste de violences, d'inégalités et d'injustices.

Nous proposons de construire ensemble, femmes et hommes de bonne volonté, un autre monde, sur d'autres fondements : liberté, égalité, justice, solidarité. Depuis un siècle et demi, nos prédécesseurs (j'aime ce jeu de mots) manifestent sans effusion de sang, avec des arguments qui devraient être des évidences dans une démocratie : « À travail égal, salaire égal », ou « Les mêmes droits pour tous ».

L'œuvre accomplie par des féministes à travers le monde est déjà considérable, même si l'opinion publique n'en rend pas la maternité à ses auteures. Bien peu savent ce que l'amélioration de la situation des femmes (voir p. 208) doit à leur action résolue et persévérante.

Le mouvement féministe englobe des personnes provenant d'horizons très variés. Avant de s'engager, chacune a suivi son chemin, à partir d'expériences singulières ; elle a formé ses idées qu'elle a confrontées à celles d'autres. Entre féministes, les débats peuvent être vifs, et ils aident à réfléchir à la nature et aux modes de l'engagement. C'est ainsi qu'on mûrit, entre les échanges, mixtes ou non mixtes, et le retour sur soi-même.

Penser par soi-même, se servir de la réflexion pour élaborer de nouveaux outils intellectuels, dépasser les acquis des sciences humaines ou les contester à partir de leurs propres méthodes, prendre appui sur des expériences d'oppression ou de souffrance encore jamais considérées comme dignes d'intérêt scientifique, développer une théorie sur des bases entièrement nouvelles : tel est l'apport, injustement méconnu, des féministes au progrès de l'humanité.

## **Féministe et seulement féministe !**

Depuis quarante ans, beaucoup de femmes ont fait « un passage par le féminisme » et, après une période d'activisme, sont allées, souvent par désir d'une plus grande efficacité, militer dans un parti, espérant y faire valoir leurs points de vue, influencer sur la ligne politique et ainsi agir plus efficacement sur l'ensemble de la société<sup>20</sup> ; d'autres ont modifié leurs priorités et choisi un autre mouvement, écologiste par exemple ; d'autres encore ont cessé de militer.

Pas moi. « *L'engagement n'est pas une affaire de degré*, écrit Le Clézio. *C'est un état.* »<sup>21</sup> J'ai changé d'état, à un âge où j'étais en formation, en recherche, et je me suis trouvée, renaissant sous une nouvelle identité : féministe. « *Pourquoi ce goût d'ajouter sa bûche au foyer ?* », demande Le Clézio. Mystère du désir : oui, j'ai désiré, et je désire toujours me joindre à cette énergie collective, flamber de ce feu-là, le feu sacré de l'enthousiasme. Agir en féministe, avec d'autres, pour transformer le monde.

Car j'ai persévéré, jusqu'à aujourd'hui. Je suis une femme de parole, je réfléchis au sens des mots, et ne m'engage pas à la légère. J'ai fait mienne la devise des Pays-Bas : « Je maintiendrai », et aussi « RÉSISTER », que grava la protestante Marie Durand sur une dalle de la tour de Constance, à Aigues-Mortes, où elle fut emprisonnée de 1730 à 1768, inébranlable dans son refus d'abjurer sa foi.

Chaque être se construit une citadelle intérieure inexpugnable, qui protège son moi le plus profond. La mienne est féministe, c'est-à-dire humaniste.

## Je mourrai féministe

Certes, je suis de gauche, ce qui signifie pour moi agir contre l'injustice et pour l'égalité, mais je n'ai pas rejoint un parti.

Le machisme de gauche ne m'est pas plus sympathique que celui de droite. J'en prends conscience en 1977, quand Georges Marchais, premier secrétaire du parti communiste, dit publiquement qu'il a ainsi apostrophé sa femme : « *Liliane, fais les valises ! On rentre à Paris.* »

Intellectuellement, politiquement, je me sens proche des libertaires et des mouvements de non-violence, même si je récuse ce mot négatif : je lui préfère « douceur active ».

Aux élections, faute de candidature féministe, je vote le plus souvent Vert, mais je me définis politiquement comme féministe, seulement féministe. Si j'ai refusé toute autre identification publique, c'est par fidélité, et aussi pour éviter de me laisser détourner de ce qui est pour moi fondamental. Je sympathise avec d'autres causes<sup>22</sup>, et suis membre de nombreuses associations, mais sans y investir d'énergie : j'ai fait un choix de vie, et depuis 1970 je m'y tiens.

Dans le féminisme, j'ai trouvé à la fois ma voie et ma voix – parole et écriture. De même que je ne venais pas d'une autre organisation, de même je ne suis pas allée ensuite voir ailleurs : née politiquement dans le féminisme, j'y ai appris à penser et plus encore, à penser par moi-même. Je continue.

Au début, j'ai été désorientée par la liberté, déconcertée que personne ne me dise ce que je devais faire, comment je devais me comporter, comme cela se pratique partout ailleurs. Aucune femme ne m'a subjuguée, aucun appel « Quitte tout, et suis-moi ! » n'a résonné, aucun chemin ne m'a été désigné, aucune tâche assignée – c'est moi qui ai cherché, réfléchi, et décidé de mon engagement. J'ai changé de vie en espérant changer la vie.

J'ai découvert que la liberté s'apprenait, qu'elle s'éprouvait dans la solitude comme dans la compagnie, qu'elle se nourrissait de la comparaison,

de la confrontation parfois avec d'autres, qu'elle s'enrichissait et s'aiguïssait par une recherche permanente.

J'ai appris à me laisser traverser par le collectif, par d'autres voix, d'autres expériences; à me frotter aux différences, à l'affirmation des singularités; à mettre en question toutes les prétendues évidences de notre société, à commencer par ces piliers du système patriarcal que sont la contrainte à l'hétérosexualité<sup>23</sup> et l'institution du mariage.

Dans les structures hiérarchiques que sont le couple et la famille, ce sont bien des relations de pouvoir qui s'exercent, sous le masque de l'amour : en effet, le rapport de forces est inégal entre parents et enfants, et aussi entre mari et femme, car la majorité des hommes gagnent plus que les femmes et font moins de tâches ménagères.

Pour moi, un couple est l'alliance de deux libertés, fondée sur l'amour et le respect de l'autre. J'ai la chance de vivre selon cet idéal.

Depuis que je me suis lancée dans l'action féministe, je lui ai donné une grande part de mon temps libre, au moins dix heures par semaine, et tout mon temps pendant certaines périodes intenses, comme ma campagne électorale de 1978, ou le lancement des Chiennes de garde en 1999. Plus qu'un décompte quantitatif, il s'agit d'un engagement fondamental, au plus intime, car je n'ai jamais cessé d'être sur la brèche, de manifester, de former des groupes, de distribuer des tracts – j'ai toujours une pétition dans mon sac.

Ma capacité d'indignation est intacte. Mes proches, qui en sourient, me dissuadent parfois d'entreprendre une nouvelle action; mon compagnon me mettait en garde : « *Ne fais pas le shérif!* » C'est de lui aussi que j'ai appris à écouter les objections de mon entourage : « *Si tu ne convaincs pas tes plus proches, comment espères-tu gagner à ta cause des personnes plus éloignées?* » Je réfléchis aux mises en garde, j'en tiens compte pour éventuellement modifier ma stratégie, mais, quand j'ai décidé d'agir, personne ne peut m'arrêter : je me lance, et qui m'aime me suit!

C'est mon côté « redresseuse de torts », et je l'assume, en donnant un féminin au sens ancien de l'expression<sup>24</sup> : jamais je ne me résignerai à l'injustice, ni à la violence contre les faibles. De même, je ne m'habitue pas aux mendiants dans la rue, à la faim dans le monde, à la corruption ou à la fraude fiscale, et j'espère ne jamais m'y habituer.

Je refuse la violence : je résiste, et propose autre chose.

Le féminisme tel que je le vis procède à la fois de la sensibilité et du raisonnement. Il est politique et personnel, matériel et intellectuel, moral et spirituel. Il m'est chevillé au corps, à l'esprit et à l'âme.

Je mourrai féministe, et ma mort elle-même ne sera pas une fin, car les mots de mes écrits continueront à porter ma révolte et mon espoir.

## «Année zéro»

*« Il nous faut, dans un monde où nous n'existons que passées sous silence, au propre dans la réalité sociale, au figuré dans les livres, il nous faut donc, que cela nous plaise ou non, nous constituer nous-mêmes, sortir de nulle part, être nos propres légendes dans notre vie même... »*

Monique Wittig<sup>25</sup>

Vers 1970, que faisaient les féministes, en France et ailleurs, de si original, de si radicalement nouveau pour justifier en partie le titre du numéro spécial de la revue *Partisans* « Libération des femmes, année zéro » ? Qu'ont-elles, qu'avons-nous inventé, expérimenté, réalisé ? Comment avons-nous pris conscience de notre force, de l'importance de nos actions ?

## Sans passé!

Au point de départ, chez nous, femmes plutôt jeunes, une ignorance abyssale.

*« Nous qui sommes sans passé, les femmes  
Nous qui n'avons pas d'Histoire  
Depuis la nuit des temps, les femmes  
Nous sommes le continent noir! »*

chantions-nous sur l'air du « Chant des partisans », en entonnant l'« Hymne » des femmes (voir note 1, p 225). C'est ainsi que nous faisons notre entrée tonitruante dans l'Histoire : en la méconnaissant.

« Pas d'histoire des femmes » : il y en avait pourtant bien une, comme pour tous les groupes humains, mais elle était à rechercher, à fonder, à rendre visible ; étant encore cachée, elle méritait le nom de « continent noir », pour reprendre l'expression de Freud en 1926 sur la sexualité féminine, qui lui semblait si mystérieuse.

Dans un livre publié en 1970, *Sisterhood is Powerful*, la féministe américaine Robin Morgan, jouant sur le mot « *history* », forge « *herstory* », c'est-à-dire l'histoire du point de vue des femmes, dans une perspective féministe.

« Année zéro » est une expression de l'époque pour signifier que nous pensons à neuf, partons de bases nouvelles, que tout commence avec nous. L'heure n'est pas à la modestie, mais à l'enthousiasme et à la créativité, dans l'exaltation de la révolution que nous apportons.

Quant à l'histoire des féministes, même si nous ne la connaissons pas, notre irruption marque en effet une rupture. Pour nous, le droit de vote est une vieille lune, un acquis d'avant notre naissance pour la plupart, et le temps des suffragettes, dont nous ignorons tout, semble aussi éloigné que celui des dinosaures.

Beaucoup d'entre nous (mais pas moi), gauchistes ou influencées par Simone de Beauvoir, ne votent pas, dénonçant les élections « piège à cons » et les « femmes-alibis ». La libération dont nous proclamons l'année zéro concerne plutôt le corps, les désirs et la sexualité, car, grâce à la pilule, la menace de grossesse ne pèse plus sur nos vies et nos plaisirs. C'est en effet une révolution dans les priorités féministes et d'abord dans l'expression – nous passons de la demande du droit de voter à la proclamation du « droit de baiser ».

Révolution dans la méthode : parler de soi, partir de soi sont autant de pratiques qui contribuent à notre libération. Employer avec audace, quand ils nous semblent plus efficaces, des mots crus ou vulgaires, autrefois réservés aux hommes.

Révolution intérieure : oser dire, oser agir. Oser<sup>26</sup>. Prendre confiance en soi. S'affranchir de conventions qui nous oppriment, nous entravent. Échapper au carcan des schémas traditionnels, comme l'attente du prince charmant et autres fariboles avec lesquelles l'ordre patriarcal a cherché à formater notre imaginaire.

Révolution intime : prendre conscience de ses désirs, sexuels et autres. Oser les exprimer, trouver comment les satisfaire. Préférer être seule que mal accompagnée. Penser par soi-même.

Liberté de mouvements. Sortir le soir, rentrer tard seule. Aller dans un café, lieu de sociabilité masculine, en groupe de femmes. Du jamais vu, à cette époque en France, tandis que c'est une pratique courante dans d'autres pays occidentaux, de la Suède à l'Irlande. Cela nous vaut des remarques masculines : « *Alors, on est seule?* » Oui, en France, des femmes non accompagnées par un homme sont considérées comme « seules », et cela reste valable (voir « Les Chiennes de garde au Fouquet's », p. 334).

## « Pas les premières ! »

En 1970, de bonne foi, nous nous croyons des inventrices. Faute du moindre savoir historique, comment supposer qu'« On n'est pas les premières », titre de la rubrique historique du magazine féministe *Québécoises, deboutte!*? Peu à peu, nous découvrons un héritage, qui a été minoré, déformé, mais le plus souvent passé sous silence. Cet effacement systématique du passé dans chaque pays a contraint chaque génération de féministes – jusqu'à la nôtre,

qui en finit avec cette malédiction – à réinventer : elles ont proclamé les mêmes vérités intemporelles, répété les mêmes exigences de justice, milité pour des droits obtenus puis perdus, tel le droit à l’avortement en Catalogne, accordé sous la République dès 1931 puis supprimé par la dictature.

Dans le cas de la France, c’est grâce aux historiennes Laurence Klejman, Florence Rochefort, Christine Bard, Sylvie Chaperon et à leurs thèses sur les féministes des époques précédentes que nous avons pu accéder à la longue histoire mouvementée de nos prédécesseuses, Hubertine Auclert, Marguerite Durand, Madeleine Pelletier et tant d’autres femmes importantes.

Encore faut-il avoir le désir de s’instruire, la curiosité de lire ce que les chercheuses publient, le goût d’interroger les « trésors vivants » que sont nos devancières toujours en vie ! Apprend-on à l’école que le droit de vote des Françaises en 1944, des Québécoises en 1940, ou des Suissesses en 1971, sans lequel aucune démocratie ne peut prétendre à ce nom, a été obtenu après des décennies de travail et des centaines de manifestations de rue ? Sauf dans quelques rares pays, tel le Québec, qui honorent de grandes militantes de leur vivant, on reconnaît leurs mérites, dans le meilleur des cas, bien après leur mort : ainsi en va-t-il des suffragettes, et de leurs actions !

Ma mère disait que de Gaulle avait « donné » le droit de vote aux femmes<sup>27</sup>. Il m’a fallu tout un parcours féministe pour parvenir à nommer autrement cet acte. Il est plus juste de dire que ce droit a été refusé aux Françaises depuis 1848 et pendant près d’un siècle – record du monde ! En signant, le 21 avril 1944, l’ordonnance du gouvernement provisoire d’Alger – « Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes » –, de Gaulle se comporte, non en monarque généreux, mais en homme politique moderne.

Comme on n’apprend pas le rôle historique des féministes, on ignore tout ce que leur doit la modernisation des sociétés occidentales. Le droit à la même instruction que les garçons, l’accès aux mêmes grandes écoles, aux mêmes métiers que les hommes, parmi bien d’autres avancées qui semblent une évidence aujourd’hui, n’ont pas été obtenus sans mal : ces droits n’ont pas été donnés de bonne grâce, encore moins octroyés par faveur, mais arrachés un par un.

C’est aux féministes que sont dus des progrès profitant à toute la population : lois sur la contraception, l’avortement, le divorce, reconnaissance du harcèlement sexuel comme un délit et du viol comme un crime, mesures en faveur de la parité politique et de l’égalité professionnelle, etc. Quel crève-cœur d’entendre vilipender le féminisme par certaines femmes qui se sont seulement donné la peine de naître pour recueillir le bénéfice de ce travail !



Encore aujourd'hui, ceux qui s'indignent de discriminations sexistes, dénoncent l'excision ou les mariages forcés, connaissent-ils les actions menées depuis des décennies par des groupes féministes pour informer l'opinion au sujet de ces horreurs ou de ces injustices, et pour les faire cesser?

## Pas les seules!

Dans les années 1970, nous comprenons peu à peu que nous avons été opprimées dans nos corps, brimées dans nos désirs, bridées dans nos aspirations pour la seule raison que nous sommes des femmes, mais nous ne savons pas encore à quel point le phénomène est universel et ancien.

Faute d'une pensée globale, qui se constitue peu à peu, nous ignorons que les injustices et violences infligées aux femmes forment un système<sup>28</sup> qui assure la domination des hommes sur les femmes. Suivant les féministes des États-Unis, nous le nommons « patriarcat » (*patriarchy* en anglais, c'est-à-dire pouvoir du père de famille), ou « phallocratie » (pouvoir du phallus), et plus tard « machisme » (de « *macho* », mâle en espagnol).

Nous importons aussi le mot « sexisme », né aux États-Unis en 1968 et entré dans le *Petit Larousse* en 1976; formé sur le modèle de « racisme » pour dénoncer les discriminations fondées sur le sexe, il a les honneurs de la revue de Sartre et Beauvoir, *Les Temps modernes*, avec la rubrique « Chroniques du sexisme ordinaire », alimentée par des copines à l'humour décapant. Le mot « sexisme » permet d'insister sur le parallélisme entre les mécanismes de l'oppression raciale et ceux, jusque-là ignorés ou minimisés, de l'oppression exercée sur les femmes. Dans les deux cas, on utilise des différences physiques visibles – la couleur de la peau ou le sexe – pour justifier une hiérarchie de statut entre des groupes sociaux, et leur assignation à des rôles différents.

Grâce au travail que nous menons dans les groupes de conscience, nous commençons à désigner les violences que nous avons subies et si longtemps tues par honte, par peur. Mais nous n'avons pas la moindre idée de leur ampleur dans le monde entier. Nous puisons de la force dans ce que nous apprenons d'autres pays, découvrant que nous ne sommes pas les seules à nous révolter. Nous entendons des bribes d'information sur des groupes semblables aux nôtres, par exemple les Italiennes qui nomment « *autocoscienza* » leur propre démarche d'approfondissement, ou les Dolle Mina<sup>29</sup> d'Amsterdam qui sortent en bande le samedi soir et pincet les fesses des hommes, juste revanche qui nous fait bien rire!

Nous lisons des textes féministes dénonçant le machisme – tracts, revues, livres – et en discutons entre nous.

Voici quelques œuvres qui à partir des années 1970 ont été autant de jalons sur la voie de notre libération. Le cheminement intellectuel et émotif que je retrouve dans mon journal coïncide avec des révélations et des enthousiasmes de ma génération.

## Lire nous ouvre les yeux

Après *Le Deuxième Sexe* (voir plus loin), beaucoup d'entre nous sont marquées par *La Politique du mâle* (titre original : *Sexual Politics*), essai de l'Américaine Kate Millett. La traduction vient de sortir, en 1971, quand mon mari me l'offre en cadeau d'anniversaire pour mes vingt-trois ans. Note dans mon journal : « *Je me sens toute changée par ce livre, j'ai pris conscience de la contre-révolution sexuelle, de l'oppression, par les descriptions littéraires, l'analyse du langage, etc.* »

Je me souviens combien m'a bouleversée le début, l'extrait que Kate Millett commente de *Sexus*, le livre à scandale de Henry Miller (1965), et cette phrase : « *She had a small juicy cunt, which fitted me like a glove* » (« *Elle avait un petit con juteux, qui m'allait comme un gant.* »). À la lumière de son analyse féministe, le prestige que la littérature « érotique », longtemps diffusée sous le manteau, tirait pour moi de son caractère transgressif se dissipe : ce qui ressort plutôt du texte de Miller, c'est sa volonté de domination, la femme étant instrumentalisée au service du plaisir de l'homme.

Dès leur sortie en France, je lis *La Femme eunuque*, de l'Australienne Germaine Greer, qui dénonce la répression sexuelle exercée par l'institution familiale sur les femmes, et d'autres essais que je commente plus loin.

Tout aussi curieuse du passé, je découvre avec émerveillement les deux textes féministes, courts et limpides, de Virginia Woolf : *Une chambre à soi* (1925) et *Trois Guinées* (1938), deux chefs-d'œuvre aussi importants selon moi que le monumental *Deuxième Sexe*, car Woolf éclaire la voie menant du désir d'une chambre à soi, d'une vie à soi, à celui d'un autre monde, libéré de la tyrannie. *Trois Guinées*, publié à la veille de la guerre qui menace, et traduit seulement en 1977, est une plaidoirie aussi éloquente que subtile sur la nécessité de l'éducation des filles, en même temps qu'une réflexion sur la guerre.

En 1975, la lecture d'*Une chambre à soi* m'apporte une révélation, car mon rêve est d'être écrivaine. Woolf explique : « *Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction.* » Ce n'est pas de la fiction que j'écris, mais cette image m'aide à comprendre combien ces conditions indispensables ont toujours manqué aux femmes. Une autre image me marque, moi qui suis alors mère de deux petits enfants, la figure de l'« ange du foyer », source de la culpabilité

féminine, ce fantôme que la femme doit tuer, car il s'interpose entre elle et l'écriture.

Pourquoi l'histoire présente-t-elle si peu d'exemples de génies féminins? La réponse se trouve dans une autre question : comment ces génies auraient-ils pu s'exprimer? C'est le magnifique passage sur la sœur de Shakespeare : Woolf imagine ce qui serait arrivé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée; aurait-elle, comme lui, demandé à jouer dans une troupe de théâtre, voici la fin qui l'attendait : le directeur « *la prit en pitié; elle se trouva enceinte de ce monsieur et [...] se tua par une nuit d'hiver* ». Mieux vaut donc « *savoir de quel argent de poche et de quelles chambres les femmes disposent plutôt que de bâtir des théories sur leurs aptitudes* ». L'auteure communique enfin sa conviction que cette sœur mythique « *vit en vous et en moi, et en nombre d'autres femmes en train de laver la vaisselle et de coucher leurs enfants* ».

Galvanisée par cette lecture, je conclus mon commentaire par un entraînant : « *À l'œuvre!* »

## D'autres découvertes

Plusieurs copines parlent avec admiration de Nora, l'héroïne de *Une maison de poupée*, pièce du Norvégien Henrik Ibsen (1879) sur une mère de famille qui quitte, dans la douleur, mari et enfants pour se trouver et se construire comme femme. Le 30 juin 1976, je vois la pièce à la télévision : c'est une révélation.

À cause de mes enfants, j'ai moins de liberté pour sortir, et la télévision m'ouvre une fenêtre sur le monde – j'en trouve d'autres traces dans mon journal. Le 13 février 1977, je suis enthousiasmée par la dirigeante syndicaliste Jeannette Laot : elle affirme que le syndicalisme trahit le féminisme, car il noie le combat spécifique des femmes dans la lutte de classes. Le 17, je découvre que Robert Schumann avait une femme compositrice et pianiste elle aussi, et je note : « *La musique et les femmes, création occultée, Clara Schumann.* »

L'une de mes rares sorties à Paris, le 18 août 1976, m'amène au café-théâtre des Blancs-Manteaux, dans le Marais, pour le spectacle des Jeanne dont le comique, mis au service de réactions féministes, m'enchanté. Quand elles ridiculisent des dragueurs, je ris aux éclats.

Je me souviens de ma découverte de Niki de Saint-Phalle : la première fois que je vois des reproductions de ses « Nanas », ces sculptures de femmes massives et exubérantes me semblent exprimer la joie de vivre et la liberté d'allure de femmes réelles, c'est-à-dire rondes, avec du ventre et des fesses. Je pense à la mannequin à la mode dans les années 1960, si maigre qu'on

l'appelle Twiggy (brindille), et je me sens mieux dans mon corps. En 1982, j'admire la fontaine Stravinsky, qu'elle réalise avec son compagnon Jean Tinguely, à Paris, à côté du Centre Pompidou.

Plus tard, je vois son film *Daddy* (1972), mais ne comprends pas encore d'où viennent la haine et la rage qu'elle y exprime contre son père : dans un texte court et poignant, publié en 1991, *Mon secret*<sup>30</sup>, elle révèle que son père l'a violée quand elle avait onze ans.

Je vais voir ses œuvres dans des expositions, lis et copie les messages qu'elle écrit de sa belle écriture sur le mur. En voici un à propos de sa jeunesse, avec une magnifique image finale : « *Je voulais faire les plus grandes et, j'espérais, les plus belles sculptures de ma génération pour prouver à moi-même et aux femmes que c'était possible de faire de grandes choses avec l'intuition féminine. Je voulais conquérir et j'étais beaucoup aidée par des chevaliers comme Jean Tinguely et aussi d'autres pour réaliser mes rêves. [...] Je les entraînaient dans un monde de rêves et eux me donnaient des fondations pour bâtir mes rêves.* »<sup>31</sup>

Plus tard, je visite son prodigieux et monumental Jardin des Tarots, en Toscane, où elle a réalisé son rêve.

## Ouvrir d'autres champs de connaissance

Ma tournure d'esprit me porte vers le concret, plutôt que vers l'abstraction ou la théorie ; je préfère les raisonnements imagés, la réflexion sur des symboles matériels.

J'aime écouter des conférences, car je trouve stimulant d'entendre des spécialistes s'exprimer pour un large public et répondre à des questions. Je me souviens d'un cycle sur le thème « Quelle femme demain ? », qui se déroule au Centre des Fontaines, à Chantilly, en novembre 1975.

L'historien Philippe Ariès explique que la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle s'est faite sans les femmes, et que nous vivons toujours selon ce système qui dévalorise le travail de la maison. Il montre que l'aspiration à la réussite en couple est nouvelle, dans le processus de transition de la communauté vers l'individu et la recherche de nouvelles communautés.

Le lendemain, la conférence de la sociologue Andrée Michel me passionne, et je note : « *Étude sociologique du féminisme. Prise de conscience du patriarcat. Propose une alternative féministe. Nouvelles relations entre femmes.* » Avant de la retrouver en 1978 grâce à Choisir (voir p. 278), je découvre qu'elle a écrit (avec Geneviève Texier) l'un des premiers livres sur les femmes dans sa discipline, *La Condition de la Française d'aujourd'hui* (1964).

Peu à peu, je comprends que, dans chaque champ du savoir, des savantes apportent une rupture, en posant à leur discipline la question des femmes, en révélant, domaine après domaine, le caractère androcentré (c'est-à-dire centré sur les hommes, partant de l'expérience masculine et rendant invisible celle des femmes) d'une culture qui donne indûment au masculin le statut d'universel. Ce que Simone de Beauvoir a fait pour la philosophie, dénonçant l'arrogance de l'homme à se constituer comme seul sujet et à faire de la femme l'Autre, Andrée Michel l'a accompli dans son propre domaine, avec l'analyse scientifique d'une condition sociale, la construction des différences entre les sexes et des discriminations visant les femmes.

Quelle chance de voir s'ouvrir des champs de connaissance et se former des savoirs nouveaux, par exemple en histoire, où des chercheuses réunies autour de la grande historienne Michelle Perrot commencent par se demander si « une histoire des femmes est possible », avant de s'atteler à la tâche, chacune pour une période ou un domaine, avec comme aboutissement de nombreuses thèses et publications.

Sans histoire des femmes, comment comprendre celle du patriarcat et du système de violences qui le fonde et le perpétue ? Comment concevoir l'histoire de l'humanité, une histoire enfin universelle ?

## La Bible et Freud

Contestant ce qui a toujours été présenté comme des évidences, des féministes s'attaquent donc aux fondements de la culture machiste ; c'est ainsi qu'elles ébranlent deux des colonnes du temple : la Bible et Freud.

La plupart d'entre nous connaissent la Bible seulement par ouï-dire, car sa lecture, réservée à la messe, a été interdite aux catholiques jusqu'au concile Vatican II. Nous en savons assez pour en ressentir la misogynie, depuis le péché originel dû à la faute d'Ève la tentatrice jusqu'à l'exaltation d'une vierge-mère sans vie sexuelle. Voilà que des théologiennes juives et chrétiennes nous apprennent que la Genèse, le premier livre de la Bible, offre deux versions de la création de l'être humain : seul le passage (II, 4) où Dieu crée Ève à partir d'une côte d'Adam nous est familier. Certes, il inspire un chef-d'œuvre à Michel-Ange, au plafond de la chapelle Sixtine, mais aussi des déclarations méprisantes à des autorités, tel Bossuet proclamant que « *la femme est le produit d'un os surnuméraire* »<sup>32</sup>.

Outre que l'image de la côte est sans doute fautive, car le mot original (l'hébreu *tselo*) devrait plutôt se traduire par « côté », l'essentiel est qu'une autre version, figurant dans les premières lignes de la Bible, place les deux sexes sur le même plan : « mâle et femelle il les créa » (I, 27). La femme ne dérive pas de l'homme, tous deux sont apparus simultanément.

Au lieu d'enseigner les deux récits, la tradition a privilégié celui qui avantage l'homme et légitime sa domination sur la femme, apportant au machisme l'autorité d'un texte sacré.

Autre monument ayant quasi le même statut pour beaucoup, l'œuvre de Freud. J'ai eu la surprise de lire que, selon lui, la petite fille, s'apercevant qu'elle n'a pas de pénis, souffrirait d'un manque, d'un complexe de castration, et ressentirait « l'envie du pénis ». Quelle petite fille ? Pas moi en tout cas, qui n'ai jamais eu envie ni d'avoir un pénis ni d'être un garçon ! Ce que les petites filles ont entre les jambes n'est pas « rien », mais une vulve aux lèvres charnues, aussi visible que le « petit robinet » des garçons ! Quel soulagement de découvrir que des féministes contestent cette prétendue « envie du pénis » ! Selon elles, c'est plutôt la capacité des femmes à enfanter qui suscite la jalousie masculine, et donc l'« envie de l'utérus » chez bien des hommes !

J'apprends aussi à distinguer le phallus, qui représente le pouvoir, du pénis, organe sexuel masculin : les féministes raillent « la prétention du pénis à se faire passer pour le phallus »<sup>33</sup>. Fût-elle en érection, une verge (ce mot a le même sens) n'est pas le phallus, car celui-ci est, selon Freud, un symbole et non une réalité. L'ambiguïté vient de ce que le mot latin *phallus* (*phallos* en grec) signifie verge ; même si Freud affirme que ni les hommes ni les femmes ne l'ont, il choisit pourtant l'organe masculin pour incarner le pouvoir.

Dans le langage courant, on confond souvent « phallus » et « verge en érection », ce qui contribue à légitimer l'association entre virilité et pouvoir. D'où la fierté de certains machos, la honte d'autres hommes qui voudraient avoir une verge plus imposante, et le complexe de femmes convaincues qu'il leur manque quelque chose. Voilà aussi pourquoi le pouvoir est présenté comme incompatible avec la féminité ou avec la séduction. Une femme puissante, c'est-à-dire « phallique » selon la psychanalyse, ferait peur aux hommes et ne susciterait pas leur désir.

Pour nommer l'énergie créatrice féminine – la *shakti* de l'hindouisme –, il n'y a pas de mot d'origine sexuelle équivalant à « phallus » : n'est-ce pas encore une façon de donner l'avantage aux hommes ? Pour eux, il existe deux mots correspondant à « féminité » : « masculinité », qui relève de la biologie, et « virilité », lié au culturel et au symbolique.

## Relire les classiques

Dans tous les domaines, le féminisme renoue notre regard, et nous apprenons à lire autrement bien des classiques. Certaines découvertes nous intéressent et nous réconfortent, d'autres nous attristent ou nous scandalisent.

Avec une ligne d'*Un cœur simple*, Flaubert ouvre tout un horizon : « *Le paquebot, que des femmes halaient en chantant, sortit du port.* » Ne connaissant que les haleurs de la Volga et leurs chants entraînants, j'imaginai que c'était un métier d'homme, nécessitant une grande force musculaire : comment aurais-je pu concevoir l'existence de haleuses, à Honfleur ou ailleurs ?

Autre classique qu'on nous fait lire à l'école, *Une vie*, de Maupassant ; nous relisons le passage sur la nuit de noces, description d'un viol par un goujat : « *Il la saisit à bras-le-corps, rageusement, comme affamé d'elle [...] une souffrance aiguë la déchira soudain ; et elle se mit à gémir tordue dans ses bras, pendant qu'il la possédait violemment. [...] elle se dit, désespérée jusqu'au fond de son âme, dans la désillusion d'une ivresse rêvée si différente, d'une chère attente détruite, d'une félicité crevée : "Voilà donc ce qu'il appelle être sa femme ; c'est cela ! c'est cela !" [...] Mais, comme Julien ne parlait plus, ne remuait plus, elle tourna lentement son regard vers lui, et elle s'aperçut qu'il dormait ! Il dormait, la bouche entrouverte, le visage calme ! Il dormait ! Elle ne le pouvait croire, se sentant indignée, plus outragée par ce sommeil que par sa brutalité, traitée comme la première venue. Pouvait-il dormir une nuit pareille ?* »

*La Femme* de Jules Michelet (1859) nous apporte d'heureuses surprises, grâce à la préface de Thérèse Moreau<sup>34</sup>, avec les extraits instructifs qu'elle cite du *Journal* de Michelet – « [...] *le devoir qu'à l'homme de faire jouir sa femme, qui est plus lente et ne commence que quand il a fini [...]* » –, et d'un chapitre non publié, où il traite du droit des femmes à la jouissance sexuelle : « *On doit à la femme ce respect d'amour de n'en pas faire un instrument passif. Nul plaisir, sinon partagé.* »

N'est-ce pas ce même historien qui, dans son livre *Les Femmes de la Révolution*, a l'un des premiers préservé la mémoire d'Olympe de Gouges – elle qui « a fondé le droit des femmes par un mot juste et sublime », extrait de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791) : « *La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune.* » Elle fut guillotinée le 3 novembre 1793.

Ce qui ne nous empêche pas de critiquer le grand homme pour sa fameuse apostrophe « *Ouvrière, mot impie !* » Plus que le mot, c'est l'injustice du fait qui m'indigne : lisant Zola, j'apprends que pour le même travail manuel, au XIX<sup>e</sup> siècle, une femme est payée moitié moins qu'un homme. Quant à la réfutation sur le fond, je la laisse à une grande féministe italienne de cette époque, Anna Kuliscioff : « « *Ouvrière, mot impie !* », dit Michelet d'un point de vue sentimental, et il attribue à notre siècle de fer ce phénomène qui l'horrifie. Je dirais « *Ouvrière, mot rédempteur !* », car c'est



*justement l'industrialisme moderne, avec tous ses maux, qui rendra la femme pauvre l'égal de l'homme et la soustraira à la dépendance de l'autre sexe.»<sup>35</sup>*

Avec elle je clame « *vive l'indépendance économique!* », tout en rappelant qu'en France, les femmes mariées n'ont eu le droit de disposer de leur propre salaire qu'en 1907 (et en 1931 au Québec); auparavant, il était remis au mari.

## **Sexisme et grands hommes**

La pensée féministe ayant formé puis aiguisé mon esprit critique dans le domaine culturel, désormais je ne peux plus me départir d'une analyse politique quand je lis un livre ou vois un film.

Par exemple, dans ce roman de Le Clézio : « *J'ai senti l'odeur douce des fumées, comme dans n'importe quel village du monde où les travailleurs, après une dure journée, s'asseyent et bavardent près du feu en attendant que le repas soit prêt.* »<sup>36</sup> Les femmes, qui préparent le repas, ne sont même pas nommées! En effet, comme dans n'importe quel foyer de notre monde machiste, l'odeur de nourriture est douce aux narines de ceux qui goûtent un repos bien mérité, les hommes, seuls à être proclamés travailleurs!

Revoir des films que j'avais vus très jeune m'amène à des révisions radicales. Ainsi, l'un des premiers de la « nouvelle vague », le célèbre *À bout de souffle* de Jean-Luc Godard (1960); selon mon journal de 2007, je juge le héros (joué par Jean-Paul Belmondo) « *affreusement macho : il ne cesse de la rudoyer, de la brutaliser, de l'insulter, de la toucher alors qu'elle ne le souhaite pas, de lui dire son obsession de coucher avec elle. Elle lui dit qu'elle est enceinte, et c'est à elle de se démerder. Pendant tout le film, il lui parle grossièrement, brutalement. Elle se demande si elle l'aime, car elle est prisonnière de la mythologie de l'amour. Elle me semble piégée; quand elle se débarrasse de ce macho en le dénonçant, j'applaudis.* »<sup>37</sup>

Inversement, en 1976, après avoir vu à la télévision un classique de John Huston, *African Queen* (1951), avec Humphrey Bogart et Katharine Hepburn, je note : « *Rarement vu un film d'aventures où la femme soit égale à l'homme, même courage. Vrai couple, égalité.* »

## **Films de femmes, films féministes**

Avec des femmes cinéastes, je découvre un autre traitement de la durée. Je suis marquée par *Cléo de 5 à 7* (1962) d'Agnès Varda, film qui se déroule en temps réel : il accompagne une belle jeune femme qui attend un résultat médical angoissant. Je suis impressionnée par *Jeanne Dielmann*, de Chantal Akerman, qui filme Delphine Seyrig en femme ordinaire chargée de corvées



ménagères ; le 28 janvier 1976, je note : « *Chef-d'œuvre. Répétition de tâches parcellaires. Journées remplies comme celles de millions de femmes (ma belle-mère). Intrusion d'un élément perturbateur (plaisir) – tout se dérègle.* »

Deux vidéos de Carole Roussopoulos éclairent l'année 1976. L'une donne une nouvelle vie au pamphlet de l'Américaine Valerie Solanas *S.C.U.M. Manifesto* (1968) ; dans le film du même titre, Delphine Seyrig, vue de profil, lunettes sur le nez, dicte imperturbablement à Carole Roussopoulos, qui le tape à la machine, ce texte à l'humour provocateur, qui inverse le discours traditionnel sur les femmes : l'homme est décrit comme une femelle manquée, un être rongé par la honte et la culpabilité.

Dans *Maso et Miso vont en bateau*, Nadja Ringart, Delphine Seyrig et Ioana Wieder décortiquent avec ironie l'émission télévisée de Bernard Pivot du 30 décembre 1975 avec Françoise Giroud, secrétaire d'État à la Condition féminine, où tous deux expriment leur soulagement : « *Ouf! L'Année de la femme est finie!* », en rivalisant de remarques antiféministes.

Je me souviens aussi de *Lumières*, première réalisation de l'actrice Jeanne Moreau (1976), et de sa belle description d'une amitié féminine, ce que le cinéma montre si rarement. L'année suivante, c'est le merveilleux *L'une chante, l'autre pas*, d'Agnès Varda, où je retrouve la chaleureuse complicité que je connais entre féministes ; je note aussi : « *Nouvelle langue, nouveaux rapports. Vérité, féminité. Chaleur, simplicité. Rend belle la grossesse, vraie, importante.* »

Une autre révolution du regard, avec l'ouverture à d'autres cultures, est apportée par le festival de Créteil, qui fait découvrir la puissance utopique des images de femmes cinéastes.

C'est en 1979 que commence à Sceaux, près de Paris, le Festival international de films de femmes, lancé par Élisabeth Tréhard et Jackie Buet (cette dernière le dirige toujours), et installé depuis 1985 à Créteil, autre ville de banlieue. Parmi tous les festivals de films de femmes dans le monde, celui-ci est le plus riche et le plus ancien.

Chaque année, en mars, je vais le plus souvent possible à Créteil, ayant constaté malgré les mises en garde de ma mère (« *tu vas t'user les yeux* ») que voir des films de femme pendant dix heures d'affilée me fait le plus grand bien. Année après année, j'admire la créativité et la foisonnante diversité des femmes de nombreux pays. Chaque fois, je me sens pleine d'espoir et de curiosité à l'idée de découvrir d'autres mondes, d'autres imaginaires, de voir des œuvres fortes, belles, dont je me désole que si peu trouvent un distributeur en France. Avec l'Association des femmes journalistes, je m'occupe pendant plusieurs années de décerner un prix à un documentaire, puis d'organiser une projection, afin d'aider à sa diffusion.

## *Baise-moi!*

Une dernière œuvre marquante de femmes m'apporte la surprise d'une révélation, à un âge où je croyais que ma longue fréquentation des sujets sur la violence m'avait appris à me connaître. Il s'agit du film *Baise-moi*, que Virginie Despentes tire avec Coralie Trinh-Thi de son roman du même nom (1994). Peu après sa sortie en 2000, il bénéficie de la gloire douteuse d'être, dans l'histoire du cinéma français, le premier film de femmes censuré.

Dès que des rumeurs d'interdiction circulent, je me précipite dans une salle. J'avais hésité à le voir dès la sortie, car je déteste les images de violence : c'est pourquoi je m'abstiens d'aller voir des films interdits aux moins de douze ans.

Il s'agit, avais-je lu, du parcours criminel de deux femmes se vengeant de violences machistes. Certains critiques font la fine bouche devant ce film de débutantes, d'autres parlent de pornographie, de violence extrême. Je décide d'y aller, autant par curiosité que par solidarité féministe.

Je ne me reconnais pas. Moi, privilégiée d'un âge certain, mère de famille nombreuse, je m'identifie à ces deux jeunes marginales. La scène initiale du viol collectif accumule en moi un tel potentiel d'indignation qu'il explose dans un grand élan libérateur à chaque scène où les héroïnes tuent un macho. Être draguée dans la rue par un mec lourd et lui répondre en lui tirant dessus ne me semble nullement excessif. Le jeu de massacre final, dans le bordel où elles mitraillent à cœur joie tous ces salopards qui utilisent le pouvoir de leur argent sur des femmes, m'enchant. J'applaudis, excitée de prendre par procuration la même revanche que ces justicières. Note de mon journal : « *Je me sens vengée de tous les machos qui m'ont fait gerber depuis mon enfance.* »

Je persiste. Je suis retournée plusieurs fois voir *Baise-moi*, avec des féministes, et nous avons ensuite discuté du film en groupe. À chaque vision, moi, femme douce et pacifique, moi qui ai été éduquée à tendre l'autre joue et n'ai jamais mordu personne, j'ai ressenti le même effet libérateur, jubilatoire.

En finit-on jamais avec les révélations et les émerveillements? Voici le texte le plus intelligent et le plus fort que j'aie jamais lu sur la révolution apportée par le féminisme; il est d'Anne Larue.

*« Le féminisme est un levier intellectuel : il soulève le monde, introduisant le ferment d'un doute salutaire dans nos convictions culturelles les plus ancrées. Grâce à une optique féministe, on commence à douter de la valeur absolue des hiérarchies qu'on nous impose comme absolument naturelles. On commence à suspecter une histoire secrète du monde, biffée ou maquillée par l'histoire*

officielle. La tranquille historiographie, qui va paissant, si paisible, dans toutes les contrées de l'art, nous apparaît soudain pour ce qu'elle est : une attaque d'une violence inouïe, implacable, criminelle et globalement anonyme contre des pans entiers de culture jetés au bûcher. L'optique féministe dépasse largement la question des femmes elles-mêmes, largement la question des groupes opprimés ou marginaux, et même largement la question de l'humanité, cette forme de vie animale réputée supérieure qui s'est temporairement développée dans un petit coin du système solaire. C'est toute la culture, toute l'histoire, la représentation même du monde qui, avec une optique féministe, se trouvent remises en question. Toutes les pseudo-vérités basculent et succombent, emportant dans leur sillage cinq mille ans de patriarcat, quelques millénaires d'humains et de pré-humains, et le peu qu'on aura pu connaître – pas grand-chose, somme toute – de quatorze milliards d'années d'Univers. »<sup>38</sup>

## Les mots pour le dire

« Le pouvoir, c'est le fait de dire quelque chose  
qui sera considéré comme la réalité »

Catharine A. McKinnon, *Le Féminisme irréductible*

« Le premier geste révolutionnaire est d'appeler les choses par leur vrai nom »

Rosa Luxemburg

Sophie Marceau, ayant commencé très jeune une brillante carrière au cinéma, a quitté l'école à l'âge de seize ans. « *Il me manque des bases*, dit-elle. *Je n'arrive pas à donner des noms aux choses.* »<sup>39</sup> Quelle explication lumineuse d'un mécanisme fondamental qui s'acquiert en effet grâce à l'instruction !

Le savoir est la clef du pouvoir de nommer, et aussi du pouvoir sur soi. Les femmes et les filles étant les deux tiers des analphabètes, l'impuissance à identifier les choses, les faits, les réalités, à procéder à l'opération mentale qui consiste à passer du concret à l'abstrait, est un handicap qui pèse plus lourdement sur elles, et entrave leur émancipation.

## Trouver les mots justes

Le titre de ce passage est celui du livre de Marie Cardinal, *Les Mots pour le dire* (1975), récit poignant d'une plongée dans son passé grâce à un travail psychanalytique, qui l'aide à découvrir un traumatisme survenu dans sa petite enfance. Les férus de culture classique y verront aussi une allusion aux vers de Boileau : « *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement/ Et les mots pour le dire arrivent aisément.* » Pourtant, il ne s'agit ni de concevoir, ni

d'avoir les idées claires, avec la formulation qui en découle. En effet, la démarche en question n'est pas seulement intellectuelle : elle relève d'un travail en profondeur – lever des inhibitions, se libérer d'obstacles intérieurs, mettre au point de nouveaux outils pour appréhender le réel, en se donnant les moyens de le penser autrement.

Depuis près de deux siècles, les féministes ont donné des noms à des phénomènes, mais leur apport au langage et à la pensée a été encore plus important. Elles ont révélé des vérités cachées, analysé les liens entre des faits, décrit des processus, reconstitué le puzzle de ce qu'elles ont identifié comme un système d'oppression, fondé sur l'injustice et se maintenant par la violence.

Nommer, c'est faire acte créateur. Nommer les problèmes, c'est les faire exister et donner à chaque personne les moyens d'en prendre conscience : depuis la demande du droit de vote jusqu'à la dénonciation des multiples formes de la violence patriarcale, les féministes désignent ce qui est passé sous silence pour le plus grand profit de ceux qui détiennent le pouvoir.

Après les suffragistes, la première à donner un retentissement dans le grand public à un problème innommé est l'Américaine Betty Friedan (1921-2006) : dans le livre à succès *The Feminine Mystique* (1963, en français *La Femme mystifiée*, 1964), elle analyse le « malaise-qui-n'a-pas-de-nom », celui de tant de femmes au foyer des classes moyennes, qui ont « tout pour être heureuses » dans leurs pimpantes maisons de banlieue, c'est-à-dire qu'elles bénéficient du confort matériel : comme si une cuisine dernier cri était le paradis sur terre... C'est plutôt un piège et, dans la lignée du *Deuxième Sexe*, Betty Friedan identifie ce malaise comme le produit d'un conditionnement idéologique<sup>40</sup>.

Bien avant elle, une grande intellectuelle avait identifié cette même tragique insuffisance de l'avoir qui s'exerce au détriment de l'être : « *Vous devez être contente, il ne vous manque rien.* » *Stupide jugement porté sur l'extérieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes !*<sup>41</sup>

## La femme est-elle un homme ?

La « question de la femme », le « problème féminin », la « condition féminine », ou l'« éternel féminin ». Jusqu'aux années 1960, ces expressions sont courantes. Dès les débuts du MLF, elles nous exaspèrent par leur asymétrie : parle-t-on ainsi du masculin ? Non, car l'homme est posé comme l'universel, l'absolu, tandis que la femme n'est que relative, définie par rapport à lui, comme dans les dictionnaires qui la qualifient de « femelle de l'homme ».

Cela vient en partie de l'ambiguïté du mot, en français ou en anglais : homme (*man*) signifie à la fois « être humain » et « mâle de l'espèce humaine », alors que l'allemand distingue *Mensch* (être humain) de *Mann* (homme mâle).

« Les hommes préhistoriques », « le rire est le propre de l'homme », « le style, c'est l'homme », « l'homme et l'œuvre » : ces expressions, parmi tant d'autres du même type, ont façonné notre pensée et notre perception du réel ; elles nous ont habitués à voir le monde du point de vue masculin, sans avoir conscience que l'existence des femmes était passée sous silence. En jouant sur les mots, nous avons donc affirmé avec humour dans les années 1970 : « Les femmes sont des hommes comme les autres », ou « un homme sur deux est une femme ».

Le comble est atteint en français avec une expression chargée de tout le poids de l'Histoire : « droits de l'homme ». Dans toutes les autres langues, l'adjectif dérivé va de soi : « *human rights* » en anglais ou « *derechos humanos* » en espagnol. C'est seulement en France que des puristes et les dirigeants de la Ligue des droits de l'homme refusent l'évident « droits humains » ; ils s'arc-boutent sur l'archaïsme qu'est la formule figée depuis la Révolution, dont la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1789) est en effet l'un des fondements.

Grâce aux Lumières, mouvement répandu à travers toute l'Europe et prônant la liberté de pensée, a émergé au XVIII<sup>e</sup> siècle la notion d'individu, puis celle des droits individuels par rapport à ceux du groupe ; mais l'homme des « droits de l'homme » est un sujet désincarné, une abstraction de philosophes. Utiliser aujourd'hui cette expression, c'est renforcer la confusion entre l'individu et l'espèce qui a façonné nos schémas de pensée : « par défaut », comme on dit à propos des ordinateurs, l'homme en général, c'est l'homme mâle, et non la femme ; il est la règle, et elle l'exception.

Les mots sont des outils de la pensée ; des expressions figées peuvent aussi être des instruments au service d'un pouvoir, ou même des armes, d'autant plus nuisibles qu'elles ne sont pas perçues comme telles.

Dans le langage le plus usuel, la forme féminine ou masculine des mots et celle du pluriel sont autant de choix qui transmettent une idéologie fondée sur la prééminence du masculin et qui va parfois jusqu'à l'occultation du féminin.

Par exemple, dès mon enfance l'un des Dix commandements m'a paru étrange : « Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain » (*Exode*, 20,17). Ce « tu » est au masculin, Dieu ne s'adressant donc qu'aux hommes ! Avec la féministe Marie-Victoire Louis (voir p. 201), je leur aurais volontiers adressé un onzième commandement : « Tu ne violeras pas ».

Redescendons du Sinaï dans l'ici-bas de la puériculture : n'est-il pas étonnant que le mot très courant « bébé » n'ait pas de féminin en français ? Qu'est-ce qui s'oppose à « une bébé » ?

La moitié des enfants sont des filles. Pourquoi, quand on parle de « la mère et l'enfant », ne s'agit-il que de fils, comme le montrent les passages avec l'article indéfini (« un enfant ») ou les adjectifs au masculin ?

Parfois, quand on mentionne le féminin, le résultat est pire. C'est la formule type annonçant le bilan d'un attentat, qui « a fait onze morts, dont trois femmes », la précision visant à accentuer l'horreur du crime. Un énoncé par ordre numérique décroissant serait plus objectif, par exemple : « L'attentat a fait treize morts : six femmes, quatre enfants, trois hommes. »

## Des professions sans féminin

Quand j'ai appris qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le mot « étudiante » signifiait « concubine<sup>42</sup> de l'étudiant », tout s'est éclairé : la pharmacienne pouvait donc bien être l'épouse du pharmacien, l'ambassadrice celle de l'ambassadeur, la colonelle celle du colonel, et la boulangère celle du boulanger. Puis sont venues des étudiantes qui étudiaient et, bien plus tard, des pharmaciennes, ambassadrices ou colonelles exerçant ces métiers ou fonctions. Après plus d'un siècle d'actions féministes, toutes les professions et tous les postes sont devenus accessibles aux femmes, et la forme féminine désigne désormais cette réalité nouvelle.

Des exceptions subsistent, comme la boulangère, femme ou employée du boulanger, et de même pour la bouchère ou la charcutière. C'est presque toujours un homme qui pétrit, découpe ou prépare, et une femme qui sert les clients et encaisse. Ce modèle traditionnel, aux tâches sexuées spécialisées, persiste dans les petits commerces, tandis que la modernité des grands magasins a rendu non significatif le sexe de la personne qui vend ou se tient derrière la caisse.

Quand une femme exerce un métier, refuser de la laisser s'identifier par la forme féminine relève d'un blocage psychologique. Il est parfois déguisé sous un prétexte grammatical : on prétend que le masculin est le général, qu'il équivaut au neutre. Pourtant, le neutre n'existe pas en français, et il faudra bien finir par admettre que le masculin n'est plus la norme, ni l'absolu, ni l'unique base de référence : la réalité a deux faces, et donc deux genres.

Si, dans le plus petit village, on n'a pas attendu l'autorisation de Paris pour parler de « la factrice » ou de « la maire », c'est que la langue appartient à qui s'en sert et la garde vivante : les dictionnaires ne font qu'enregistrer l'usage, en évolution constante. Les membres de l'Académie française – qui

ne sont pas des linguistes mais des utilisateurs de la langue comme vous et moi – ne font pas la loi : leur seule autorité est celle que nous voulons bien leur donner.

## La cheffe, la maîtresse, l'écrivaine

La périphérie étant dans ce domaine en avance sur le centre, trop proche du pouvoir et engoncé dans son respect de la tradition, ce n'est pas de Paris, ni même de France, que viennent les innovations, mais plutôt du monde francophone – Suisse, Belgique, Québec, Afrique, etc. –, et tant pis pour les conservateurs qui veulent momifier la langue !

Qui n'a ses contradictions ? Moi-même, j'ai regimbé, en invoquant le génie de la langue, quand des Suisses m'ont désignée en 1999 comme « cheffe » des Chiennes de garde, ou quand j'ai vu apparaître des formes en –eure, « professeure », « auteure », « ingénieure », « docteure ». Je ne voyais pas l'intérêt d'un changement qu'on n'entend pas.

Autre problème quand on l'entend, par exemple « maîtresse ». Non pas au sens correspondant à « amant » dans la langue de l'amour courtois (voir note 42, p. 227) – prenant modèle sur mes amis québécois, j'emploie le mot « amante » –, mais dans le titre « maîtresse de conférence », poste durement gagné par quelques proches féministes.

« Maître » ne convient-il pas, de même que pour le titre d'une avocate ? Ne peut-on dire « la maîtresse » en considérant ce mot comme épïcène (ayant les deux genres), de même que journaliste, philosophe, peintre, juge, fonctionnaire ? Ne dit-on pas « elle est passée maîtresse dans l'art de gérer les conflits » ?

Je préfère la généralité que permet la finale en –e, plutôt que l'insistance sur le féminin, mais ce n'est que mon avis, et les francophones décideront, à la longue. Je me limite à mettre mon choix en œuvre dans ce texte, où je suis, n'est-ce pas, seule maîtresse à bord, sous réserve des suggestions de l'éditrice et de la correctrice (professions majoritairement féminines).

J'en profite pour remercier toutes celles qui, depuis trente ans, passent au peigne fin mes tapuscrits et m'enseignent, avec les usages de leur profession, les subtilités du français ; en particulier celles qui, en 1989, ont accepté les noms de métiers au féminin de mon encyclopédie *Le XX<sup>e</sup> Siècle des femmes* : « écrivaine », « sculptrice », « poète » (et non « poétesse », avec sa nuance dépréciative), « médecin » (précédé de l'article « une » ou « la », et de même pour « ministre »), « générale », « académicienne » ou « directrice » (pour des postes prestigieux, car « directrice d'école primaire » ne dérange personne).

Quant à mon métier, depuis que j'ai choisi de me dénommer «écrivaine», je n'en ai pas démordu, et me sens bien dans cette identité qui énonce du même souffle travail et engagement féministe. À ceux qui font la fine bouche en signalant qu'«écrivaine» rime avec «vaine», je fais observer qu'«écrivain» rime avec «vain» sans qu'on s'en choque.

Si on me reproche d'attacher beaucoup d'importance à une si petite chose – que de bruit autour d'un simple «e»! –, je rétorque : «Si cela vous paraît minime, n'en parlons plus, et laissez-moi l'utiliser! Pour moi, cela compte.» Je revendique le droit de me dire «écrivaine», d'utiliser le genre féminin, avec un -e dit «muet», désignant des voix trop longtemps muettes, et je fredonne, avec France Gall : «Résiste! Prouve que tu existes!», en me félicitant de la rime riche.

### **Pourquoi je ne suis pas un écrivain<sup>43</sup>**

Quarante ans, et déjà si vieux ronchon! Frédéric Beigbeder intitule sa chronique dans le magazine *Lire* «Mon premier article réac». Il s'y déchaîne contre le mot «écrivaine». Ce n'est même pas réac, c'est ringard! On se croirait revenu au <sup>xx</sup>e siècle, au temps où ministre, polytechnicien, académicien ou directeur n'avaient pas de féminin; pire, au <sup>xix</sup>e siècle, au temps où les parents de Camille Claudel interdisaient à leur fille de faire un métier qui n'existait qu'au masculin : sculpteur.

*«Je ne supporte pas les “écrivaines”, déclare Beigbeder, c'est physique. J'attrape une éruption cutanée dès que je lis ce terme immonde.»* Immonde! Comment un mot peut-il devenir dégoûtant, infect, répugnant... quand il est mis au féminin? Comment l'ajout d'un simple e peut-il rendre ignoble le si noble «écrivain»?

Réveillez-vous, cher confrère! Nous sommes au <sup>xxi</sup>e siècle : le mot «écrivaine» est admis et utilisé. Vous déplorez que le milieu culturel l'ait assimilé et que la polémique se soit éteinte : *«Des journalistes sérieux, des critiques respectés, écrivez-vous, tombent dans ce panneau pseudo-féministe importé du Québec.»*

C'est en effet du Québec, de Suisse et de Belgique que provient le bon sens francophone : «écrivaine» est aussi correctement formé que «souveraine» ou «châtelaine». Il ne s'agit nullement de «pseudo-féminisme», mais d'authentique langue française, celle que partagent tous les francophones, celle que font vivre les écrivaines comme les écrivains, et qui évolue avec les réalités du monde moderne.

Pourquoi ne suis-je pas un écrivain? Parce que je suis une femme de mon temps. Un temps où toutes les professions sont ouvertes aux deux sexes. Un temps où on appelle un chat un chat, une chatte une chatte, et une femme comme moi une écrivaine.



Pour autant, je n'essaie pas d'imposer mon choix à des consœurs, ni de faire changer d'avis des femmes qui persistent à se faire appeler « conservateur de musée », « sénateur » ou « directeur ». Chacune mène sa propre réflexion sur sa profession ou fonction, sur la féminité, sur la visibilité sexuée ou non qu'elle souhaite se donner. Selon moi, être féministe, c'est aussi respecter chez l'autre ce travail intérieur sur l'identité, laisser chacune évoluer à son rythme, et faire confiance au génie, sinon de la langue, du moins des personnes qui la font vivre.

Ainsi, l'historienne Éliane Viennot vient-elle de me convaincre au sujet d'« autrice » ; tandis que « actrice » ne dérange personne, le féminin d'« auteur » touche à un domaine de pouvoir.

## Le sexisme sans peine

C'est dès l'enfance que nous assimilons avec la langue le sexisme qui en est constitutif, depuis l'asymétrie – valorisante pour les hommes seulement – jusqu'à la disparition du féminin dans le pluriel, entre autres mauvais traitements linguistiques réservés aux femmes.

Parmi les litanies du machisme se trouve la longue liste d'occupations « normales » pour un homme – coureur, expert, professionnel, entraîneur, homme public, etc. –, alors que le féminin a un double sens, dont le plus courant signifie « pute ». Supporter stoïquement les sous-entendus égrillards, tel est le sort des pionnières expertes et coureuses, en attendant que des générations de femmes assez nombreuses pour faire valoir leur compétence et leur expérience imposent le respect du nom correspondant.

C'est dès l'école primaire que mon amie Dominique Mercier est devenue féministe, quand elle a découvert la règle de l'accord au pluriel : « *le masculin l'emporte* », par exemple « *un homme et un milliard de femmes sont furieux*. » N'ayant pas encore décollé, elle a intitulé son blog « *lefemininl'emporte* ».

Selon la règle instaurée au XVII<sup>e</sup> siècle, « *le genre masculin étant le plus noble, il doit prédominer chaque fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble* ». Auparavant, on appliquait la règle latine de proximité – l'accord avec le nom le plus proche. « L'homme et les femmes sont heureuses » : et si on y revenait, après cette parenthèse de quatre siècles ?

De nombreuses féministes (avec ce féminin pluriel, j'embrasse les hommes, et de tout cœur) utilisent à l'écrit le pluriel dit inclusif dont la forme a évolué au cours des dernières décennies : d'abord, des parenthèses, critiquées parce qu'elles semblent mettre à l'écart, puis des barres obliques, enfin des tirets, ressentis comme plus égalitaires. La formule « mes amis » (des deux sexes) est ainsi passée par plusieurs stades : « mes amies et amis »,

« mes ami(e)s », « mes ami/es », « mes ami-e-s ». Ces subtilités ne s'entendant pas à l'oral, des universitaires redoublent les pluriels, mais « les étudiantes et les étudiants » ou « les doctorantes et les doctorants » sont d'une lourdeur qui ne me convainc guère. Ma préférence va à la forme avec un seul tiret : « ami-es », « étudiant-es ». L'avenir tranchera !

## Non au vocabulaire guerrier !

En 1969, deux hommes des États-Unis marchent sur la Lune, résultat d'une expédition payée par l'argent des contribuables, hommes et femmes, de leur pays. Des milliards de terriens regardent à la télévision cet exploit technique et humain. Voici comment un homme le commente plus tard, assimilant la lune à une femme : « *L'astre de la nuit – la blonde Phoebe, comme l'appelle Jules Verne – avait été vaincu par l'esprit rationnel et par la technologie. [...] C'était une victoire des hommes, la fierté de notre génération et le viol de l'instrument de nos fantasmes.* »<sup>44</sup>

Des vainqueurs violant une vaincue : quelle agressivité dans ce fantasme sexuel ! Elle abonde dans le domaine de l'espace, comme dans bien des milieux professionnels masculins ; par exemple, l'expression « conquête de l'espace », alors que « découverte » conviendrait tout aussi bien, la violence guerrière en moins.

Notre langue est imprégnée par le vocabulaire militaire, y compris chez des féministes formées à l'extrême gauche, ce qui les amène à utiliser des mots comme avant-garde, mobilisation, ennemi, bras armé, combat, arme, fer de lance, fenêtre de tir, cible, etc. Ayant choisi comme modèles Gandhi, King et Mandela, j'évite les mots de ce type, et leur préfère des équivalents civils : précurseurs (plutôt qu'avant-garde), sensibilisation (mobilisation), adversaire (ennemi), membres les plus actifs (bras armé), actions (combats), outils ou instruments (armes), occasion (fenêtre de tir), but (cible), enfin réussite ou succès au lieu de victoire. Je fais exception pour nos « luttes », qui n'ont pas pour objectif la mort de l'autre, et peuvent aussi se dérouler à l'intérieur de nous.

Loin de souhaiter qu'il y ait des vainqueurs (nous, les féministes) et des vaincus (eux, les machos), je pense que toute l'humanité a à gagner à la disparition du machisme. En outre, les mots guerriers sont mal adaptés à la situation, car le machisme n'est pas une forteresse, extérieure à nous, qu'il serait simple d'identifier et d'abattre ; c'est un système dans lequel nous baignons et duquel nous aussi devons nous défendre, car nous en avons intériorisé bien des aspects. Je le ressens plutôt comme un édredon qui nous étouffe.

## La parole des femmes

Comme dit la Somalienne Waris Dirie, ancienne mannequin et militante contre l'excision : « *Si les choses changent, c'est parce que les gens en parlent. Sinon, elles continueraient ainsi, éternellement.* »<sup>45</sup>

Encore faut-il que la parole des femmes soit entendue, c'est-à-dire qu'elle soit respectée en tant que telle ! Or, quand les femmes revendiquent, analysent, contestent ou commentent, ce qu'elles disent, est dévalorisé : qui n'a entendu des verbes comme « bavarder » ou « papoter » au sujet d'une conversation entre femmes n'ayant pourtant rien de futile ni d'oiseux ! On parle aussi au Québec de « méméragé ». Qui oserait qualifier une conversation entre hommes de « papotage » ou de « pépéragé » ? Et pourtant...

Quand des femmes féministes s'expriment en tant que telles, elles aggravent leur cas aux yeux des machos. Non seulement à cause du contenu de leurs revendications, mais aussi à cause de la forme, toujours jugée agressive ! Les féministes vivent l'expérience que l'évêque brésilien Dom Helder Camara résume ainsi : « *Quand je donne de la nourriture aux pauvres, on m'appelle un saint. Quand je demande pourquoi ils sont pauvres, on m'appelle un communiste.* »<sup>46</sup>

S'affirmer comme féministe, c'est refuser l'ordre machiste établi. C'est donc prendre le risque de déplaire, de déranger, pire, de faire scandale, mais « *il y a des circonstances où une femme ne peut être autre que scandaleuse si elle veut réaliser ce qu'elle a en elle* »<sup>47</sup>.

Pendant des millénaires, cette indépendance d'esprit était impensable. S'agissant des femmes, il a fallu une double révolution, qui s'est produite en Occident. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand le mouvement des Lumières a promu la notion de sujet et a permis à l'individu de s'émanciper du groupe, ce sont des hommes qui en ont d'abord bénéficié. Ensuite, dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'élévation du niveau de l'instruction, des femmes ont pu accéder à une indépendance économique qui leur a permis d'acquérir de l'autonomie, et donc de cesser d'être définies par rapport à un homme.

Jusqu'alors, les filles étaient élevées en vue de devenir des servantes des hommes, des mères dévouées à leur famille, des secondes assistant un mari ou un patron, bref elles étaient conditionnées à se déterminer par rapport à un homme, et à penser aux autres avant de penser à elles-mêmes. Peu à peu s'est accomplie une métamorphose inouïe : finie, la vieille fille laissée pour compte, ayant échoué à se caser sur le marché matrimonial et ne subsistant que grâce à la solidarité familiale. Voici qu'est apparue la célibataire gagnant sa vie et vivant seule, avec une innovation de taille : des femmes de ce type peuvent aussi avoir une vie sexuelle sans être stigmatisées.

À l'échelle de la planète, elles sont encore très peu nombreuses.

Aujourd'hui, dans les pays riches, même avec des gens ouverts, proches politiquement, même avec un compagnon aimant, père responsable, partageant équitablement les travaux ménagers, aucune femme ne devrait relâcher sa vigilance : penser par soi-même et se faire respecter restent une nécessité.

## Car ce n'est pas fini!

- Tant qu'un journaliste qualifiera Mary Robinson, présidente de l'Irlande, de «*féministe au meilleur sens du mot*»<sup>48</sup>, ou l'écrivaine Geneviève Brisac de «*féministe raisonnable*»<sup>49</sup> ;
- tant qu'une femme exerçant de hautes fonctions pourra dire, dans un regret inconscient de sa propre contradiction : «*Sans être féministe, je pense que le rôle des femmes dans la société reste en demi-teinte*»<sup>50</sup> ;
- tant qu'on utilisera des formules rhétoriques du type « la pilule a plus fait pour libérer la femme que cent congrès féministes », comme si les réunions féministes ne brassaient que du vent, tandis que la chimie serait l'avenir des femmes ;
- tant qu'on qualifiera de « violence des jeunes » une violence à 95 % masculine ;
- tant qu'on parlera de « familles monoparentales », alors que dans 95 % des cas leur responsable est une mère, un tiers des pères ne payant pas la pension alimentaire pour leurs enfants ;
- tant qu'on demandera la profession du « chef de famille », notion supprimée du code civil par la loi du 4 juin 1970 ;
- tant qu'une femme ayant un caractère bien trempé sera étiquetée « dame de fer » si elle est d'une élégance bourgeoise, ou « passionaria » dans le cas contraire ;
- tant que l'ancienne Première ministre de l'Ukraine Ioulia Timochenko sera qualifiée d'« égérie de la Révolution orange », ou la résistante birmane Aung San Suu Kyi d'« égérie de l'opposition », alors qu'une égérie est l'inspiratrice d'un grand homme, et qu'il s'agit de femmes politiques ;
- tant qu'on titrera sur « l'irrésistible féminisation du corps médical » comme s'il s'agissait de la propagation d'un virus ;
- tant qu'on surnommera Erica Jong « la Henry Miller en jupons »<sup>51</sup>, ce qui est aussi incongru que de qualifier Julien Green d'« Anaïs Nin en caleçon », sous prétexte que tous deux ont écrit un volumineux Journal ;
- tant que les commentateurs sportifs useront asymétriquement du prénom des champions en saluant les performances de « Steffi » (Graf) ou de « Laure » (Manaudou), alors qu'ils parlent des victoires

- de « Federer » ou de « Nadal », des hommes ; tant qu'on parlera de « l'équipe de France de football », et de « l'équipe de France féminine » ;
- tant qu'un grand quotidien brésilien proclamera en première page : « Dilma présidente, la femme que Lula a donnée au Brésil »<sup>52</sup>, alors qu'il n'aurait pas écrit cela d'un homme, qui plus est en le désignant par son seul prénom ;
- tant qu'un patron demandera à son assistante « *Amandine, un café!* », et que fusera la réponse docile : « *Oui, Monsieur!* » ;
- tant que dureront de tels abus de langage, exprimant et confortant une vision inégalitaire, diffusant mépris des femmes et méconnaissance du travail des féministes ;
- bref, tant que la réciprocité ne sera pas devenue la règle de base dans les démocraties, tou-tes les citoyen-nes étant traité-es avec le même respect, il y aura du pain sur la planche féministe !

## Les féministes sont des hommes comme les autres

*« If you're dissing the sisters, you ain't fighting the power »*  
 (« Si vous médisez des sœurs, vous ne combattez pas le pouvoir »)  
 badge féministe des États-Unis, années 1980

*À bonnes entendeuses, salut et sororité!*

Si je suis restée depuis ma jeunesse une féministe pratiquante<sup>53</sup> – et pas seulement croyante, comme celles à qui une adhésion intérieure suffit –, si j'ai poursuivi mon engagement dans plusieurs groupes et associations, surmontant avanies, déceptions, lassitude, c'est parce que progresser vers la réalisation de notre idéal d'égalité, de justice et de dignité m'a toujours semblé plus important que nos querelles désolantes, inévitables et parfois utiles.

## Conflits et souffrances

Quel mouvement a jamais fonctionné sans disputes ni conflits ? Et surtout, quel mouvement politique, dont la raison d'être et d'agir relève donc de la question même du pouvoir ? À plus forte raison quand il s'agit d'en changer radicalement les fondements et l'exercice ? Ni anges, ni monstres, les femmes féministes sont des humaines comme les autres ! Pourquoi seraient-elles plus douces que les hommes, plus conciliantes ? Par l'effet de quelle mystérieuse aptitude sauraient-elles gérer les crises plus efficacement ou plus paisiblement qu'eux ?

Entre femmes à la personnalité affirmée, au verbe parfois haut en

couleurs, au caractère souvent peu enclin aux concessions et rétif aux compromis, les relations sont nécessairement complexes, et les désaccords fréquents.

Depuis les années 1970, le féminisme, en France et dans les pays comparables, est vivace, même si ses modes d'expression ont évolué. C'est un mouvement permanent, dont chaque composante est elle-même en mouvement. Il est constitué de groupes jaloux de leur indépendance, d'individues refusant toute affiliation, de personnalités tenant à leur autonomie de pensée. Quant au contenu intellectuel et politique, au-delà des divergences de fond, des désaccords stratégiques, des différences de forme, se dessine un ensemble aux contours certes mouvants, mais dont l'empreinte marque fortement notre époque par son audace novatrice.

Parmi les groupes, certains sont anciens et stables, d'autres éphémères, mais la plupart se recomposent périodiquement autour d'un plus grand commun dénominateur, avec des alliances au cas par cas. En effet, depuis les années 1970, chaque fois qu'une question apparaît dans le débat public, elle dessine des lignes de clivage nouvelles entre féministes et amène parfois à des fractures. Des contradictions d'hier qui, sans être toujours résolues, étaient analysées et discutées, sont devenues au fil du temps des barrières insurmontables.

Les sujets polémiques qui divisent les féministes françaises se renouvellent : aujourd'hui, c'est surtout la prostitution, avec l'opposition entre les défenseuses des « travailleuses sexuelles » et celles, dont je suis, qui dénoncent « la dernière violence contre les femmes que la loi ne punit pas ». Dans les années 2000, ce sont les mères porteuses, la laïcité ou le voile intégral ; dans les années 1990, la loi sur la parité ou le voile à l'école ; dans les années 1980, les relations entre groupes féministes et socialistes au pouvoir, ainsi que la répression du viol par de lourdes peines de prison ; dans les années 1970, le recours à la loi au sujet de l'avortement. D'où des scissions politiques entre nous, et des déchirements qui vont parfois jusqu'à nous séparer, dans la colère et le chagrin.

De telles ruptures sont fréquentes tout au long de l'histoire du féminisme, par exemple au XIX<sup>e</sup> siècle entre radicales et modérées au sujet de la stratégie pour la demande du droit de vote, total ou partiel – en commençant par les élections municipales –, ou du congé de maternité – le même droit pour toutes, ou par catégories de travailleuses<sup>54</sup> ? Cela fait souffrir, surtout quand des divergences de fond ou des débats politiques s'accompagnent d'enjeux de pouvoir personnel ou de déchirements amoureux (qu'ils dissimulent parfois).

Cette peine, dont j'ai eu ma part, m'a amenée à éprouver la solidité de

mon engagement féministe; j'ai appris à relativiser ce que je ressentais, en revenant à l'essentiel : que pèsent des blessures d'amour-propre ou des déceptions, par rapport aux atrocités – excisions, viols et autres tortures – qu'inflige le système machiste? C'est cette violence-là qui me motive pour continuer à agir, résister, proposer.

Au lieu de me désoler d'avoir perdu le contact avec des proches qui m'étaient chères, que je croyais des amies pour la vie, j'ai travaillé sur moi pour faire le deuil de ces illusions, et diriger à nouveau mon énergie vers l'action constructive : sans persévérance dans l'effort, à quoi aura servi d'entreprendre?

Quant aux amitiés, si elles étaient authentiques, elles se retrouveront. Si elles n'étaient pas durables, mais circonstancielles, relevant plutôt de l'alliance politique, elles auront au moins été utiles pour nous aider à avancer ensemble, pendant un temps, et surtout pour faire progresser la cause que nous défendons.

## Un essai de clarification

Ce qui nous unit en tant que féministes compte plus, selon moi, que ce qui nous sépare. Avant de cerner ce que nous avons en commun, je réfléchis à nos différences, qui sont importantes, alors que le grand public nous confond dans un ensemble sans nuances : « les féministes ». Pourtant, dans aucun pays, le féminisme n'est un bloc homogène : traversé par des courants de pensée, il est lui-même en évolution permanente, ce qui le rend difficile à saisir. Comme l'explique l'écrivaine irlandaise Nuala O'Faolain (1940-2008) : « *Les féministes croient*. C'est [...] ridicule de faire comme s'il existait quelque part un assortiment de femmes – de tous âges et toutes cultures, passées par toutes sortes d'expériences variées – qui croient toutes la même chose. »<sup>55</sup>

Qui pourrait prétendre s'exprimer au nom d'un mouvement unifié et parlant d'une seule voix? Le féminisme a toujours été pluriel et traversé par des débats animés : c'est bien la meilleure preuve qu'il est vivant!

Comme tout mouvement social et politique international, il est riche d'une histoire complexe, de courants de pensée et de modes d'expression variés, de pratiques diverses selon les pays et les époques. Le politologue québécois Francis Dupuis-Déri l'explique ainsi : « *S'il y a souvent des courants qui luttent pour imposer une certaine homogénéité de discours, d'idées et d'actions, les mouvements sociaux restent en réalité des réseaux qui n'ont ni "haut" ni "bas" aussi clairement identifiés que dans un parti politique, une armée, l'Église ou une entreprise privée. Il n'y a donc pas de centre de commandement, ni de possibilité d'un discours unifié, ou d'un seul principe*

*d'action. Or malgré cette cacophonie en apparence problématique et la volonté hégémonique de certains, c'est bien souvent cette pluralité inévitable et la part d'autonomie des divers éléments du mouvement qui en accentuent la portée, la force et l'impact. Même si cela peut être source de conflits internes et de confusion pour l'extérieur (parfois de mauvaise foi, d'ailleurs, car on ne veut pas vraiment entendre ni comprendre), il n'en reste pas moins qu'il y a là un dynamisme riche de possibilités, d'alliances, de coalition et de solidarité.»<sup>56</sup>*

Le féminisme n'a rien à voir avec le nationalisme, c'est pourquoi aucun n'a d'identité nationale. Il n'existe pas de «féminisme français»<sup>57</sup>, encore moins de «féminisme à la française», du moins pour celles, dont je suis, qui refusent de laisser occulter la réalité de la domination masculine par les apparences de la «galanterie» ou de la «séduction» (voir la partie sur les Chiennes de garde, p. 297).

Parfois, il me semble qu'il y a autant de féminismes que de féministes, tant certaines s'ingénient à élever entre nous, entre elles et la voisine, des murailles dont les fondations me semblent être des pointes d'épingle démesurément grossies à cause de susceptibilités personnelles. Sommes-nous si nombreuses que nous puissions nous payer le luxe de divisions? À qui profitent celles-ci, sinon à nos adversaires?

Sans chercher l'apaisement à tout prix, sans nier des divergences fondamentales, je présenterai les deux courants principaux, caractérisés par des analyses différentes des causes de l'infériorisation des femmes, et par des stratégies d'action parfois opposées<sup>58</sup>. Essayant de faire abstraction des personnes, je me concentrerai sur des éléments objectifs – leurs idées, leurs mots, leurs actions.

## **Beaucoup de féministes sont universalistes**

De même que la grande majorité des féministes francophones, je me définis, dans la lignée de Simone de Beauvoir, comme universaliste; ce courant, dont la représentante la plus connue du grand public est la philosophe Élisabeth Badinter (née en 1944), s'appelle aussi «égalitariste» ou «culturaliste», et englobe le féminisme dit «matérialiste», dont la penseuse est Christine Delphy (voir p. 127, note 22). Pour nous, les femmes et les hommes, avant de se définir par leur sexe, sont d'abord des êtres humains, et notre demande d'égalité, en dignité, en droit et dans les faits, se fonde sur leur commune humanité.

En réponse à la question philosophique «qui suis-je?», bien des affirmations sont possibles, par exemple celle d'une peintre du début du xx<sup>e</sup> siècle : «*Je ne suis ni homme ni femme, je suis moi.*»<sup>59</sup> C'est refuser de se laisser, soit définir par ce que les autres perçoivent de son apparence, soit enfermer



dans le destin anatomique du féminin ; c'est exercer la liberté de choisir soi-même son identité première.

Ma propre réponse a évolué. Pendant une longue période de recherche sur la féminité, ce fut : « *Je suis une femme* » ; puis un cheminement psychologique et spirituel m'a amenée à répondre plutôt « être humain ». Aujourd'hui, je me sens dans un balancement créatif entre les deux – tantôt « femme » en particulier, tantôt « humaine » en général.

« *On ne naît pas femme : on le devient.* » Telle est la phrase clé de l'essai monumental (mille pages) de Simone de Beauvoir publié en 1949, *Le Deuxième Sexe*. Le « deuxième sexe », c'est l'Autre par rapport à l'homme qui, à travers l'histoire et la philosophie, se pose en sujet et voit en la femme un objet. Cette hiérarchisation et l'oppression des femmes qui en résulte n'ont rien de « naturel » : ce sont des faits socioculturels.

Toutes les sociétés privilégient une « bonne » version de la masculinité et de la féminité ; c'est un phénomène historique, relevant de la culture, et non une définition portant sur une essence intemporelle.

C'est la culture qui fabrique, dès la naissance – et même auparavant, dans les attentes des futurs parents, les pressions des familles –, les prétendues différences entre filles et garçons : une « vraie fille » est douce et joue à la dinette, un garçon « normal » est agressif et tape dans un ballon. Ces représentations sont sexistes, comme les normes qu'elles produisent : la tradition qui les impose est ancienne, mais cela ne suffit pas à les légitimer.

Ces rôles sont des constructions sociales, et renvoient à des rapports sociaux de sexe, ce que depuis les années 1990 les universitaires appellent « genre »<sup>60</sup>, de l'anglais « *gender* ». De même qu'ils ont été construits, ils peuvent être déconstruits par une éducation non-sexiste veillant à développer en chaque enfant des qualités humaines, simplement humaines, car il n'en existe aucune qui soit spécifique à un sexe. Dès qu'on peut montrer le caractère social de ce qui est vu à tort comme un fait de nature, on libère la pensée, la parole et l'action politiques.

« À votre avis, le double chromosome X contient-il ou non les gènes du double débrayage ? » Par cette question, parodiant celles d'un sondage de *Elle* à l'occasion des États généraux organisés par le magazine en novembre 1970 (voir p. 30), le MLF récemment surgi conteste l'attribution induite des différences entre femmes et hommes à la génétique, c'est-à-dire à la nature.

En 1974, quand paraît *Du côté des petites filles*, de la pédagogue italienne Elena Gianini Belotti, nous sommes nombreuses à lire ce livre qui reste actuel, tant les stéréotypes sont tenaces : l'assignation des filles au foyer, patente dans les jeux, les jouets et les livres scolaires, contraste avec l'ou-

verture au monde proposée aux garçons. Il s'agit toujours de valoriser le masculin, tourné vers l'extérieur, l'action et la création, et de dévaloriser le féminin, voué à l'intérieur, à la répétition des corvées domestiques, à la procréation, à l'amour et au devoir de séduction. Comme le montre l'Histoire, l'homme est un créateur, et la femme est sa créature.

La biologie a apporté son concours à la sociologie pour dénier à ces différences tout fondement « naturel » objectif, c'est-à-dire vérifiable par une observation scientifique. Le pouvoir attribué aux gènes et aux hormones dans le contrôle des comportements humains a été mis en question par la découverte de la plasticité cérébrale. Comme l'ont démontré des scientifiques<sup>61</sup>, les variations sont individuelles : il y a autant, sinon plus, de différences, entre une femme et une autre femme qu'entre un homme et une femme, la « petite différence » entre les cuisses n'étant qu'un élément parmi bien d'autres.

La neurobiologiste Catherine Vidal donne l'exemple des Russes qui roulent les « r » : l'attribue-t-on à une disposition « naturelle » de leur palais ? Non, car seules l'éducation et la culture sont en jeu. Elle explique aussi que si les filles réussissent mieux les exercices de langage, et si les garçons s'orientent mieux dans l'espace, cela vient de l'éducation, qui encourage les filles à lire et les garçons à manœuvrer de petites voitures.

Pour les féministes égalitaristes, dont je suis, la maternité fait partie des possibilités de la vie d'une femme, comme la paternité pour un homme. Aujourd'hui, dans les pays où sont diffusés des moyens de contraception efficaces, et où le droit à l'avortement est reconnu, la naissance d'un enfant résulte le plus souvent du désir et du projet d'un couple parental. C'est pourquoi, après la période spécifiquement féminine – grossesse, accouchement et allaitement éventuel –, la responsabilité d'un enfant incombe à ses deux parents, les tâches afférentes devant être partagées équitablement.

Comme l'explique Élisabeth Badinter depuis 1980<sup>62</sup>, il n'y a pas d'« instinct maternel », qui serait un produit « naturel » de la biologie, mais un amour parental qui se tisse au quotidien entre l'enfant et chacun de ses parents, grâce aux soins qu'ils lui donnent.

La conclusion du *Deuxième Sexe* conserve sa pertinence : la seule façon pour les femmes d'échapper à l'oppression masculine est l'indépendance économique ; à chaque génération, les féministes le répètent. Pourtant, des femmes revendiquent d'être « mère au foyer », c'est-à-dire de dépendre d'un homme assez riche pour les entretenir, en oubliant les risques de divorce, de chômage ou de veuvage !

Refusant le caractère prétendument inéluctable du déterminisme social, ou l'acceptation résignée d'un destin féminin ou masculin qui serait inscrit

dans les gènes, le féminisme universaliste affirme donc la dignité humaine. L'être humain, femme ou homme, est un être de projet et de liberté : notre histoire n'est pas écrite, et notre avenir est à inventer. La libération, processus jamais achevé, est un travail permanent sur soi-même, car les contraintes et les entraves sont autant intérieures qu'extérieures.

## D'autres féministes sont essentialistes

Sans doute serai-je moins objective pour exposer l'autre tendance, minoritaire parmi les féministes françaises, et d'une importance variable selon les pays – minime au Québec, répandue en Italie. Elle est appelée «essentialisme» ou «naturalisme», car elle postule une essence propre à chaque sexe : la «nature féminine» serait fondamentalement différente de la «nature masculine» – c'est pourquoi on appelle aussi cette tendance «différencialisme». Chez chaque personne, le sexe est l'élément identitaire dont dépendent tous les autres. C'est la conception qui a prévalu chez les féministes occidentales jusqu'aux années 1960, avant la rupture apportée par Beauvoir.

Depuis près de deux siècles, l'alternative est ainsi posée : les femmes doivent-elles avoir des droits égaux à ceux des hommes parce qu'elles sont comme eux des êtres humains (tendance égalitariste), ou doivent-elles demander des droits spécifiques parce qu'elles sont différentes des hommes du fait de leurs spécificités, la seule incontestable étant l'enfantement (tendance naturaliste) ?

En France, l'essentialiste la plus connue est la psychanalyste Antoinette Fouque (1938-2014), cofondatrice du groupe Psychanalyse et politique, puis de l'Alliance des femmes pour la démocratie, et aussi des éditions Des femmes. Bien que les médias lui aient souvent donné la parole en la désignant comme féministe, elle refusait ce qualificatif – ce qu'ignorait le grand public. Selon elle, le mot féminisme «renvoie à une lutte réformatrice et petite-bourgeoise», et elle définit les féministes par l'expression les «fils-du-père».

Néanmoins, elle a prétendu à une exclusivité personnelle sur le mouvement des femmes. En novembre 1979, son groupe s'approprie le sigle «MLF» par un dépôt à l'Institut national de la propriété industrielle, et interdit aux autres groupes de l'utiliser. Passé le choc de cette captation<sup>63</sup>, nous ripostons en signant désormais nos tracts «MLF non déposé».

Inventrice de la «féminologie» (étymologiquement, «discours sur le féminin»), Antoinette Fouque affectionnait les jeux sur les mots : par exemple, pour elle, la procréation, loin de s'opposer à la création, est le modèle d'une véritable «généralité». Sa pensée s'enracine en effet dans la

spécificité féminine de la grossesse, ce qu'une disciple<sup>64</sup> appelle savamment « confér[er] à la gestation la portée d'un paradigme pour l'éthique ».

La plupart des féministes essentialistes se fondent sur cette même particularité de la grossesse, et aussi sur la conformation des organes sexuels féminins ; par un raisonnement analogique, le fait que le vagin « accueille » la verge, que l'utérus abrite pendant la durée de la grossesse un organisme étranger sert à démontrer que les femmes seraient « naturellement » aptes à l'hospitalité, réceptives à l'accueil de l'autre, du différent.

Il s'agit selon moi d'un tour de passe-passe qui relève de la métonymie – figure qui consiste à prendre la partie pour le tout, et dans ce cas le vagin ou l'utérus pour la femme : on applique à la femme tout entière une propriété de l'un de ses organes, qui est d'être creux.

Où est le progrès depuis l'adage d'Hippocrate et des Pères de l'Église « *Tota mulier in utero* » (toute la femme est dans son utérus), selon lequel le comportement et même la vie d'une femme sont déterminés par ce seul organe ? Pour les essentialistes, l'anatomie commande le destin.

## Il n'y a qu'une espèce humaine

Quelles que soient les nuances, ou même les divisions entre féministes, cela importe peu au grand public qui, en France comme ailleurs, baigne depuis toujours dans l'essentialisme comme M. Jourdain dans la prose.

Comment pourrait-il en être autrement ? Nous avons tous été élevés avec des représentations binaires, telle l'opposition entre bien et mal, chaud et froid, jour et nuit, propre et sale. Appréhender la complexité du monde, c'est accepter soit des nuances entre ces deux pôles, soit l'introduction d'un troisième terme.

Quant à la distinction entre féminin et masculin, la pensée traditionnelle l'assimile terme à terme à d'autres oppositions binaires : nature et culture, procréation et création, corps et cerveau. Cela se traduit par la répartition classique : aux hommes, le monde du dehors, la pensée et l'action ; aux femmes, l'intérieur, les émotions et les sentiments. Pour justifier cet ordre machiste, nous sont assenés depuis des siècles des arguments d'autorité : « *Le but de la femme ici-bas, écrit Michelet, sa vocation évidente, c'est l'amour.* »<sup>65</sup> Évidente pour qui ? Autre exemple, chez Mounier, dans un classique des sciences sociales : « *L'émotivité est toujours majoritaire chez les femmes [...]* »<sup>66</sup>

Pourquoi n'écoute-t-on pas plutôt le sage Montaigne : « [...] *les mâles et femelles sont jetés en même moule, sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande.* »<sup>67</sup> ? Le même grand homme soutient les revendications féministes de son temps : « *Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles*

*refusent les règles de vie qui sont introduites au monde : d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles. »*

Selon l'opinion répandue, « les hommes et les femmes sont complémentaires », chaque sexe ayant des attributions spécifiques, avec des comportements, des activités ou des métiers « masculins » et « féminins ». On ne fait pas le lien entre cette prétendue complémentarité, présentée comme « naturelle », et la hiérarchie qui en découle, limitant le pouvoir féminin à la gestion du foyer, ce qui assure la pérennité de la domination masculine et de la dépendance des femmes. Pire : on tente de justifier ces inégalités par des différences biologiques.

Certaines ne s'y laissent pas tromper, comme les milliers de Tunisiennes qui manifestent dans les rues du pays le 13 août 2012 et obtiennent le retrait d'un article de la Constitution en préparation. Selon celui-ci, « l'État assure la protection de la femme dans ses acquis sur le principe de complémentarité avec l'homme au sein de la famille et en tant qu'associée de l'homme dans le développement de la patrie ». Quelle régression, alors que, grâce au progressisme de Habib Bourguiba, premier président de la République, les citoyens des deux sexes sont égaux en droit depuis 1956!

Hommes et femmes sont différents, certes, de même qu'un homme diffère d'un autre homme, et une femme d'une autre femme, mais est-ce une raison pour que tous n'aient pas les mêmes droits? Victor Hugo l'a pourtant expliqué : « *Tu veux pour l'homme et la femme... – L'égalité. – L'égalité! Y songes-tu? Les deux êtres sont divers. – J'ai dit l'égalité. Je n'ai pas dit l'identité.* »<sup>68</sup> En effet, l'égalité s'oppose à l'inégalité, et elle est compatible avec toutes les différences. Elle est une demande de justice élémentaire, et n'a rien à voir avec l'assimilation de tous les humains à un modèle unique.

À notre époque, la grande majorité des gens sont convaincus que « les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus », selon le titre d'un livre au succès planétaire<sup>69</sup>, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à deux types différents d'humanité, et constituent deux espèces irréductibles. D'où des évidences qui ne veulent rien dire, même si la personne qui les profère d'un air entendu est sûre de « penser ce qu'elle pense » : ainsi en va-t-il de « *boys will be boys* » (les garçons seront [toujours] des garçons), ou de « il faut que les femmes restent des femmes ». Pire encore, après un viol : « Il faut le comprendre, c'est un homme. »

« Un homme », « une femme », « un garçon », « une fille » : on croit en avoir assez dit, « les choses étant ce qu'elles sont », et avoir exprimé une vérité profonde.

L'espèce humaine – titre de l'admirable récit de déportation de Robert Antelme – est une : malgré nos différences individuelles à la naissance, nous

appartenons tous à la même humanité : « [...] la variété des rapports entre les hommes, leur couleur, leurs coutumes, leur formation en classes masquent une vérité qui apparaît ici éclatante, au bord de la nature, à l'approche de nos limites : il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en question l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. [...] si entre les SS et nous [...] nous ne pouvons apercevoir aucune différence substantielle en face de la nature et en face de la mort, nous sommes obligés de dire qu'il n'y a qu'une espèce humaine. Que tout ce qui masque cette unité dans le monde, tout ce qui place les êtres dans la situation d'exploités, d'asservis et impliquerait par là même l'existence de variétés, d'espèces, est faux et fou [...] »<sup>70</sup>

La croyance contraire nourrit le racisme, et a servi de fondement au colonialisme et au nazisme; elle a d'abord alimenté le sexisme, qui est le premier des racismes.

## L'air du temps est essentialiste, ma mère aussi

Pourquoi faudrait-il admettre que le bon sens populaire est infaillible? Ce n'est pas parce qu'une opinion est majoritaire qu'elle est vraie! Un seul contre-exemple suffit à invalider toute généralisation.

« *Tous les mêmes!* », répète ma mère à propos des hommes, et ce n'est pas pour les complimenter. À ma consternation, elle raffole de ce passage d'*On ne badine pas avec l'amour*, où Perdican fait la leçon à Camille : « *Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux.* »<sup>71</sup>

Si je suis consternée, c'est parce qu'elle l'entend au premier degré et que, malgré mes patientes explications, l'ironie de Musset semble lui échapper. Au contraire, elle insiste en jubilant : « *Oui, "orgueilleux et lâches", il a raison, c'est exactement ça!* »

Comment lui faire entendre qu'une généralisation aussi excessive est absurde? Pourtant, c'est elle-même qui nous racontait, quand nous étions enfants, l'histoire de l'Anglais débarquant à Calais, voyant une rousse et concluant : « *Toutes les Françaises sont rousses!* » Et mon père de renchérir, avec son goût du paradoxe : « *Toutes les généralisations sont fausses, y compris celle-ci!* »

## Les valeurs «féminines»

Au moins, grâce à cet opprobre également distribué entre les sexes, ma mère m'épargne-t-elle les illusions si répandues sur le «*salut de l'humanité par les femmes*», ou sur les valeurs prétendument «féminines» – douceur, sensibilité, intuition, «instinct maternel», aptitude à la négociation –, tandis que les hommes seraient du côté de l'abstraction, de la logique, du conflit, du pouvoir et de ses attributs, laissant aux femmes l'influence, avec les rôles de muse ou d'égérie dans les coulisses ou les alcôves.

Une vision messianique – «la femme Messie» des saint-simoniens –, ou l'imposition dans la religion catholique d'un modèle féminin écrasant, celui de Marie, se sont longtemps conjuguées avec l'autorité de grands hommes pour tenter de nous faire croire que «la femme est l'avenir de l'homme». Résistant à la beauté de ce poème d'Aragon et à la caresse de la voix de Jean Ferrat, un slogan féministe répond par cette déduction implacable : «L'homme est le passé de la femme.»

Pendant quelques années, je nourris des illusions sur des qualités qui seraient spécifiquement féminines. En 1975, je lis de beaux textes, *Parole de femme* d'Annie Leclerc, ou *Cercœur* de Chantal Chawaf; avec d'autres, je me demande s'il existe une «écriture féminine», si elle consiste à inventer des mots valorisants pour traiter de notre sang menstruel, de notre fécondité, de nos jouissances.

Et puis je me souviens de «*Madame Bovary, c'est moi!*», lancé par Flaubert; je rapproche le style de Proust de celui de Yourcenar, et prends position : non, on ne peut pas identifier le sexe de l'auteur d'un texte, car la littérature est au-dessus de cette distinction. Des femmes ont pu introduire des thèmes nouveaux, valoriser les tâches du quotidien, ou s'exprimer autrement sur la sexualité, mais l'écriture n'a pas de sexe. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les *Lettres de la religieuse portugaise* ont été attribuées à une nonne mythique, avant que soit dévoilé leur auteur masculin, Guilleragues; pour les écrire, il lui a fallu, non avoir un vagin, mais connaître la passion et savoir l'écrire.

## Margaret Thatcher aussi est une femme

Quant à la politique, dans les années 1970, les femmes y étant en nombre infime, certaines d'entre nous disent : «*Des millénaires de patriarcat, c'est-à-dire de pouvoir masculin et machiste, ont produit ce monde violent et injuste. Essayons autre chose!*», et elles font le pari que des femmes changeront la politique.

Heureusement, Thatcher vint... Première ministre du Royaume-Uni de 1979 à 1990, Margaret Thatcher démontre que le pouvoir n'a pas de sexe : elle l'exerce selon son caractère, dur, voire impitoyable, qui lui vaut d'être qualifiée du cliché « dame de fer ».

En 1981, elle laisse les dix militants irlandais de l'IRA mener leur grève de la faim jusqu'à la mort ; l'année suivante, elle déclare la guerre à l'Argentine au sujet des Malouines, et la gagne. Elle qui estime n'avoir jamais subi de discrimination ne manifeste aucun signe de solidarité à l'égard des autres femmes, plus nombreuses parmi les chômeurs et les travailleurs à bas salaires, particulièrement touchées par ses mesures, telles la réduction des services sociaux et, pour les étrangères, les lois sur l'immigration.

Le cas de Thatcher (et avant elle, de Golda Meïr ou d'Indira Gandhi) m'aide à comprendre la diversité des femmes et à admettre que certaines responsables peuvent se comporter comme leurs collègues masculins, la seule différence visible étant des boucles d'oreille ou un sac à main. Leur cas démontre que les femmes de pouvoir ne sont ni meilleures ni pires que les hommes : elles ont les mêmes capacités qu'eux dans ce domaine longtemps interdit. Même si elles ne sont pas féministes, leur exemple a pour intérêt de donner chair à ce phénomène si rare dans l'histoire, en enrichissant la variété des modèles auxquels peuvent s'identifier des petites filles, comme c'est le cas en Allemagne depuis 2005 avec la chancelière Angela Merkel.

Quant aux illusions sur un pouvoir « au féminin » qui serait « différent », c'est-à-dire moins agressif que celui des hommes, outre que c'est faire injure à des hommes comme Gandhi ou Mandela, je déplore que certaines féministes persistent à les préserver, quitte à mettre Thatcher à part des autres femmes.

Cependant, aucune n'est allée aussi loin que le chanteur Renaud avec « Miss Maggie » (1985)<sup>72</sup>, dont les paroles témoignent à la fois de son exécution de « Madame Thatcher » et de son « *dégoût des hommes/Et de leur morale guerrière* ». Le grand succès de cette chanson a de quoi inquiéter. Chaque couplet commence ainsi : « *Femme, je t'aime parce que...* » ; suit une série de généralisations essentialistes. « La » femme, et donc toutes les femmes, serait différente de l'homme, et donc de tous les hommes qui – autre série de généralisations – sont brutaux, violents, sanguinaires, « *à part Madame Thatcher* » qui est unique par sa cruauté, sa vulgarité, son agressivité.

Croyant parler de l'humanité, de « *cette putain d'humanité [où] les assassins sont tous des frères* », où « *pas une femme n'a sur les mains/Le sang des Indiens d'Amérique* », Renaud parle surtout de lui, de son désespoir existentiel.



tentiel, de son refus d'assumer la masculinité; mais de celle-ci il ne donne qu'une représentation caricaturale, avec des arguments aussi douteux que cette remarque sur la langue : « *un génocide c'est masculin/Comme un SS, un torero* ».

La fin est édifiante : « *Femme je t'aime surtout enfin/Pour ta faiblesse et pour tes yeux* ». Tout ça pour ça ! Gardez-nous de tels amis !

## Contre la loi sur la parité

C'est de l'expérience de Thatcher et d'autres femmes de pouvoir que procède mon opposition de principe à la parité en politique, défendue par Gisèle Halimi, Yvette Roudy et la majorité des féministes françaises, et qui suscite un débat public à partir de 1992<sup>73</sup>. Pourtant, j'ai cosigné le Manifeste des 577 (publié dans *Le Monde* du 10 novembre 1993) pour une démocratie paritaire, demandant que les assemblées élues soient « composées d'autant de femmes que d'hommes », mais j'ai changé d'avis.

La parité ne suffit pas à faire un projet politique. En quoi contribue-t-elle à l'égalité professionnelle et au partage des tâches ? « *Il n'y aura pas de parité, affirme le député Vert Yves Cochet, tant que 93 % des hommes échapperont au repassage et que cela paraîtra normal.* »

Selon moi, la demande de parité en politique manque d'ambition, et surtout le problème est mal posé : le partage du pouvoir et des postes de responsables devrait être inséparable de celui des corvées domestiques et des soins aux enfants ainsi qu'aux personnes dépendantes, en lien avec le concept féministe de la « double journée » des femmes. Tant qu'elles continueront à assurer en moyenne 80 % de ces travaux gratuits et fatigants, elles auront moins de temps pour s'investir en politique ou dans l'entreprise, s'engager dans le syndicalisme ou dans une association. Celles qui accèdent au pouvoir grâce à des dispositions légales comme les quotas sont en général des privilégiées; bien peu mettent en question le système machiste qui repose sur l'exploitation d'autres femmes, par exemple les employées de maison immigrées.

La majorité des dirigeantes ne se disent pas féministes, et leur conduite le confirme : en effet, être une femme n'est pas un critère pertinent, encore moins suffisant. Il ne s'agit ni de nature, ni de données biologiques, mais de culture, de convictions et de désir d'agir; il faut aux postes de pouvoir plus de féministes, c'est-à-dire de femmes et d'hommes donnant la priorité à la justice et à l'égalité. Limiter la parité au domaine politique n'aboutira qu'à faire élire davantage de bourgeoises. Pour changer ce monde et voter de nouvelles lois plus justes pour les femmes, ce n'est pas d'un plus grand nombre de femmes politiques dont nous avons besoin, mais d'élus-es féministes.

## « La femme n'existe pas, mais les femmes! »

Pas plus que les hommes, les femmes ne constituent un ensemble homogène. Elles sont la moitié de l'humanité, la moitié de la population de chaque pays, la moitié de chaque groupe ethnique.

« LA femme n'existe pas, mais LES femmes! » Nous le répétons depuis 1970, expliquant que le singulier « la femme » ne rend pas compte de la diversité des femmes, que la multiplicité des situations des femmes ne se réduit pas à une essence imaginaire de la féminité, à un fantasme masculin, chargé d'érotisme androcentré et de misogynie. C'est bien DES femmes qu'il s'agit, de femmes réelles et toutes différentes.

La correction est toujours nécessaire. « Mouvement de libération de la femme », écrivent à tort des journalistes depuis 1970 ; « année internationale de la Femme », décide l'ONU pour 1975 ; « 8 mars, journée de la femme », persiste-t-on à dire chaque année, en parlant des « droits de la femme », alors qu'il s'agit des « droits des femmes ».

Si l'ONU a choisi cette appellation traditionnelle, le MLF est sans aucun doute le Mouvement de libération des femmes. De même, le 8 mars est la Journée internationale des femmes, *Frauentag* dans l'original allemand. Cette journée peut être l'occasion de prendre la mesure des changements nécessaires concernant les femmes, de faire le point sur ce qui reste à faire pour qu'elles soient des citoyennes et des êtres humains à part entière, et non des sous-personnes avec des sous-droits. Or, non seulement on ne connaît pas l'histoire du 8 mars<sup>74</sup>, mais cette journée, loin d'être celle des luttes de femmes, est en voie de « fêtesdesmèrisation ». Ce que nous demandons en ce jour, ce ne sont ni des fleurs ni des félicitations, mais nos droits!

## Changer le monde, ensemble

Le mouvement féministe international peut être désigné au singulier, car il est global ; il vise à changer notre monde, rien de moins. Malgré l'extrême diversité de ses composantes, il y parvient !

Comme l'écrivent les historiennes Yolande Cohen et Sylvie Schweitzer : « *Que ce soient les féministes maternalistes qui ont fait entrer une grande partie des fonctions de maternage autrefois gratuites et privées comme un élément essentiel de la construction de l'État-providence, ou les féministes de l'égalité qui ont fait aligner les droits civiques et civils des femmes sur ceux des hommes, toutes ont mis au cœur des revendications féministes une transformation de ce qui est considéré comme personnel et privé en politique et public. C'est le sens du slogan féministe des années 1970, "le privé est politique!"* »<sup>75</sup>

Même si les contradictions sont inévitables entre les courants et les groupes, chacun ayant sa stratégie pour en finir avec l'infériorisation des femmes, ce qui compte, c'est le but. Il est normal d'avoir des adversaires, avec qui on débat, mais l'essentiel est de ne pas se tromper d'ennemi. Les ennemis des féministes ne sont pas des personnes, mais l'ordre machiste, fondé sur la prétendue supériorité masculine ; c'est aussi le puritanisme, avec son mépris et sa haine du corps, alors que les féministes sont engagées pour la libération sexuelle, dans la réciprocité des désirs et des plaisirs.

Au-delà des différences culturelles et sociales ou des divergences politiques, quel est le dénominateur commun aux féministes ?

## Ce qui nous unit : le désir d'agir

« *Ne te plains pas du noir, allume une lumière!* »

Elise Ottesen-Jensen

La première fois que je rencontre Taslima Nasreen, je lui pose une question stupide. J'ai lu *Femmes, manifestez-vous!*<sup>6</sup>, livre de cette féministe du Bangladesh, médecin et poète née en 1962, qui s'est engagée contre le machisme et l'obscurantisme religieux. Je connais l'enchaînement dramatique qui l'a amenée, avant d'être contrainte à l'exil en Occident, à se réfugier dans la clandestinité en 1994, tandis que des manifestants défilent par centaines de milliers dans les rues de Dacca en demandant qu'elle soit pendue. Indignée par les violences infligées aux femmes, elle a écrit des textes pour les dénoncer ; avec ses idées fermes, son écriture simple, ses images fortes, elle a touché un très vaste public. Quand elle défend ensuite en libre-penseuse les hindous de son pays victimes de l'extrémisme, elle suscite la haine de musulmans.

Comme Salman Rushdie, elle a fait l'objet d'une *fatwa* et a été contrainte à l'exil, mais elle est loin de bénéficier de la même protection des politiques occidentaux et du même soutien des intellectuels. Elle doit sa survie à des solidarités féministes internationales et aux pressions de gouvernements nordiques.

Nous parlons en anglais, la langue de l'ancien colonisateur de son pays ; je suis presque sûre qu'elle a pu lire *Une chambre à soi*. Je l'interroge sur Virginia Woolf, et découvre qu'elle n'a jamais lu aucun texte féministe. Sa réponse me fait comprendre que la pensée féministe est aussi spontanée que la révolte contre l'injustice ; à travers l'espace et le temps, ce sont les mêmes analyses, les mêmes demandes de justice et d'égalité, la même résistance non-violente à la violence machiste, la même ironie parfois.

« Personne ne m'a appris à protester, explique-t-elle, mais, dès mon jeune âge, j'ai ressenti très fort l'importance qu'il y a à combattre l'oppression. »<sup>77</sup> « On m'accuse d'avoir importé le féminisme occidental. Mais quand j'ai commencé à écrire sur les droits des femmes, je n'avais pas connaissance du féminisme [...] Pourquoi le féminisme devrait-il être occidental ou oriental? [...] Les droits devraient être universels, ils devraient être les mêmes pour tous. »<sup>78</sup>

## Le « nous féministes »

Le féminisme, lance Virginie Despentes, écrivaine née en 1969, « est une aventure collective, pour les femmes, pour les hommes, et pour les autres. Une révolution, bien en marche. Une vision du monde, un choix. Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux petits acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air »<sup>79</sup>.

Une aventure collective : aussi longtemps que les femmes en tant que groupe seront systématiquement discriminées, la réussite d'une seule femme ne vaudra que pour elle, et les quelques-unes qu'elle inspirera. Proposer des solutions d'ensemble est l'un des apports féministes : par exemple, alors que des femmes isolées « se débrouillaient » pour mettre fin clandestinement à une grossesse non désirée, exiger pour toutes l'avortement « libre et gratuit » a été une rupture, fondée sur l'analyse que « le personnel est politique » et sur la revendication du pouvoir des femmes sur leur propre corps. Comme y invite un couplet de l'« Hymne des femmes » :

*« Reconnaissons-nous, les femmes,  
Parlons-nous, regardons-nous.  
Ensemble on nous opprime, les femmes,  
Ensemble révoltons-nous ! »*

Comme tous les mouvements sociaux, le féminisme est porté par une énergie puissante, bien supérieure à l'addition des énergies individuelles juxtaposées, car c'est à la force dynamique du groupe qu'il doit sa créativité. La démarche est collective, comme le sont la pensée et les buts : l'objectif n'est pas celui d'un parti – gagner les élections, porter une personnalité au pouvoir –, il est de faire progresser l'ensemble de la société. Il vise une transformation sociale par l'invention de pratiques alternatives : les féministes travaillent à un monde meilleur, à la fois en aidant des victimes du machisme, en élevant le niveau de conscience politique et en faisant preuve d'humour.

Seule révolution pacifique de l'humanité, le féminisme est une utopie fondée sur des idéaux de justice, d'égalité et de plaisir partagé. Son histoire ne se laisse pas réduire à une doctrine ni au rôle de quelques femmes de

génie, car les groupes et les débats d'idées comptent bien davantage, dans une articulation souple entre théorie, pratique et action politiques.

## **Du « monde à l'envers » à la « guerre des sexes »**

Ce que la penseuse Christine Delphy désigne en 1970 comme l'« ennemi principal »<sup>80</sup> n'est pas un ou des hommes, mais un système, le patriarcat, dont le but est de maintenir le pouvoir masculin. Les hommes, tous les hommes, ne sont pas des ennemis, de même que les femmes, toutes les femmes, ne sont pas des alliées. Au contraire, la plupart d'entre elles soutiennent le machisme, par exemple en défendant la prostitution, car elles y trouvent leur intérêt, se satisfaisant de régner sur la maison et consentant à leur statut subalterne dans la société.

Beaucoup de machos se sentent si peu assurés de leur supériorité indue – mais garantie par la société traditionnelle – qu'ils prêtent aux féministes le désir d'inverser les rôles, de prendre leur revanche en instaurant un matriarcat. Projetant leurs peurs sur nous, nous prêtant leur propre violence, ils pensent que nous voulons les détrôner, voire les castrer pour les plus vindicatifs, en tout cas prendre leur place pour les exploiter comme ils exploitent les femmes.

Telles sont les représentations caricaturales des antiféministes – un « monde à l'envers » où les hommes sont astreints aux basses besognes ménagères tandis que des femmes pérorent ! Ainsi, l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly imagine-t-il le jour de deuil où George Sand serait à l'Académie française et Rosa Bonheur (peintre célèbre) à celle des Beaux-Arts ; et de conclure que ce serait aux hommes de « *faire les confitures et les cornichons* »<sup>181</sup> Parce qu'ils ne veulent rien entendre, parce qu'ils ont peur de perdre leurs privilèges, des hommes antiféministes expriment leur cauchemar d'une inversion de la situation. Or les féministes ne désirent pas un pouvoir exercé par les femmes au détriment des hommes, elles veulent l'égalité.

Ces attaques grotesques, ainsi que la présentation des luttes féministes comme une « guerre des sexes », sont la preuve que le fondement du système est en jeu – l'oppression masculine.

De nos jours, les pays nordiques sont des exemples de l'avancée vers l'égalité des sexes. La « guerre des sexes » y fait-elle rage pour autant ? Bien au contraire !

Nul ne sait qui a déclaré cette prétendue guerre, et l'origine de l'expression est inconnue, mais force est de le constater : ce sont des femmes qui en meurent. Quant aux féministes, elles travaillent, avec des moyens toujours pacifiques, à libérer l'humanité des conditionnements qui légitiment la domination machiste.

Le « malaise des hommes », ou la « crise d'identité » masculine, dont on débat périodiquement dans les médias, remontent au moins à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en réaction aux revendications féministes. Pour bien des hommes, il est en effet inconfortable de voir mis en cause des avantages. Toutefois, la peur fantasmatique que certains ressentent ne peut se comparer avec la terreur qu'éprouvent des femmes victimes de violences masculines réelles : elles craignent pour leur intégrité physique, voire pour leur vie, alors qu'ils redoutent de perdre du pouvoir.

## Agir pour changer le monde

« Féministes cherchent partenaires pour changer le monde. » Tel est le slogan conçu par mon amie québécoise Diane Guilbaut à l'occasion du 8 mars 1993. Il était décliné dans plusieurs domaines : changer le monde du travail, de la famille, du couple. Annoncer qu'on se propose de « changer le monde » tout court, quelle belle ambition !

Ce que les féministes ont en commun, partout et toujours, c'est le désir d'agir pour changer le monde. Cette action doit être permanente, car il n'y a pas de pente naturelle vers l'égalité.

Décider d'agir, c'est avoir foi dans le perfectionnement de l'humanité, c'est entretenir l'espoir que nous tous, femmes et hommes, sommes capables d'évoluer, de nous libérer des préjugés machistes.

Agir dans un domaine particulier met en cause le machisme en général. Quels que soient leurs formes, – militantes, professionnelles, universitaires – ou leur champ d'intervention, – emploi, tâches ménagères, culture, sexualité, violences, représentation politique, sports, etc. –, les actions si diverses des féministes ont le même objectif : construire une société plus juste, tisser des rapports d'égalité.

Le féminisme, qui prône l'autonomie de chacun-e et le respect de la dignité humaine, est un humanisme. Il vise à construire une société conçue par les deux sexes et gérée par eux à parité. Nous demandons l'accès des femmes et des hommes aux mêmes activités, aux mêmes droits, aux mêmes possibilités, à la même reconnaissance. Certes, cela implique une mutation : que la société prenne en compte la parentalité, c'est-à-dire la responsabilité des deux parents, au lieu d'en laisser reposer le poids principal sur les mères.

Si on ne nous entend pas, c'est que la propagande antiféministe a produit ses effets : beaucoup croient que « *le féminisme, c'est comme le machisme, en sens inverse – des femmes qui veulent dominer les hommes* » ; c'est pourquoi ils se tiennent à distance de ce qui leur paraît être des extrêmes opposés. Ou alors ils se méfient de ce qui ne peut être qu'une idéologie dangereuse,

« comme tous les mots en -isme : de grandes idées, de beaux discours pour arriver au pouvoir et puis après, ils [sic] font comme les autres! »

Nous ne demandons ni une faveur ni la charité, mais le respect de nos droits d'êtres humains; nous le demandons patiemment, sans violence, depuis des siècles; nous ne voulons pas remplacer le pouvoir d'une élite masculine par celui d'une élite féminine, mais changer le pouvoir lui-même, dans son exercice, et construire un monde où aucune élite ne vivra de l'exploitation d'autres personnes.

Néanmoins, les conservateurs ont raison de s'inquiéter. Nous ne sommes pas des rebelles, mais des révolutionnaires. « Ce n'est pas une révolte, Sire macho, mais une révolution! »

Comme disait l'une des militantes parmi les plus roboratives, l'Américaine Mother Jones (1830-1930) : « *Je n'ai jamais eu le droit de vote et j'ai fait du boucan dans tout le pays! Vous n'avez pas besoin de voter pour faire du boucan. Il vous faut des convictions et une voix!* »<sup>82</sup>

Une voix forte, des convictions affirmées. Non le désir de ménager la chèvre et le chou. Beaucoup d'entre nous ont été élevées dans l'idée fausse que la douceur nous éviterait de susciter la colère, ou nous protégerait de la violence masculine, et voilà où nous en sommes! Dans l'histoire suivante, outre la réaction machiste de l'homme, ce qui m'indigne, c'est le « gentiment » de la femme : « *J'étais en boîte, et un gros lourd vient me draguer. Je le rembarre gentiment et il me répond : "T'avais qu'à pas te mettre en jupe, salope!"* »<sup>83</sup>

## Oui, une révolution, rien de moins!

En effet, nous ne voulons pas aménager le système, mais le changer de fond en comble. Nous ne sommes pas de « *good girls* », de braves filles qui fileront doux, c'est-à-dire rentreront dans le rang après un coup de gueule et des manifs pittoresques car « il faut bien que jeunesse se passe ». Nous sommes de tous âges et, depuis plus de quarante ans pour mes contemporaines au cuir tanné par l'expérience, nous ne nous laissons pas faire. Oui, ça suffit : nous voulons qu'on nous écoute.

*« Le temps de la colère, les femmes,  
Notre temps est arrivé!  
Connaissons notre force, les femmes,  
Découvrons-nous des milliers... »*<sup>84</sup>

La voilà, la première révolution de notre temps : notre colère s'exprime collectivement, et on nous écoute! On commence à nous entendre.

Le féminisme est subversion. « *Tout foutre en l'air* », selon Despentès.

Autrement dit, nous mettons en cause les fondements de la société, de la culture et des relations entre êtres humains, rien de moins ! Qui a compris qu'il s'agissait d'une question politique fondamentale ? Ignorant que l'oppression machiste est la base et le modèle de toutes les autres dominations, beaucoup confondent le féminisme avec une revendication catégorielle – les droits des femmes.

Si les gravures antiféministes d'autrefois représentent l'humiliation suprême des hommes sous la forme de l'assignation aux corvées domestiques et aux soins aux enfants, c'est bien parce que le monde repose sur le travail gratuit des femmes accomplissant ces besognes aussi indispensables que méprisées. C'est pourquoi insister sur la répartition équitable des corvées ménagères est une révolution.

Les femmes sont les créancières de l'humanité : sans leur travail gratuit de production et de procréation, toute société péricliterait. La division sexuelle traditionnelle les charge de ces tâches invisibles de la maison et des enfants, tandis que les hommes occupent la sphère productive et, à travail équivalent, sont mieux payés qu'elles. Or l'indépendance économique est la clé de la libération des femmes ; les pionnières des États-Unis, telle Elizabeth Cady Stanton (1815-1902), l'affirmaient déjà : « *La femme sera toujours dépendante jusqu'à ce qu'elle ait son propre argent.* »

Depuis des générations, nous voulons persuader, et non imposer, encore moins poser des bombes : pour faire évoluer les mentalités, à quoi servirait de détruire et de tuer ? Voilà qui va peut-être rassurer les conservateurs : le féminisme est révolutionnaire dans ses principes et réformiste dans ses méthodes. En réponse à la violence machiste, rappel permanent à l'ordre traditionnel des sexes, nous pratiquons l'art du dialogue et de la négociation.

Nous savons qu'il faut laisser mûrir la conscience de l'injustice, et faisons donc preuve d'une patience qui diffère de la résignation des dominées, ou du fatalisme des opprimées subissant leur sort. Notre patience est active, car elle est riche d'espoir, et la lumière de notre but nous éclaire.

## Maintenant !

« *De quoi avons-nous peur ?* », s'interroge Lorella Zanardo dans son film *Il Corpo delle donne* (Le Corps des femmes, 2010), dénonçant la télévision racoleuse qui est la honte de l'Italie.

« *Se non ora quando ?* » (si ce n'est pas maintenant, c'est quand ?), demandent les féministes italiennes dont l'initiative aboutit à la grande manifestation de rue du 13 février 2011, avec un million de participantes protestant à travers tout le pays contre l'avilissement imposé par le système mafieux et machiste de Silvio Berlusconi. La question qu'elles posent est le



titre d'un livre de Primo Levi, auteur de textes capitaux sur la déportation (*Si c'est un homme*) : il s'agit du « moment juste » (*kairos* en grec), du temps opportun pour l'action. Leur demande : « *Nous voulons un pays qui respecte toutes les femmes.* »

Quel est le bon moment pour dire « Dégage! » aux machos qui nous pourrissent la vie? Depuis près de deux siècles que le féminisme est un mouvement collectif, la réponse est la même : « Maintenant! »

Quel est le bon moment pour protester contre une injustice, se révolter contre un patron harceleur, dénoncer un viol, prendre du temps pour soi, rejoindre un groupe féministe, etc.? Tout de suite! Pourquoi attendre, quand la décision d'agir ne dépend que de nous?

Quant aux questions politiques, à poser dans un cadre collectif, la réponse « maintenant! » est encore plus justifiée. Si nous attendons le bon vouloir des autres, de ceux qui ont le pouvoir, c'est-à-dire qui établissent la hiérarchie des priorités, le moment ne viendra jamais! Il y aura toujours des sujets « plus importants », des urgences ne pouvant attendre, alors que notre patience semble infinie.

Comment croyez-vous que nos vaillantes prédécesseuses ont réclamé le droit de vote? En accompagnant leur demande d'un « *s'il vous plaît, messieurs!* », les hommes au pouvoir leur ayant évidemment répondu : « *Mais comment donc, chères amies, bien entendu!* »? Rien de tout cela : elles ont crié, protesté, tempêté, fait du tapage, troublé l'ordre public en manifestant, et même, sacrilège pour des Britanniques, perturbé la course prestigieuse du derby d'Epsom! Emily Davidson en est morte le 4 juin 1913 : drapée dans une banderole « *Votes for women* », elle s'est avancée sur la piste et jetée sous les sabots du cheval du roi. Sur sa tombe sont gravés les mots : « *Deeds, not words* » (des faits, pas des mots).

À gauche, pendant des décennies, le bâillon imposé aux progressistes s'est appelé « lutte des classes ». Selon la théorie marxiste, la libération de la classe ouvrière entraînerait automatiquement celle des femmes : il n'y avait donc pas lieu d'agir spécifiquement, il suffisait d'attendre les « lendemains qui chantent ». Les féministes des années 1970 opèrent une rupture stratégique et idéologique : refusant d'être réduites au silence par leurs camarades, elles imposent leurs priorités et se chargent elles-mêmes de leur libération, à la fois dans leur milieu politique, dans la société, dans leurs rapports avec les hommes et dans leur couple!

Par quel miracle un système aussi violent et insidieux changerait-il si nous restons « bien gentilles »? Si, pour prendre la parole et dénoncer des injustices, nous attendons qu'on nous la donne? Il faut déranger, bouleverser, exercer des pressions, poser à haute voix les questions justes, celles qui touchent au cœur du machisme.

## Une analyse commune

Nulle part les femmes ne sont considérées ni traitées comme des êtres humains à part entière. Selon le raccourci génial de Flora Tristan, « *l'homme le plus opprimé peut opprimer un être, qui est sa femme. Elle est la prolétaire du prolétaire même* »<sup>85</sup>. Ainsi, même des prolétaires d'aujourd'hui peuvent-ils, par la prostitution, ce domaine clé de l'oppression machiste, manifester leur pouvoir sur une femme plus misérable qu'eux, en payant pour la pénétrer sexuellement.

Le travail intellectuel et politique des féministes a abouti partout à la même prise de conscience : la domination masculine est universelle. L'oppression exercée sur les femmes est fondamentale, irréductible à toute autre oppression, et elle traverse toutes les sociétés, tous les groupes humains, toutes les classes sociales<sup>86</sup>.

C'est à la sociologue allemande Christa Wichterich qu'on doit le concept de « femme mondialisée », dont elle montre l'application : « *Dans la course internationale au moins offrant, la "femme mondialisée" est utilisée comme un combustible naturel : elle est l'ouvrière payée à la chaîne dans l'industrie d'exportation, l'émigrée qui envoie des devises, la prostituée ou l'épouse recrutée par correspondance sur le marché international des corps et du mariage, la bénévole qui atténue les effets du démantèlement social et de l'adaptation structurelle.* »<sup>87</sup> La cause des femmes n'est donc pas une parmi d'autres : l'universalité de l'oppression machiste en fait la cause prioritaire, car elle concerne toute l'humanité et participe donc de toutes les autres causes.

Si l'idée de l'oppression masculine est ancienne, la nouveauté mise en œuvre par la génération des années 1970 s'exprime dans ce concept venu des États-Unis : « *Personal is political* » (le personnel est politique). Dans les groupes de conscience, la mise en commun de l'expérience personnelle, d'ordinaire reléguée dans le domaine de la vie privée, devient une pratique politique, car nous percevons que la séparation entre sphère privée et sphère publique assure et consolide les privilèges des hommes et l'exploitation des femmes.

Peu à peu, nous comprenons que tout est politique, y compris les basses besognes. « Qui fait la vaisselle ? » est une question politique. Le ménage et les soins aux enfants sont des thèmes politiques. Faire l'amour est un sujet politique. En effet, dans le domaine sexuel, les compromis et arrangements à l'intérieur d'un couple relèvent de choix qui ne sont pas toujours libres et éclairés : une femme qui gagne beaucoup moins que son mari peut-elle obtenir un partage équitable des tâches ménagères, ou le respect de son non-désir sexuel ?

Mettre au monde un enfant est un acte politique. Les grossesses non désirées, les avortements clandestins, les rapports sexuels dus au seul désir de l'homme ne sont pas des problèmes de femmes ni d'intimité, mais le problème de tous.

Quant à la gestion quotidienne, pourquoi, jusqu'à nos jours, le verbe « concilier », utilisé au sujet des arbitrages entre vie professionnelle et vie personnelle, ne se conjugue-t-il qu'au féminin, comme si la charge de la famille reposait sur les mères ?

Ainsi, n'est-ce pas culpabiliser les mères de jeunes enfants continuant à exercer leur métier que de leur demander : « Comment conciliez-vous vie professionnelle et vie familiale ? » Certaines maîtresses femmes répondent avec aplomb que c'est une question d'organisation. Comme si être pauvre, débordée, déprimée, divorcée, habiter loin de son lieu de travail, avoir une nourrice malade ou être sur la liste d'attente pour une place de crèche relevait uniquement de la responsabilité individuelle ! Rappelant que les enfants ont généralement un père devant prendre sa juste part du travail, les féministes demandent aux pouvoirs publics des crèches collectives et d'autres équipements.

Néanmoins, cette question continue à tourmenter la plupart des mères : or la pose-t-on aux pères de jeunes enfants ? Comme si seules les mères vivaient des conflits de devoirs ! Ne l'adresser qu'à elles, c'est envisager le problème en termes d'aménagements de leur temps – le travail à temps partiel est très majoritairement féminin –, au lieu de contester le poids que la société, dans sa logique machiste, fait peser sur les femmes : dans les pays occidentaux, alors que les hommes gagnent en moyenne 20 % de plus qu'elles pour un travail équivalent, ils n'assurent que 20 % des tâches ménagères et des soins aux personnes dépendantes.

Plutôt que « concilier », des chercheuses québécoises préfèrent dire « articuler », ce qui donne à cette démarche un sens plus politique que psychologique.

## « Pénis partout ! Jouissance nulle part ! »

*Le père lit le journal dans le fauteuil ; la mère lave la vaisselle ; à la petite fille qui lui demande « M'man, c'est quoi, un orgasme ? », elle répond, revêche :  
« J'sais pas, demande à ton père ! »  
dessin féministe des années 1970*

Révolution dans l'histoire du féminisme, la sexualité est au cœur des revendications des années 1970, non seulement pour dénoncer les violences sexuelles masculines, mais aussi pour affirmer la spécificité du plaisir

féminin. Des slogans comme « Pénis partout! Jouissance nulle part! », ou « Nos vies valent plus que leurs zizis! » montrent assez notre insolence, notre volonté de sortir du carcan machiste – avec des hommes s’arrogeant le droit à la sexualité, et assignant aux femmes le devoir de leur céder.

Rompant avec l’ignorance et la soumission féminines, nous diffusons des connaissances de base sur le corps, le désir, le plaisir, et revendiquons même un « droit au plaisir », qui me paraît aujourd’hui des plus discutables, car il supposerait un « devoir » symétrique, équivalent du « devoir conjugal » des théologiens catholiques! Or s’il peut y avoir une obligation de moyens, le résultat ne peut être garanti!

Je me souviens des découvertes que nous faisons grâce au livre *Notre corps, nous-mêmes*, du Collectif de Boston pour la santé des femmes, dont la traduction paraît en 1977 : l’importance du clitoris dans l’orgasme y est expliquée, sans la culpabilité due à Freud. Quelle nouveauté aussi dans l’essai de l’Allemande Alice Schwarzer *La Petite Différence et ses grandes conséquences* (1975), qui met en question la nécessité de la pénétration vaginale, autant dire l’ordre du monde!

La sexualité est l’une des principales voies de la libération apportée par le féminisme : libération des femmes de l’oppression machiste, de la violence patriarcale, de la primauté du désir masculin; libération des hommes de leurs rôles imposés – obligation de prendre l’initiative, d’assurer, d’être « à la hauteur » –; libération du corps et de ses modes d’expression sexuels, avec la part d’invention et de fantaisie propre à chaque personne s’éloignant des schémas et des routines; libération de la norme hétérosexuelle, avec l’affirmation des lesbiennes « On ne naît pas hétéro, on le devient ».

Le lien entre féminisme et sexualité reste fort dans les esprits, comme en témoigne le titre d’une enquête publiée par *Le Monde magazine* du 30 avril 2010 : « Quarante ans après la création du MLF, la grande énigme du plaisir féminin. » Autant dire que la révolution que nous avons apportée est loin d’être perçue par tous, car pour la plupart d’entre nous le plaisir féminin n’a rien d’énigmatique! Encore faudrait-il que les machos cessent de faire l’amour comme ils jouent au foot : « Droit au but, sans les mains! »

## « Mais qu’est-ce qu’elles veulent encore ? »

Ce que nous voulons « encore », nous qui ne sommes « jamais contentes » ? Tout! Nous voulons tout!

D’abord, nous voulons un autre monde, sans les relations de pouvoir figées par les normes sexistes, et avec l’égalité des chances. Il ne s’agit pas d’aligner la situation des femmes sur le modèle masculin, mais de trans-

former ce modèle dominant. « *Nous ne voulons pas d'un monde où l'on doit choisir entre rêver d'être patronne et souffrir d'être exploitée.* »<sup>88</sup>

Comment pourrions-nous nous satisfaire de ce que nous avons obtenu en près de deux siècles de luttes – une égalité formelle et des lois mal appliquées? Ainsi, en France, les six lois sur l'égalité professionnelle et salariale votées depuis 1972 montrent-elles l'ampleur de ce qui reste à faire quand le principe est posé, mais sans contrainte suffisante, c'est-à-dire des pénalités financières, pour qu'il se traduise dans les faits.

Pourquoi devrions-nous nous contenter de si peu? En outre, ce que nous avons gagné est fragile, et ressemble à des concessions, arrachées grâce à un rapport de forces qui nous était provisoirement favorable, par exemple les lois sur l'avortement. Dès que nous relâchons la pression, le grignotage reprend, et il en sera ainsi tant que nos droits ne seront pas considérés pleinement comme tels, et même davantage : pas seulement des droits des femmes, mais des droits humains.

## **Six mesures, plus une**

Parmi de nombreuses mesures féministes concrètes et urgentes, voici ma sélection.

### **Les six mesures qui me tiennent le plus à cœur**

1. La formation d'enseignant-es sur le dialogue avec des adolescents au sujet de la sexualité humaine, pour que soit assurée dès l'école une éducation sexuelle et affective non sexiste, dans le respect de l'autre, de sa liberté, de ses choix et de ses désirs.
2. La formation des médecins aux violences sexuelles pour que les victimes qui les consultent soient reconnues comme telles, écoutées et soignées.
3. La contraception et l'avortement libres et gratuits, avec un service public d'avortement, pour que toutes les femmes puissent choisir de devenir ou non mère.
4. Un congé parental, sans perte de salaire, d'un an à partager à égalité entre les parents (comme en Suède ou en Norvège), pour que l'apprentissage de la parentalité se fasse dans les meilleures conditions, pour les deux.
5. Un service public de la petite enfance, pour que tous les enfants soient bien accueillis par des personnes compétentes.
6. Une commission de contrôle *a priori* des publicités pour que nous soyons protégés de la propagande sexiste qui envahit indûment l'espace public.

Il est une autre demande, immatérielle, dont la réponse ne se trouve pas dans la loi, mais dans un changement des mentalités, ce qui prend beau-

coup plus de temps. Le féminisme se distingue en effet du syndicalisme, car ses revendications ne sont pas seulement d'ordre matériel.

Cette demande s'exprime dans le slogan « *Bread and roses* » (« Du pain et des roses », repris par la Marche des femmes au Québec en 1995), qui apparaît à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les régions industrielles du nord-est des États-Unis où se déroulent de grandes grèves d'ouvrières du textile. Ces femmes veulent certes de meilleures conditions de vie matérielle, mais aussi une vie bonne, plus digne, plus belle, ouvrant sur une libération plus complète. Du pain pour vivre, des roses pour avoir des raisons de vivre.

## Changeons la recette du gâteau!

« *Qu'est-ce que le Noir veut de plus?* », demandaient les Blancs aux États-Unis dans les années 1960. Martin Luther King suggère de répondre par une autre question : « *Pourquoi les Blancs semblent-ils trouver si difficile de comprendre que le Noir en a assez, qu'il n'en peut plus de se voir livrer de mauvaise grâce, par petits paquets, ces droits et ces privilèges que les autres reçoivent à leur naissance ou à leur arrivée en Amérique?* »<sup>89</sup> Nous aussi, femmes, nous voulons nos droits, tous nos droits, et tout de suite!

Je rapproche le refrain de l'« Hymne des femmes » : « *Levons-nous, femmes esclaves, Et brisons nos entraves, Debout! Debout! Debout!* » de cette belle proclamation du pasteur : « *Chaque fois que des hommes et des femmes redressent l'échine, ils peuvent aller où ils veulent, car personne ne peut monter sur votre dos tant que vous vous tenez droits.* »<sup>90</sup>

Néanmoins, le respect que j'ai pour ce prophète ne me paralyse pas. Dans son discours du 28 août 1963, « Je fais un rêve », King décrit cette vision : « *Je rêve qu'un jour, sur les collines rousses de la Géorgie, les fils d'anciens esclaves et les fils d'anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.* »

Image splendide, certes, d'un banquet de paix entre égaux, mais pourquoi seulement des « fils », donc seulement la « fraternité »? L'ajout des filles serait possible puisque, quelques lignes plus bas, le rêve se fait mixte : « *Je rêve que [...] en Alabama un jour les petits garçons noirs et les petites filles noires avec les petits garçons blancs et les petites filles blanches pourront se donner la main, comme sœurs et frères.* »

Ensuite, une question matérielle : le partage de nourriture ou de boisson à cette table suppose un travail préalable, et qui l'aura fait? Ce moment sublime pourrait donc être précédé par une séquence plus terre à terre, dans la cuisine où un repas aura été préparé en commun par des hommes et des femmes, des garçons et des filles de toutes couleurs de peau.

Plus encore : je propose de remonter dans le temps, au moment où le menu de ce festin de l'égalité aura été élaboré ensemble.

Autrement dit, il ne s'agit pas d'obtenir pour les femmes une plus grosse part du gâteau tel qu'il se présente au menu d'aujourd'hui, mais de s'asseoir tous ensemble, femmes et hommes, autour d'une table pour négocier une nouvelle recette et travailler ensemble à la réaliser.

Le pain de l'égalité a meilleur goût quand il est partagé dans la liberté et la joie. Avec des roses sur la table...

### **Sept bonnes raisons (parmi bien d'autres) d'être féministe**

1. Les deux tiers des analphabètes du monde sont des femmes et des filles.
2. Les femmes sont 70 % des plus pauvres du monde.
3. 80 % des réfugiés sont des femmes et des enfants.
4. Alors que les femmes produisent 70 % des cultures vivrières, 99 % des terres cultivées du monde appartiennent à des hommes.
5. En Occident, au moins un foyer sur dix est le lieu de violences graves dont les victimes sont à 95 % des femmes et des enfants.
6. Dans les pays riches, pour un travail égal ou équivalent, les hommes gagnent 15 à 20 % de plus que les femmes. Ils assurent 20 % des corvées ménagères et des soins aux personnes dépendantes.
7. Alors que les femmes sont plus de la moitié du corps électoral, 84 % des parlementaires du monde sont des hommes.

Est-ce juste? Répondre non, c'est déjà penser en féministe.

Résister à l'ordre des choses machiste, œuvrer pour changer ce monde, c'est agir en féministe.

Sur le site du réseau «Encore féministes!» se trouvent des centaines d'autres bonnes raisons (<http://encorefeministes.free.fr>).

## **Oser se dire féministe**

*«J'étais énervée contre l'injustice, on me colle l'étiquette "féministe". Je ne sais pas ce que c'est, je me renseigne. C'est bien ça! Je rejoins un groupe.»*

Émilie Morel, 25 ans

*«Une féministe [...] cela veut dire une femme qui s'intéresse aux droits humains et aux droits civiques de ceux à qui on les dénie – assez souvent, et surtout sur la planète, des femmes. [...] Je considère le projet féministe comme le grand projet des années que j'aurai passées sur Terre, et je suis heureuse d'avoir vécu le temps de lui voir remporter quelques succès.»*

Nuala O'Faolain<sup>91</sup>

La peur. Cela commence avec la demande d'une signataire du manifeste « Encore féministes! » : enlever son nom de la liste sur le site. Elle cherche du travail, elle craint qu'en faisant une recherche sur Internet on découvre son identité de féministe. Elle risquerait, dit-elle, de n'être pas embauchée.

Puis c'est une autre signataire, une étudiante, qui estime avoir été « saquée » après un exposé sur les violences contre les femmes. Elle aussi me demande d'enlever son nom du site, car les examens de fin d'année approchent et, si on découvre son engagement, elle risque de le payer cher.

Ce sont des courriels anonymes agressifs. Avec le temps, le vocabulaire antiféministe s'est enrichi : aujourd'hui, on ne me traite plus seulement de mal baisée ou de lesbienne, mais aussi de prude, de puritaine, de moraliste. Dans les débats publics, ce sont les mêmes reproches, mais sur un ton plus agressif : « *Vous détestez les hommes, vous menez un combat d'arrière-garde, vous manquez d'humour, vous êtes extrémiste.* »

Des féministes ont honte de dire qu'elles le sont. Elles se cachent. Elles ont peur de la violence que déclenchent leurs actions pacifiques pour une société plus juste. Quel cauchemar ! C'est pourquoi d'autres, dont je suis, se sentent d'autant plus responsables d'affirmer leur engagement que cela ne leur fait pas courir de grand risque professionnel.

## **Se dire féministe, c'est commencer un cheminement**

Dire non au sexisme, aux injustices et aux violences infligées aux femmes et aux filles uniquement parce qu'elles sont du sexe féminin, c'est déjà agir. Réfléchir, apprendre à penser par soi-même, se prendre en main, c'est refuser que quelqu'un d'autre le fasse ; c'est s'opposer à la manipulation, à la passivité, à l'acceptation résignée de l'ordre machiste des choses ; c'est se redresser, commencer un cheminement sensible, intellectuel, spirituel ; c'est marcher vers la lumière d'un idéal. Tantôt seule, et tantôt en compagnie. Avec d'autres femmes – des hommes aussi –, avec d'autres féministes, passées elles aussi de l'intime au collectif, du sentiment de l'injustice personnelle à l'action collective pour transformer le monde.

Toutes les femmes ayant des réactions féministes ne se désignent pas comme telles. Le paradoxe de notre époque est la coexistence, d'une part de féministes qui n'osent pas se dire telles, d'autre part de femmes qui se revendiquent comme féministes alors qu'elles défendent des positions machistes.

Pour une Française connue, se dire féministe signifie faire preuve de courage, car, à part mon estime, elle n'a pas grand-chose à y gagner.

Je salue donc des femmes politiques, comme Dominique Voynet, qui depuis 1984, ou Ségolène Royal depuis 1988, assument ce qualificatif ; vu l'état de l'opinion, cela ne pouvait que nuire à leur carrière. De même pour



les journalistes Audrey Pulvar<sup>92</sup> et Isabelle Giordano<sup>93</sup>, les comédiennes Carole Bouquet<sup>94</sup>, Catherine Jacob et Dominique Blanc, ou la chanteuse Princess Erika. Quand la chanteuse belge Axelle Red déclare : « *Être féministe, c'est simplement être humaniste* », je me reprends à espérer.

Pourtant, comment est-il possible qu'en 2010 une journaliste de *Elle* demande à Simone Veil, trente-cinq ans après la loi qui porte son nom, si elle se définit comme féministe?<sup>95</sup>

## Féministe : le mot ou la chose ?

À l'inverse, les « je ne suis pas féministe, mais... » introduisent autant de dénonciations d'une injustice sexiste constatée, d'une violence machiste ressentie comme scandaleuse. Pourtant, la personne qui fait cette déclaration ne la relie pas par une analyse politique à un système global, qui mettrait en question des privilèges, et ne ressent pas non plus le désir de se joindre à une action collective pour changer la situation qu'elle dénonce. Cette façon défensive de se désolidariser de celles à qui nous devons tant – du droit de vote à l'accès à toutes les professions – montre bien le poids du machisme et le discrédit injuste dont fait l'objet le féminisme.

Néanmoins, qu'est-ce qui compte, le mot ou la chose? L'étiquette, parfois factice, de féministe, ou la dénonciation, pertinente et argumentée, de l'injustice?

Parfois, l'action juste vaut mieux que l'identité affichée de féministe, car celle-ci peut être revendiquée d'une manière qui peut sembler usurpée, ou au moins aberrante. Pour perpétuer la domination masculine, tous les moyens sont bons, y compris de s'emparer du mot « féminisme »!

Étranges féministes qui revendiquent le port du voile islamique, ce symbole de l'oppression des femmes et de la diabolisation du corps féminin, ou le droit de se prostituer, c'est-à-dire de faire de son propre corps une marchandise, ce qui conforte le droit des hommes à une pénétration sexuelle de personnes plus pauvres qu'eux!

Quelle instrumentalisation de la cause des femmes quand le président Bush déclenche en 2001 la guerre en Afghanistan sous le prétexte de sauver les Afghanes de l'obscurantisme des talibans!

Quelle hypocrisie dans l'affaire des viols dont est accusé Julian Assange! Le scandale déclenché en 2010 par les révélations de Wikileaks sur des hommes politiques occidentaux permet de découvrir combien le problème du viol tourmente ces responsables. Comme l'écrit la féministe canadienne Naomi Wolf : « *Ce n'est pas l'État embrassant le féminisme, c'est l'État devenant proxénète du féminisme.* »<sup>96</sup>

Quelle imposture aux États-Unis quand la très conservatrice Sarah Palin, opposée à l'avortement et à toute forme d'éducation sexuelle à l'école, se proclame féministe! De même, Christine O'Donnell, candidate républicaine pendant la campagne électorale de 2010, se prétend-elle engagée «pour le mouvement des femmes» tout en déclarant que les épouses doivent se soumettre à leur mari<sup>97</sup>!

Comme s'il suffisait d'être femme pour être féministe, comme si voter pour une femme, quelles que soient ses positions, était un acte féministe! Cette supercherie a pour but de dénaturer un phénomène historique, d'inverser le sens d'une entreprise de libération et d'en récupérer l'étiquette pour renforcer des idées réactionnaires.

Dans les années 1920, le féminisme a été utilisé par l'industrie du tabac pour promouvoir l'usage des cigarettes chez les femmes, avec des publicités mettant en scène des fumeuses jeunes et à l'allure moderne. De nos jours, le féminisme est utilisé à toutes les sauces, pour vendre n'importe quoi, ou justifier n'importe quelle pratique!

Telle est donc l'ultime ruse du machisme : vider le féminisme de son sens en dérivant l'énergie de sa colère, la pertinence de ses analyses et ses exigences collectives vers une recherche individuelle de «développement personnel»!

## **Féminisme et liberté**

Pourtant, il faut bien accepter ces abus de langage, car le féminisme est une école de liberté : n'importe qui peut se dire féministe, sans qu'aucune commission vienne le valider ; inversement, une personne qui n'en ressent pas le désir ne sera jamais sommée de s'afficher comme telle!

Ni droit ni devoir : liberté de pensée. Ni papesse ni vérité unique : liberté de conscience. Ni initiation ni exclusion : liberté d'expression. Devenir féministe, le dire et agir comme telle, autant de démarches qu'on accomplit en ne s'autorisant que de soi-même.

Se dire féministe pour la première fois est une parole qui engage, un acte fondateur d'une nouvelle identité, une action dont les conséquences se font sentir rapidement, ne serait-ce que par les réactions de l'entourage!

Devenir féministe, c'est prendre conscience de l'écart entre nos exigences d'égalité et le poids de l'oppression masculine. C'est aussi mesurer la profondeur à laquelle le machisme est intériorisé depuis l'enfance ; c'est donc lutter contre l'auto-dévalorisation de tant de femmes («je n'y arriverai pas», «je ne suis pas capable»), et l'habitude pernicieuse de s'en remettre à un homme pour penser à leur place. Pourquoi laisser quelqu'un d'autre décider de ce qui est bon pour nous, pour notre corps, notre plaisir?

Ce travail est incessant, tant nous sommes imprégnées par le machisme ambiant ; en outre, chacune de nous a aussi ses contradictions. De même que « la » femme n'existe pas, la « féministe pure et dure » est une chimère, une image simpliste des médias, ou un fantasme de macho. Agir en féministe, c'est cheminer sur une route hérissée par les obstacles de nos doutes, nos faiblesses, nos fragilités.

Près de deux siècles de féminisme collectif ont dégagé des lignes directrices, tandis qu'étaient posés des principes dont la déclinaison varie selon les époques : à chaque génération de formuler les revendications qui incarnent ses options théoriques ! Car le féminisme recouvre des pensées en évolution, et non des dogmes, encore moins une idéologie fixée une fois pour toutes. Les féministes n'édicte pas la « bonne » façon de vivre dans la liberté et le respect d'autrui : chacun-e dans son domaine, elles et ils œuvrent à faire advenir l'égalité. Pour chaque personne, cette progression commence par une prise de conscience de l'aliénation ; s'ensuit un long travail pour se libérer des blocages qui empêchent d'être le sujet de sa vie, l'artisan-e de son destin, inséparable d'actions collectives contre l'oppression patriarcale.

## Des féministes connues

Outre ses divisions, comme dans tout mouvement politique, outre ses désaccords stratégiques, inévitables et qui témoignent de la vigueur de ses débats internes, le féminisme en France – et c'est ce qui peut expliquer la difficulté à l'appréhender dans son ensemble – ne compte pas assez de personnalités à la fois connues et rassembleuses, ni de médias de large diffusion (même si le succès du mensuel *Causette*<sup>98</sup> est encourageant) qui puissent aider à son identification. Tel est aussi le cas d'autres pays, comme la Belgique ou l'Italie. Outre l'hostilité de la société, cela est dû à la spécificité d'un mouvement qui conteste les structures de pouvoir et refuse les méthodes classiques – structure hiérarchique, élite prenant les décisions, chef à porter sur le pavois pour lui faire remporter les élections.

Inversement, en Allemagne, Alice Schwarzer, qui dirige le mensuel *Emma*<sup>99</sup>, est bien connue, et de même aux États-Unis Gloria Steinem, qui a longtemps dirigé le magazine *Ms.* (voir p. 225, note 2). Ce n'est pas en France qu'on verrait une femme désignée par des journalistes étrangers comme l'est Alice Schwarzer – « la papesse du féminisme allemand », ou Christiane Brunner, ancienne présidente du parti socialiste, qualifiée d'« emblème du féminisme suisse ».<sup>100</sup>

C'est seulement au Québec, ou dans les pays nordiques, que le féminisme, de par son ancrage institutionnel, s'incarne plus facilement. Quand

des journalistes québécois ont besoin de l'avis d'une personnalité féministe sur un événement, ils ont l'embarras du choix, entre la présidente du Conseil du statut de la femme, la présidente de la Fédération des femmes du Québec (FFQ), ou des spécialistes reconnues dans tel ou tel domaine, professeures d'université, dirigeantes syndicales, coordinatrices de groupes de femmes, etc.

C'est toute la question, à la fois théorique, politique et pratique, de la représentativité d'un mouvement aussi divers, sans dogme ni hiérarchie. Question non résolue, car une féministe ne parle ni au nom des féministes, ni au nom des femmes. Des dirigeantes d'associations peuvent porter la parole de leurs membres, des expertes se prononcer en raison d'une compétence reconnue, mais aucune d'elles ne prétend détenir de vérité universelle – tout au plus énonce-t-elle la sienne.

En France, les féministes les plus influentes, celles auxquelles s'adressent des journalistes pour qu'elles donnent leur position sur des sujets d'actualité, sont souvent des intellectuelles, telles les philosophes Élisabeth Badinter ou Sylviane Agacinski, dont les opinions s'opposent sur bien des points – prostitution, « mères porteuses », parité<sup>101</sup> –, et qui s'expriment seulement en leur nom. Au contraire, Simone de Beauvoir, qui était une penseuse reconnue internationalement, a aussi été une militante, et elle a cofondé plusieurs associations.

Le prestige de l'écriture et de l'engagement intellectuel en France explique sans doute le grand nombre de livres de féministes – essais, mémoires – qui comptent dans le débat public, émanant d'auteurs de tous âges, depuis Benoîte Groult (voir p. 75) jusqu'à Mona Chollet (née en 1973). De cette journaliste suisse, le livre *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* (Zones, 2012) confirme le talent d'analyse et l'acuité de pensée à l'œuvre dans ses articles du *Monde diplomatique* et du site de critique culturelle *Périphéries*, qu'elle anime.

## De « nouvelles féministes »

Périodiquement apparaissent des groupes de militantes étiquetées « nouvelles féministes », que des journalistes mettent en lumière pendant un certain temps, avec des effets de mode, car le carrousel médiatique impose de renouveler constamment les visages ; les conséquences en sont souvent fâcheuses en termes de jalousie ou de rivalités que peut valoir une gloire soudaine à une association et surtout à sa porte-parole.

Après Mix-cité et Clémentine Autain en 1998, après les Chiennes de garde en 1999, cela a été le tour en 2003 de Ni putes ni soumises<sup>102</sup>, mouvement offrant aux journalistes l'avantage de leur fournir des interlocutrices

issues des « banlieues », « quartiers » (parfois qualifiés de « populaires »), ou « cités » : tous ces euphémismes évitent de préciser qu'il s'agit de zones habitées surtout par des descendants pauvres<sup>103</sup> d'immigrés venus d'anciennes colonies. La mise en vedette de cette seule association, alors que beaucoup d'autres travaillent discrètement dans le même champ, a amené le grand public, qui n'avait déjà que trop tendance à assimiler agresseurs machistes et jeunes Maghrébins, à cultiver l'illusion que de telles violences n'existent que dans les « cités », ce qui a abouti à renforcer le racisme.

Puis apparaissent en 2008 La Barbe et en 2009 Osez le féminisme!, mouvements complémentaires au succès quasi immédiat.

« Les hommes au pouvoir, les femmes au devoir ! » La Barbe<sup>104</sup> s'inscrit dans la veine insolente du féminisme contestataire : quelques actrices s'introduisent dans un lieu de l'élite masculine (assemblée générale, conférence prestigieuse, etc.) ; le visage orné par une barbe postiche, elles montent à la tribune, s'y tiennent debout et en silence, pendant que l'une d'elles harangue un public composé majoritairement d'hommes, les félicitant de « résister à la féminisation qui menace notre société », au lieu de se laisser « distraire par les sirènes de la parité » !

Avec un nom dont l'audace relégitime le féminisme parmi les jeunes, Osez le féminisme! est fondé par un groupe mixte, de trente ans de moyenne d'âge, réuni autour de Caroline De Haas (qui le quitte en 2012, quand elle entre au cabinet de la ministre des Droits des femmes). C'est un mouvement généraliste qui mène des campagnes nationales sur des thèmes militants comme le viol (« La honte doit changer de camp », 2010), et aussi sur la sexualité féminine (« Osez le clito ! », 2011).

En Amérique du Nord, on parle, à propos de jeunes féministes, de « troisième vague », expression contestée<sup>105</sup>. Périodiquement, des journalistes cherchent à susciter artificiellement une querelle des Anciennes et des Modernes, en tentant d'opposer des « nouvelles » aux « vieilles ». C'est ainsi qu'est traitée l'irruption à Paris en 2012 des Femen, jeunes Ukrainiennes se qualifiant de « sextrémistes » ; depuis 2008, elles manifestent torse nu avec des slogans écrits à la peinture noire sur leur peau et dirigés contre leurs trois ennemis : la dictature, le machisme et la religion. Puis des groupes de Femen agissent dans plusieurs pays et en 2013 l'une des fondatrices, Inna Chevtchenko, obtient l'asile politique en France. J'apprécie la force et l'originalité de leur action. Aux seins des femmes n'étaient reconnues que deux fonctions : érotique et nourricière. Les Femen leur donnent un sens politique, dans la lignée du chef-d'œuvre de Delacroix « La Liberté guidant le peuple ».

L'histoire du féminisme montre que, jusqu'en 1980, chaque génération a ignoré ses devancières et fait table rase du passé, témoin en 1970 le titre du texte fondateur du MLF, « Libération des femmes : année zéro ». L'ignorance du travail déjà accompli faisait perdre un héritage précieux d'analyses et de stratégies.

Tel n'est plus le cas dans la plupart des pays occidentaux : il existe de nombreux travaux de chercheuses sur l'histoire et les droits des femmes ; les thèses sur ces sujets sont nombreuses, et des livres sont publiés ; en France, grâce à l'initiative de l'historienne Christine Bard, l'université d'Angers abrite de précieux fonds d'archives féministes<sup>106</sup>.

Aujourd'hui, les jeunes féministes ont conscience de s'inscrire dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire dans un mouvement ancien et mondial. Parmi leurs prédécesseuses, certaines sont toujours actives. Certes, les débats n'ont rien perdu de leur vivacité, mais, comme l'exprime Caroline de Haas, « *il ne s'agit pas de querelles de génération, mais de divergences politiques* ».

Une bougie ne s'éteint pas en allumant une autre bougie. Je me souviens d'une rencontre en 1992 dont j'ai apprécié en connaissance le caractère historique. De jeunes féministes, étudiantes pour la plupart, venaient de se constituer en un groupe qu'elles avaient appelé avec humour les Marie Pas Claire, en référence au magazine *Marie-Claire*. Elles s'adressent à la Maison des femmes et demandent à rencontrer des féministes plus âgées pour un échange d'expériences. Un appel est lancé et j'accepte de participer à une réunion, en compagnie d'Anne Zelensky. Nous nous retrouvons à la Maison des femmes, cité Prost. En face de nous, je regarde ces jeunes femmes, Sabine Fortino, Moruni Turlot et d'autres, non comme des disciples, ni comme des élèves venues recueillir la bonne parole d'expertes, mais comme de jeunes adultes face à de plus âgées, dialoguant à propos d'actions à mener, ou de méthodes pour s'adresser aux journalistes.

N'est-ce pas le propre du féminisme ? Quel que soit l'âge, ce qui compte, c'est l'authenticité, le désir d'avancer ensemble. Ce soir-là, Anne et moi ressentons un passage de témoin, ce qui nous réjouit.

Il en va de même pour des associations créées depuis lors : la plupart des responsables se connaissent et s'apprécient, s'apportant encouragement et soutien. Chaque groupe féministe a sa compétence, son secteur, son mode d'intervention. Par exemple, l'AVFT (Association contre les Violences faites aux Femmes au Travail), importante association fondée par la sociologue Marie-Victoire Louis (née en 1945) et groupant des juristes spécialisées dans le harcèlement sexuel au travail, accompagne depuis 1992 des

plaignantes en justice. Ou le collectif informel Rage de nuit, qui organise à Paris depuis 2009 des Marches de nuit non mixtes, pour protester contre les violences subies par des femmes dans la rue.

Ce que les féministes ont en commun : un engagement se traduisant par des actions pour que notre monde progresse vers la justice et l'égalité.

À celles dont j'ai salué l'arrivée, à celles qui se lancent aujourd'hui dans l'action, à celles qui viendront demain, conscientes qu'elles s'inscrivent dans une histoire, je dis : « *Vous êtes des héritières, soyez des fondatrices ! Continuez à inventer !* » Autrement dit, avec Christine Delphy : « *Un mouvement ne consiste pas seulement à avancer sur une route, mais à la tracer.* »<sup>107</sup>

## Les temps changeraient-ils ?

Emmanuelle Piet, médecin spécialiste des violences contre les femmes et présidente du Collectif féministe contre le viol, fait preuve d'optimisme, ce qui n'exclut pas la lucidité. « *Cela va mieux, explique-t-elle, car les femmes se révoltent plus tôt contre les violences conjugales, elles ne supportent plus un compagnon violent aussi longtemps qu'avant, elles ne restent pas pendant des années dans des situations impossibles, elles décident de rompre plus vite qu'avant, et elles ont bien raison !* »

Autre indice. En 2009, le réalisateur Roman Polanski est arrêté en Suisse, et les États-Unis présentent une demande d'extradition à la suite de sa condamnation pour viol en 1977. Il reçoit le soutien de Frédéric Mitterrand, ministre français de la Culture, tandis qu'est lancée une pétition prenant la défense de « *l'un des plus grands cinéastes contemporains* » et cosignée par ses pairs ; pour minorer le crime – la sodomisation d'une fille de treize ans enivrée et droguée –, ils osent employer l'expression « *affaire de mœurs* ».

Indignée de voir les riches et les puissants se coaliser pour aider l'un des leurs, je participe le 29 septembre 2009 à une émission sur LCI. Je parle des victimes, des enfants et adolescents violés, filles et garçons, qui ressentent douloureusement l'impunité dont jouit depuis des décennies cet homme célèbre. Un sondage parmi les téléspectateurs montre que les trois quarts d'entre eux partagent cet avis. De retour dans mon quartier, je suis arrêtée dans la rue par une dame qui me reconnaît et me félicite. Pour la première fois, mon opinion de féministe est majoritaire. Pourtant, Roman Polanski échappe à la justice...

Enfin, l'affaire Strauss-Kahn marque un tournant dans les mentalités. L'un des hommes les plus puissants du monde tombe de son piédestal pour un acte commis aux États-Unis, avant que soient révélés d'autres comportements pour lesquels la justice française lui demande des comptes.

Le 14 mai 2011, Dominique Strauss-Kahn, directeur du Fonds monétaire international, est arrêté à New York et accusé d'agression sexuelle par Nafissatou Diallo, femme de chambre à l'hôtel Sofitel. Libéré sous caution, il nie toute violence, et reconnaît tout au plus avoir eu une « *relation inappropriée* » qui est une « *faute morale* » (TF1, 18 septembre 2011). Le scandale est tel qu'il doit démissionner de son poste et renoncer à se présenter à l'élection présidentielle en France : des conséquences déjà considérables, avant que l'affaire du Sofitel se solde le 12 décembre 2012 par une transaction financière. Grâce à cette affaire, on entend enfin des analyses féministes dénonçant le comportement de prédateur sexuel de certains hommes de pouvoir.

## Le féminisme est-il « dépassé » ?

*« On gravit ce qu'on ne franchira pas, on commence ce qu'on n'achèvera pas, on croit ce qu'on ne prouvera pas, on bâtit ce qu'on n'habitera pas ; on plante de l'ombrage pour autrui. Le progrès est une série de Chanaans toujours entrevus, jamais conquis, par qui les rêve ; ceux qui les ont niés y entrent »*

Victor Hugo, *Post-scriptum de ma vie*

La première fois qu'on me traite d'« ancienne combattante » – et ce n'est pas pour m'honorer en me remettant une médaille –, j'ai trente ans ; la jeune femme que j'ennuie avec mes déclarations militantes a vingt ans. C'est en 1978. Selon elle, le problème de l'avortement est réglé par la loi Veil il y a trois ans. Loi votée à titre provisoire, mais qui s'en soucie ? Nous avons donc tous les droits, n'est-ce pas ? Comme le proclame déjà non sans imprudence Beauvoir, au début du *Deuxième Sexe* (1949) : « *Nous ne sommes plus, comme nos aînées, des combattantes ; en gros, nous avons gagné la partie.* » En effet, les femmes ont le droit de vote depuis 1944, et l'égalité des sexes est inscrite dans la Constitution depuis 1946. Le féminisme semble appartenir à une époque révolue.

Malheur aux pionnières, aux défricheuses, aux précurseuses ! Comme dans d'autres domaines (Galilée contraint à se renier, Giordano Bruno brûlé sur le bûcher), l'oubli ou l'ingratitude sont encore le meilleur des sorts réservés à celles qui apportent une autre vision du monde. Les féministes contestent l'ordre des choses, prétendument « naturel », en réalité machiste et favorisant les hommes. Elles demandent inlassablement l'égalité des droits. Quand se produit une avancée, on l'attribue, à la modernité, au général de Gaulle, etc., sans en rendre la maternité à ses véritables auteures. La génération suivante bénéficie de ces nouveaux droits sans en connaître l'origine, et celle d'après ne mesure même pas à quel point



ils sont récents et fragiles. Qui peut raisonnablement estimer que « nous avons gagné la partie » ? Ni « en gros », ni à plus forte raison en détail !

Depuis des décennies, on déclare périodiquement le féminisme « dépassé », voire « mort », surtout « maintenant que l'égalité est acquise ». C'est à croire que le féminisme a toujours été considéré comme « dépassé », puisque telle est la stratégie de disqualification la plus efficace dans l'opinion, du moins en France, où la mode a une telle importance que « ringardes », concernant les féministes, est un jugement presque aussi fréquent. Alors que la modernité suivrait son cours inexorable vers l'égalité, serait-il démodé, ou archaïque, de continuer à réclamer ?

Ce prétendu « sens de l'histoire » relève, selon moi, de la pensée magique. Sans politique volontariste, sans mesures contraignantes, qui peut croire que les discriminations ou les inégalités disparaîtront par le seul effet de la modernité ?

Les raisons qui ont motivé l'apparition du féminisme ont-elles disparu ? À en juger par la liste des discriminations et des violences liées au sexe, certes non !

La pornographie, la publicité sexiste, la prostitution, l'excision, l'exploitation des immigrées, les « travailleurs pauvres » qui sont à 80 % des travailleuses, les viols de guerre, etc. : ces problèmes seraient-ils en si bonne voie de résolution que le monde puisse se passer des féministes ?

Pourtant, les médias continuent à demander si « on a encore besoin des féministes », avec des questions qu'on ne poserait à propos d'aucun autre mouvement social : « À quoi sert le féminisme aujourd'hui ? » (*L'Express*, 1<sup>er</sup> mars 2004), ou « Le féminisme peut-il se renouveler ? » (« Du grain à moudre », France Culture, 30 mai 2011). Quelle condescendance ! Dirait-on cela pour l'antiracisme ?

En réalité, le féminisme s'est sans cesse renouvelé ; il n'a jamais quitté le terrain politique, social et culturel, ouvrant de nouveaux chantiers, transformant la vie de millions de femmes et d'hommes, bien plus qu'eux-mêmes n'en sont conscients.

## Transmission et prudence

Pourtant, les critiques continuent à pleuvoir, y compris de la part de féministes. Par exemple, « *l'Italie a eu le plus grand mouvement féministe d'Europe*, explique Francesca Comencini, l'une des initiatrices en 2011 du mouvement *Se non ora quando?* (voir p. 187), *mais il n'y a pas eu de transmission aux générations suivantes.* » Autre analyse récente, émanant de Nicoletta Denticco, responsable de l'association Filomena : « *Les féministes historiques n'ont pas assuré la maintenance des droits conquis. Tout le monde est retourné*

*chez soi, croyant la partie terminée. Nous payons le prix fort de cette absence de mobilisation.* » Ces plaintes, ces reproches infondés, me désolent : pourquoi culpabiliser les féministes plus anciennes, qui n'ont pourtant pas ménagé leurs efforts pour alerter sur les dangers d'un repos prématuré ?

Comment aurions-nous pu nous bercer de l'illusion que les droits nouveaux des femmes étaient « conquis » ? Nous n'oublions pas comment on change les lois, par un processus qui se vérifie depuis un demi-siècle dans chacun des grands domaines d'intervention féministe, tels la contraception, l'avortement, les violences patriarcales : dénoncer, demander, proposer, obtenir, maintenir.

Oui, maintenir. Rien n'est jamais acquis pour l'éternité, et les droits des femmes encore moins que les autres, d'autant qu'ils sont récents et concernent une minorité de pays dans le monde. À peine arrachés, les voilà très vite grignotés et remis en question.

Ce n'est donc pas la vigilance des féministes qui est en cause, mais bien plutôt les attaques machistes et la mauvaise volonté de la société. Plus pernicieux encore, ce que Christine Delphy appelle le « *matraquage du mythe de "l'égalité-déjà-là"* ». <sup>108</sup>

En effet, à la réaction de gens plutôt âgés et conservateurs « *mais qu'est-ce qu'elles veulent encore ? Elles ont déjà tout !* » est venue s'ajouter celle de femmes plus jeunes pour qui tout semble résolu : « *C'est votre génération qui avait un problème, nous, ça va. On a l'égalité.* » La plupart perdent cette illusion à la première promotion où on leur préfère un homme, ou à la naissance d'un enfant, avec le surcroît de tâches ménagères qu'elles assurent, mais on ne les entend plus.

Comment croire qu'un mouvement social, luttant contre une oppression si ancienne et si enracinée dans les mentalités, puisse avoir perdu toute raison d'être, sous prétexte qu'il a réussi à en atténuer certains aspects ou à en rendre d'autres un peu moins légitimes !

L'idée selon laquelle « tout est gagné, il n'y a plus rien à faire » s'inscrit aussi dans la conception ultralibérale d'un monde où l'individu serait le seul responsable de sa vie. Elle culpabilise des femmes déjà peu assurées dans leur estime de soi : si elles n'y arrivent pas, ce n'est donc pas de la faute de la société, mais la leur ; même si elles identifient comme tel le sexisme qu'elles subissent, elles pensent que cela tient à leur cas particulier, sans voir qu'il s'agit d'un système.

Dans un essai de 1991, l'écrivaine américaine Susan Faludi dénomme « *backlash* » (« retour de manivelle », traduit au Québec par « ressac ») l'anti-féminisme des médias aux États-Unis qu'elle analyse et dénonce comme un phénomène de réaction violente à l'émancipation récente des femmes.

À examiner sur le long terme l'histoire de cette émancipation, je suis moins optimiste. Je vois plutôt comme une parenthèse le bouillonnement féministe des années 1970. Ensuite, la répression habituelle a repris, avec les mêmes attaques, selon les mêmes stratégies – disqualifier les demandes d'égalité présentées par les féministes au nom de leur physique ou de leur sexualité, annoncer des lendemains d'apocalypse si les hommes étaient détrônés – en y ajoutant de nouvelles menaces : l'égalité ne fait pas le bonheur, ou encore les femmes ne peuvent pas tout avoir, le pouvoir et l'amour.

## **Tout aurait-il changé ?**

Les mêmes qui nous jugent « ringardes » et estiment le féminisme « dépassé » profitent de transformations de la société dues à l'action de pionnières oubliées. Les jeunes générations sont nées avec la pilule, l'école mixte et l'illusion de l'égalité entre les sexes. Très peu savent à qui elles doivent leurs droits. Combien mesurent l'énergie nécessaire, non pour obtenir des progrès encore indispensables, mais seulement pour empêcher des reculs ?

En moins de deux siècles, l'action des féministes a abouti à réformer le droit. Jusqu'en 1946, il était légal en France de procéder à un abatement de 10 % pour « salaire féminin ». Si les dernières inégalités ont disparu des textes, il reste un détail à régler : faire appliquer les lois que nous avons eu tant de mal à obtenir, par exemple celle sur l'égalité des salaires ; cette question, pourtant déterminante pour la vie professionnelle et la retraite des femmes, n'a jamais fait descendre des foules dans la rue. Alors que près de la moitié des salariés sont des femmes, pourquoi les syndicats ne reprennent-ils pas à leur compte cette revendication élémentaire de justice ?

Même dans les pays les plus avancés, comme la Suède, où la différence moyenne des salaires à travail équivalent n'est « que » de 10 %, l'emploi féminin a ses spécificités, temps partiel ou postes de fonctionnaires. Le concept féministe du « plafond de verre » (les obstacles invisibles auxquels se heurtent les salariées pour accéder aux plus hauts postes) commence à être connu, mais on oublie trop souvent son complément, le « plancher collant » (80 % des « travailleurs pauvres » sont des femmes).

Enfin, comment demander publiquement le partage des tâches ? C'est dans chaque foyer, au sein de chaque couple, qu'il se négocie, non sans mal. Comme le droit à l'emploi semble plus évident pour les hommes que pour les femmes, comme celles-ci doivent en outre assurer une double journée, avec les corvées ménagères, les femmes continuent donc à travailler plus pour gagner moins.

Ce qui a changé, c'est que l'égalité est devenue une norme ; désormais, c'est par rapport à elle qu'on se définit.

Parfois, on nous rétorque que la situation est plus terrible ailleurs. Alors que la solidarité féministe internationale est une réalité, certains se soucient de ce que vivent les Afghanes ou les Maliennes uniquement pour en tirer des arguments contre l'urgence de nos demandes. Mais eux, que font-ils pour secourir les Égyptiennes excisées ou les Sud-Africaines violées ?

Nous sommes capables à la fois de penser l'oppression machiste dans sa globalité, et d'inciter à agir, ici et maintenant. Que la situation des femmes soit plus grave ailleurs ne nous empêche nullement de balayer devant notre porte !

Par exemple, dénoncer le fait que le corps des femmes reste un lieu publicitaire, une denrée de consommation, un produit d'échange, une source de profit.

Continuer à critiquer la « double morale » ou « double norme ». Ainsi dénommé par des féministes britanniques au XIX<sup>e</sup> siècle, ce concept signifie que dans le domaine sexuel, ce qui valorise un homme dégrade une femme. On prétend que cela a changé, que les jeunes générations sont plus égalitaires, plus modernes. J'en doute. À l'école primaire, un garçon qui, pendant une fête, embrasse deux filles est toujours un « supermec », tandis qu'une fille qui embrasse deux garçons est une... eh oui « pute », à dix ans ! C'est le paradoxe du don Juan et de la « salope ». La prétendue « libération sexuelle » des années 1970 reste asymétrique : on admire toujours un séducteur, un tombeur, un homme à femmes, tandis qu'on méprise une femme à hommes, une « grosse nympho », une « meuf qu'a le feu au cul et, à part le train, tout lui est passé dessus ».

Si, en Occident, les couples adolescents ou adultes se forment plus librement qu'au siècle dernier, ni la jalousie ni l'instinct de propriété n'ont disparu. La jalousie reste différenciée selon le rôle sexuel : une femme peut fermer les yeux sur les frasques d'un mari « cavaleur » ou prostitueur, un homme admet difficilement que « sa » femme aille « voir ailleurs ».

Derrière le mythe du « tout a changé », demeure, immuable, l'oppression machiste, cachée au cœur des mots, nourrie par les doutes qu'éprouvent tant de femmes sur leur légitimité.

## **Merci...**

Chaque fois que je vais voter, je pense aux féministes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui, dans tous les pays où la démocratie était ancienne mais incomplète, ont déployé tant d'énergie, avec tant de persévérance, pour que les citoyennes puissent exercer ce droit fondamental.

De même, l'écrivaine danoise Karen Blixen a-t-elle mesuré sa chance d'avoir eu de telles devancières ; elle l'exprime dans une conférence : « *Je*

*sais la dette que j'ai contractée envers les vieilles féministes, maintenant dans leur tombe. Si, dans ma vie, j'ai pu poursuivre des études, faire ce que je voulais et comme je le voulais, si j'ai pu voyager seule autour du monde, si j'ai pu faire librement publier mes idées et même si je peux aujourd'hui parler à ce pupitre, je le dois à ces femmes, et il est peu de personnes que j'honore et respecte davantage. Je sais que pour obtenir de pareils biens au bénéfice des générations de femmes à venir, vous avez dû traverser bien des épreuves dans votre vie et renoncer à plus encore, qu'il vous a fallu supporter scandale et ridicule, et que, sans interruption, vous avez dû combattre préjugés et méfiance.»<sup>109</sup>*

Faut-il s'être intéressée à l'histoire des féministes, avoir découvert l'existence de pionnières nombreuses et injustement méconnues pour éprouver de la reconnaissance à leur égard? Même sans savoir leur nom, on peut se dire qu'aucun droit n'a été obtenu sans des décennies de travail.

C'est grâce à des féministes que les femmes, toutes les femmes et pas seulement les privilégiées, doivent de pouvoir voter, et aussi de pouvoir :

- disposer de leur salaire et ouvrir un compte en banque sans l'autorisation du mari ;
- garder leur nom de naissance ;
- porter un pantalon ;
- faire du sport, et aussi en compétition, et dans la tenue adéquate ;
- étudier dans tous les domaines ;
- exercer des métiers ou des fonctions autrefois réservés aux hommes ;
- recevoir des salaires qui ne sont plus la moitié de ceux des hommes comme au XIX<sup>e</sup> siècle, mais seulement un quart en moins ;
- rester célibataire et vivre indépendante ;
- refuser d'avoir des relations sexuelles sans désir ;
- porter plainte contre un conjoint violent ;
- choisir de devenir ou non mère grâce à la contraception et à l'avortement ;
- avoir des enfants sans être mariée ;
- élever des enfants dans la conviction de la dignité égale qu'il y a à être femme ou homme ;
- publier des livres, réaliser des films, etc.

Ce qu'ont accompli les féministes depuis deux siècles est certes peu par rapport à l'immensité de la tâche, mais « ce n'est qu'un début, continuons le... travail! »

Même si je mesure le chemin parcouru, même si je me sens plus libre que mes grands-mères, je n'oublie jamais que, dans le monde, la majorité des femmes ne sont pas libres.

## Nouveaux Moïse...

Dénoncer, imaginer, annoncer : telle est notre démarche, celle des prophètes. Comme dit la militante indienne Arundathi Roy : « *Non seulement un autre monde est possible, mais “elle” est en chemin. Par un jour calme, je peux l’entendre respirer.* »<sup>110</sup>

Autre figure admirable, Nelson Mandela s’était assigné, pendant sa présidence de l’Afrique du Sud, la tâche de « *libérer à la fois les opprimés et les oppresseurs* »<sup>111</sup>. Transposé au projet féministe, cela signifie :

- une société sans oppression masculine ni structure patriarcale, sans violence quotidienne, sans guerre, sans exploitation des autres peuples, sans destruction de la nature ;
- une société équilibrée, où femmes et hommes apprennent à être actifs et à désirer sans écraser ni asservir ;
- une société dans laquelle chaque personne choisira sa vie, sera économiquement indépendante, une société de justice sociale pour tous et de solidarité avec les plus faibles, une société où femmes et hommes participeront à égalité aux décisions dans tous les domaines.

Après des millénaires d’oppression machiste, il faudra l’effort de plusieurs générations pour qu’advienne une organisation fondée sur l’égalité. Nous sommes comme Moïse, en vue de la Terre promise et sachant que nous n’y entrerons pas.

Nous n’espérons pas d’autres satisfactions que celles que nous trouvons dans l’action. Il serait illusoire d’attendre la moindre reconnaissance de notre vivant. Agir, c’est s’exposer à la critique. À plus forte raison quand l’engagement se double d’un tel idéalisme – imaginer un monde plus juste – et d’une ambition si démesurée – commencer à changer ce monde maintenant ! Aussi est-il sage de se souvenir que la récompense d’une telle entreprise est en soi.

« On ne fait pas boire un âne qui n’a pas soif » : élever des enfants m’a enseigné à respecter le désir d’autrui. Par expérience, je sais que l’engagement procède d’une nécessité intérieure. C’est pourquoi je ne cherche pas à enrôler dans le féminisme, mais à prêcher par l’exemple, en témoignant d’une vie bonne, d’une vie heureuse, celle que je vis comme féministe.

Je me sens une passeuse, et sais que ma responsabilité dernière à la tête d’un mouvement est de préparer ma succession. Demain, d’autres viendront, et je m’en réjouis. Elles et ils différeront de nous, mais la relève sera assurée, et c’est l’essentiel.

Selon le cliché machiste, les femmes ont des rêves, et les hommes des ambitions. Nous, féministes, unissons les deux. Nous sommes porteuses d’avenir et d’espoir.

Après des rébellions individuelles et des révoltes annonciatrices, la révolution féministe a été lancée il y a près de deux siècles. L'humanité, dont l'organisation repose sur l'infériorisation et la domestication des femmes, est en voie de transformation radicale. Proclamer l'égalité comme un principe de la démocratie a ébranlé le fondement du machisme. Reste à passer du mot à la réalité, à transposer cette idée dans les faits.

Nous, féministes, imaginons un monde meilleur, plus juste, un monde dans lequel l'utopie républicaine serait réalisée, celle qu'annonce la devise « Liberté Égalité Fraternité ». Toutefois, pour éviter de laisser les hommes entre eux, ce que semble impliquer le mot « fraternité », qui se réfère à la fraternité militaire, celle de frères d'armes, je propose un mot qui intègre les femmes : « adelphité », formé sur la racine grecque *adelph-* qui a donné les noms grecs signifiant « sœur » et « frère ».

« Liberté Égalité Adelphité » : un nouvel idéal pour un monde de justice et de paix, un monde serein...

## Illustrations

Voici quelques épisodes vécus. D'abord des violences que j'ai subies comme victime, sans pouvoir réagir. Puis des violences auxquelles j'ai su trouver la parade.

### Quelques violences machistes

Voici trois histoires pas drôles qui me sont arrivées.

#### ***Le frein à main***

Un cauchemar en plein soleil. Sur le chemin du lycée, au coin de deux petites rues désertes, à 13h45. J'ai neuf ans, je suis seule, sans défense. Jamais je n'ai vu ce qu'il m'oblige à voir. Lui, l'homme, l'inconnu.

Dans ma famille, on ne parle pas de corps, encore moins de sexe, et on ne se montre pas nu. J'ai seulement pu voir mon entrejambe, et celui de mes sœurs, quand nous prenons notre bain, deux par deux. Jamais mon père. Jamais un homme. Cet homme est le premier. Il viole mon regard, mon âme d'enfant. Fascination sidération épouvante.

Je n'en parle à personne. Je n'ose pas avouer ma faute. Oui, c'est moi qui me sens coupable : ma mère m'avait interdit de passer par les petites rues, où on peut faire de « mauvaises rencontres », mais je voulais échapper au bruit de la grande rue. J'ai désobéi, j'ai été punie. Bien fait pour moi. Ça m'apprendra.

Ça m'apprend la terreur. Je ferme les yeux, je ne veux pas voir. Je me terre, je me tais. J'enfouis mon secret en moi. Jusque tard dans l'âge adulte, j'éprouve une répulsion pour la chose de l'homme, limace grisâtre.

Adolescente, je lis *La Nausée*, de Sartre, et retrouve le même choc avec un épisode qui reste flou dans ma mémoire, la main de Roquentin, son doigt<sup>112</sup>. Dégoût. Pour le surmonter, il m'a fallu des années d'amour et de paroles.

À quarante ans, je finis par consulter un psychiatre. Je suis tourmentée par une obsession, une manie. Je gare la voiture, coupe le contact, serre le frein à main, sors, claque la portière, ferme à clé, fais quelques pas... et reviens vérifier que j'ai bien serré le frein à main. Oui, je l'ai bien serré. Jamais je ne l'oublie, mais il faut quand même que je retourne vérifier, surtout si la rue est en pente. Dans ce cas-là, je m'y reprends à deux fois, tant je crains que la voiture dévale, qu'elle tue... une petite fille.

Je creuse cette obsession, et finis par trouver la source, le choc initial, cette forme allongée, ce souvenir que j'ai fui, et enfoui profondément. Je vais mieux : je vérifie beaucoup moins souvent.

Entre-temps, je découvre que presque toutes les filles, et beaucoup de garçons aussi, ont vu « ça ». Les organes sexuels d'un homme. Un exhibitionniste. À la maison, ou au-dehors. Un proche ou un inconnu. Plusieurs en ont été terrorisé-es, d'autres l'ont pris avec humour. Une amie délurée me raconte ce qu'elle a lancé au premier sur qui elle est tombée dans la rue : « *C'est tout ce que vous avez à montrer? Y a pas de quoi en être fier!* » Oui, mais elle avait dix-sept ans, et elle avait déjà « vu le loup ». Elle, elle peut bien « rigoler de ce minable », d'autant qu'elle était en compagnie d'une copine et que toutes deux ont appelé la police. Mais les plus jeunes, les enfants solitaires, apeuré-es, ceux et celles qui n'ont pas les mots, les ignorant-es, les innocent-es... cela s'appelle un traumatisme, dont ils et elles souffriront, sans pouvoir l'exprimer, toute leur vie peut-être.

Plus tard, je recherche des informations sur les exhibitionnistes, ces malades. Oui, des malades mentaux. Je finis par comprendre qu'ils ont besoin de montrer leur verge pour se prouver qu'ils existent : oui, ils ont bien quelque chose, là, entre les jambes, quelque chose de terrible, puisqu'ils effraient des petites filles. Si elles reculent épouvantées, c'est donc qu'ils sont terriblement puissants. Cela leur suffit. Ils ne font rien de plus. Ils ne touchent pas, ne violent pas, c'est sûr. Ils se contentent d'exhiber leur truc.

« *Pas de quoi fouetter un chat, me disent les unes, si on en voit un, il faut le traiter par le mépris. S'il voit que tu as peur, il a gagné.* » « *Certes, disent les autres, c'est un délit passible de prison, mais les prisons sont déjà pleines de violeurs, et la police a mieux à faire que de traquer les mecs qui entrouvrent leur imperméable à la sortie des écoles.* »



J'écoute la voix qui me semble celle de la sagesse : « *Cela existe. Il faut apprendre aux enfants que cela peut leur arriver ; s'ils en voient un, il faut qu'ils en parlent à quelqu'un de confiance, pour calmer leur angoisse, les aider à vivre avec ce traumatisme.* »

Un soir, tard, je rentre d'une réunion, par une petite rue déserte, et j'arrive près de chez moi. J'ai cinquante ans, je marche seule, mais j'ai de la défense et de l'expérience : j'ai lu, parlé, réfléchi. Je suis une vieille routière, j'ai voyagé dans le monde entier. Je passe par de petites rues, quand je veux, le jour, la nuit. Il ne m'est jamais rien arrivé.

Il m'arrive la même chose. Tout à coup, je ne suis plus une femme avertie, une féministe expérimentée. De nouveau, j'ai neuf ans, et suis terrifiée. Je me force à réfléchir, me répète : « *Ils ne font rien de plus que de s'exhiber. Je n'ai rien à craindre. Tout ce que cherche cet homme, c'est à m'effrayer. Il veut seulement me faire peur, pas me faire mal. Il ne va pas me sauter dessus. Ce n'est qu'un pauvre type. Un malade. Pas un criminel.* » Mais une petite voix s'insinue, me trouble : « *En es-tu si sûre ? Il y a peut-être des variantes, ou des combinaisons de perversions. Est-ce que tu sais vraiment tout sur le sujet ? Il est peut-être exhibitionniste ET violeur. Et si tu étais tombée sur le seul à tendance sadique ? Un mutant... »*

J'arrive à sa hauteur, et le croise en essayant de prendre l'air dégagé. Je le dépasse. Tout à coup, je m'aperçois qu'il a rebroussé chemin et me suit.

La panique m'envahit. Je prends mes jambes à mon cou. J'arrive à la maison hors d'haleine. Mon fils m'accueille. Je pleure. Il me console. Ensemble, nous appelons la police. Pour me sentir mieux en mettant un nom sur cette violence. Pour que d'autres petites filles soient protégées de cette agression sexuelle.

Pendant des années, des décennies, le tabou du regard a pesé sur moi, et j'ai fermé les yeux pendant l'amour. Un jour, j'ai pu ouvrir les yeux. Revoir sans rejet. Retrouver la paix. Regarder avec joie la verge de mon bien-aimé.

Le frein à main n'a pas fini de m'obséder, mais j'ai trouvé une solution : j'ai vendu ma voiture.

## **Le miroir**

La direction de la banque où je travaille<sup>113</sup> à Paris – j'instruis des dossiers de crédit-bail – reçoit des Allemands. Mon patron me demande, ainsi qu'à un jeune collègue, de les accompagner pendant une soirée dans un cabaret. Après leurs rendez-vous professionnels, nous serons leurs hôtes, représentant la banque.

À vingt-sept ans, je n'ai aucune expérience du « *Paris by night* » ; je ne suis jamais allée dans une boîte de nuit. On me demande d'être aimable et de

faire la conversation en allemand. Des entrées ont été réservées, et je me retrouve, seule femme, avec mon collègue et cinq hommes d'affaires ayant le double de mon âge, dans un lieu que je découvre, au 63 des Champs-Élysées.

Le nom de l'établissement aurait dû m'alerter : le Carnal. Le public aussi : surtout des hommes d'un certain âge. Dès que le spectacle commence, je me sens mal : c'est du strip-tease. Sur la scène, de belles jeunes femmes aux longues jambes se déshabillent, se déhanchent, se penchent vers le public, avec des œillades provocantes et des attitudes excitantes.

Excitantes pour qui? Les invités jubilent de découvrir le «*gay Paris*», mais pas moi! Je n'ai aucune envie de regarder, mais comment m'offusquer ostensiblement sans manquer au devoir d'hospitalité qu'on attend de moi? Faire scandale, ou même faire la tête, me plaindre le lendemain à mes supérieurs, c'est risquer de perdre mon travail.

Mon malaise va croissant. Je continue à subir, m'identifiant à cette femme qui se dénude devant des hommes habillés, sidérée par cette violence en dentelles, et finalement traumatisée par le clou du spectacle.

La femme est debout, chaussée de hauts talons. Elle est nue sous un voile presque transparent. Elle écarte les jambes et glisse entre ses cuisses un petit miroir, elle se penche comme pour regarder sa vulve qui s'y reflète, puis elle oriente le miroir vers l'assistance, projetant sur nous...

Je ferme les yeux, refusant de voir.

Pour d'autres raisons, je démissionne peu après.

Pendant tout le reste de ma vie, je travaille seule, chez moi.

Jamais je n'ai raconté cela. En l'écrivant, trente-cinq ans plus tard, je retrouve ce que j'ai ressenti – horreur, dégoût, choc, brûlure. J'ai appris à nommer ce qu'on m'a imposé : une violence sexuelle.

### **« Tu prends combien ? »**

J'ai vingt ans, trente ans, quarante ans. Je marche dans la rue, à Paris, en plein jour. J'entends une voix derrière moi, un souffle d'homme, une proposition : « *Tu prends combien ?* », ou « *C'est combien pour une pipe ?* »

La première fois, je suffoque. Je me retourne, vois un homme ordinaire, entre deux âges, sans signe particulier, grimaçant un sourire, l'œil luisant. La stupéfaction me rend muette. Je presse le pas, et rentre chez moi bouleversée. Je me lave longuement, pour me nettoyer de ce crachat, de cette haine. Oui, je me sens salie par la souillure de la question. Quoi! Me proposer ça! Vouloir acheter ça! N'est-ce pas chercher à me faire comprendre, par la peur, que la place d'une femme n'est pas dans la rue? Qui suis-je pour cet inconnu? Une femelle à humilier. Un vagin sur pattes, une bouche sur pattes.

Dans des groupes de femmes, nous parlons de ces violences multiples, qui font partie des dangers de la rue pour les filles et les femmes<sup>14</sup>. La plupart des mères nous ont mises en garde, nous enseignant la seule parade qu'elles connaissent : « *Fais comme si tu n'entendais pas! Surtout ne le provoque pas, ne réponds pas! Mets-toi vite à l'abri, en sécurité!* »

Non! Nous ne voulons plus filer doux, nous taire, accepter la loi des machos, laisser leur ordre régner dans la rue. « La rue est à nous », proclamant nos banderoles dans des manifs.

Nous discutons de ripostes possibles. Certainement pas rétorquer sur un ton de pimbêche offusquée : « *Mais enfin, monsieur! Pour qui me prenez-vous? Vous ne m'avez pas regardée! Je ne suis pas celle que vous croyez!* » Nous, féministes, sommes solidaires des femmes prostituées, et il ne s'agit pas de nous en distinguer en faisant peser sur elles seules la honte que la société attache aux corps féminins excitant le désir des hommes.

« *Je ne suis pas à vendre* », suggère l'une de nous. Une autre raconte qu'elle a eu un haut-le-cœur et s'est contentée de s'exclamer : « *Mais Monsieur...!* » ; aussitôt, l'homme a battu en retraite avec un piteux « *Excusez-moi, madame!* » De retour des États-Unis, une autre propose : « *C'est pas dans tes moyens!* », et nous cite cette riposte qu'elle a apprise là-bas : « *If you ask for the price, you can't afford it* » (« *Si tu demandes le prix, cela veut dire que c'est trop cher pour toi* »).

Une seule a eu la présence d'esprit de répondre : « *C'est gratuit, mais avec vous je n'ai pas envie.* »

J'ai cinquante ans, soixante ans. Je marche dans la rue, à Paris, ou regarde une vitrine. J'entends une voix d'homme derrière moi, un souffle d'homme, une proposition : « *Vous êtes seule? Si vous voulez, on peut se retrouver. Je sais y faire pour pas cher. Allez, y a pas d'mal à s'faire du bien. J'vous assure, c'est pas cher, et je peux vous satisfaire.* »

Comme la première fois, je me retourne, vois un homme ordinaire, plutôt jeune, grimaçant un sourire, l'œil luisant. La stupéfaction me rend muette. Je presse le pas, vérifie que l'homme ne me suit pas, et rentre chez moi bouleversée. Je me désole que la sexualité soit pour certains une marchandise, que ses plaisirs fassent l'objet d'une transaction, que des hommes aussi en soient réduits à se prostituer!

Non, tout ne s'achète pas! Jamais je ne paierai pour « ça » : je veux être désirée pour moi-même, je veux que le désir de l'autre rencontre le mien, dans une recherche commune de jouissance.

Quel coup de vieux! Après une longue période où je n'ai été pour certains hommes qu'un vagin ou une bouche sur pattes, après une accalmie

de quelques années à la maturité, me voilà arrivée à l'âge où on me réduit au statut de porte-monnaie sur pattes!

15 juin 2011. Je rentre d'une réunion féministe – le lancement de l'opération « Osez le clito! » par l'association Osez le féminisme! Une amie m'a accompagnée, et nous nous sentons stimulées par l'énergie de notre belle relève. En sortant, nous nous promenons par une douce soirée à Paris en parlant de sexualité, d'évolution des mentalités et de bien d'autres sujets, puis nous nous quittons, et je prends un taxi pour rentrer chez moi.

Voilà que le chauffeur, un homme d'environ cinquante ans, m'entreprend. Des informations passent à la radio, et il me demande mon avis sur le mariage des homosexuels qui vient d'être rejeté par les députés. Je réponds que je suis contre le mariage, mais pour la liberté : si des gens veulent se marier, pourquoi le leur refuser? N'entendant que le mot « liberté », il s'empresse de m'aviser qu'il est libre ; tout en étant « *en couple, mais sans cohabiter* », il s'autorise des aventures. Je m'enquiers de la réciproque. Oui, répond-il, sa femme aussi, oui, la liberté vaut pour les deux, mais mieux vaut éviter de se donner trop de détails.

« *Moi, j'aime "ça"* », reprend-il avec entrain, et il m'affirme qu'il sait très bien s'y prendre pour faire jouir une femme très vite : est-ce que je suis intéressée? Je me récrie, et le traite de prétentieux. La situation me semble comique, au sortir d'une soirée sur le clitoris et les merveilles infinies que peut apporter cet organe sensible, s'il est traité avec délicatesse, en prenant tout son temps! Un temps dont je sais par expérience qu'il est long.

Je n'ai pas peur : l'homme que j'entends est un dragueur, direct et lourd, certes, mais pas un violeur ; un homme qui tente sa chance systématiquement : en baratinant toutes les femmes qui passent à sa portée, il doit parvenir à ses fins assez souvent pour avoir validé sa méthode, qui suppose de ne pas se formaliser des refus.

Après m'être moquée de son assurance, j'essaie un argument sérieux : il faut un certain temps pour se connaître, et la première fois est souvent ratée ; donc je n'y crois pas, et ne prends pas ce risque.

Il me demande mon âge, tout en avançant « cinquante-cinq ans », d'une voix de flatteur (qui vit aux dépens de celles qui l'écoutent) ; quand je réponds « non, soixante-trois », il me qualifie de « *bien conservée* », et insiste pour me proposer de nouveau ses services avec à la clé une jouissance garantie et immédiate. Je persiste à décliner une telle offre. Sa technique de drague sans finesse me donne à penser qu'il doit pratiquer la méthode « à l'abordage sabre au clair » : très peu pour moi!

Nous voilà arrivés à destination. Il écrit son prénom et son numéro de portable sur un papier qu'il me donne avec un engageant « *Vous pouvez m'appeler quand vous voulez* ». Je paie la course et ouvre la portière. C'est alors qu'il abat sa dernière carte : « *J'ai presque fini ma journée ; je vous parie ma recette que je vous fais jouir tout de suite !* »

« Tout de suite ! » Je m'esclaffe. Certaine de n'avoir rien raté, je rentre tranquille. Merci, Laurent, vous m'avez bien fait rire !

## **Les machos sont des tigres de papier**

Démonstration en six aventures vécues de l'âge de vingt-deux ans à celui de cinquante-cinq ans.

### **Le dragueur du cinéma**

Depuis que j'ai de l'argent de poche, je vais au cinéma. De préférence seule. Quand le film me semble mauvais, je ne m'en prends qu'à moi-même. S'il m'agite, je préfère laisser ensuite mes émotions s'apaiser en silence.

Dans les années 1960, aller au cinéma seule, pour une adolescente comme moi, n'était pas recommandé. Même l'après-midi. Quant au soir, il n'en était pas question pour des filles, car c'était « dangereux ».

Le danger portait un nom, toujours le même : l'homme – le sadique, le sale type, le satyre qui allait s'en prendre à nous, pour nous faire subir des violences (jamais précisées).

Le danger était réel. Cela commençait par une main baladeuse qui, l'air de rien, venait s'égarer sur notre genou. Pendant un moment, on se demandait si ce n'était pas une erreur, on espérait que le type se trompait de genou ; mais non, pendant que la main s'appesantissait, une jambe se déplaçait peu à peu, lentement, sournoisement, et venait se coller à la nôtre. On avait beau se tortiller sur son siège, se caler de l'autre côté, en laissant le plus d'espace possible, la progression se poursuivait, inexorablement : du genou, la main remontait le long de la cuisse, ou descendait vers le bas de la jupe, avec pour objectif de... STOP ! N'ayant jamais tenu aussi longtemps, je ne peux pas décrire la suite.

Quand cela m'était arrivé, plusieurs fois déjà, je m'étais levée précipitamment, terrorisée, et étais allée m'asseoir dans une autre rangée, le cœur battant longtemps la chamade.

Je ne pouvais pas me confier à ma mère, car j'allais au cinéma sans lui demander la permission, qu'elle m'aurait refusée. Je l'entendais parler avec des amies célibataires qui osaient prendre le risque d'aller seules au cinéma (les pauvres, elles n'avaient aucun homme pour les protéger!).

Elles échangeaient des idées de parade.

Prévenir l'ouvreuse qu'on était seule, et qu'on aurait peut-être besoin de son aide.

S'asseoir à côté d'une autre femme. Se serrer les coudes entre femmes.

Quand il n'y avait pas trop de monde dans la salle, s'asseoir entre deux fauteuils vides, mettre son sac sur l'un et son manteau sur l'autre.

Choisir un siège au bout de la rangée pour pouvoir vite se lever afin d'échapper à un voisin collant plus facilement qu'en dérangeant plusieurs spectateurs.

Se lever pour changer de place dès qu'on était « embêtée », ou même seulement si on trouvait une allure louche au monsieur d'à côté, qu'on regardait furtivement.

Une vieille amie coriace nous avait donné ses trucs : prendre la main peloteuse, la lever et demander à haute voix : « *À qui est cette main ?* » Encore plus fort : au revers de sa veste, elle stockait une épingle ; si le voisin inconnu se montrait entreprenant, elle la prenait et en donnait un bon coup sur la main égarée. Elle nous garantissait le succès : le propriétaire de la main ne demandait pas son reste.

Jamais je n'aurais osé employer ces tactiques offensives, d'autant qu'une copine m'avait raconté une mésaventure : s'étant offusquée du comportement de son voisin, elle s'était entendue répondre, à très haute voix : « *Mais enfin, Mademoiselle, arrêtez de m'agresser, c'est vous qui m'avez touché, espèce de dévergondée !* » (un mot d'autrefois qui voulait dire « pute »).

Perplexe, je réfléchis à la meilleure solution. Pas seulement pour être tranquille. Pour agir sur le problème, le prendre à la source.

Chaque fois que je me lève pour aller m'asseoir ailleurs, j'enrage de donner à un sale type au visage inconnu la satisfaction de m'avoir fait fuir.

Jusqu'à ce jour de mes vingt-deux ans, dans une salle du Quartier latin presque vide. Je crois avoir pris toutes les précautions en posant mon sac d'un côté et mon manteau de l'autre, mais l'attaque vient par derrière : je sens des mains parcourir mes cheveux longs, puis des doigts se glisser dans mon cou.

Le film m'ennuie. Si j'avais tenu à le voir tranquillement jusqu'au bout, j'aurais peut-être seulement changé de place. Je cherche une tactique, non de défense, mais de contre-attaque. Tout à coup une idée me vient : cesser de fuir, prendre le taureau par les cornes.

Je me tourne vers l'homme, et lui lance : « *Ce film n'est pas terrible. Je vous propose de sortir et d'aller prendre un verre ensemble pour discuter.* »

En fait de taureau, cet agresseur de mon âge n'est qu'un veau minable et larmoyant. Il passe de longues minutes à se plaindre : il a raté son bac,

ne fait que des petits boulots dont il est renvoyé, n'arrive pas à trouver une femme qui veuille de lui. Il souffre d'être incompris par ses parents, repoussé par les femmes, tout le monde est méchant avec lui, etc.

Tout en l'écoutant geindre, tenter (en vain) de m'apitoyer, de me draguer autrement, je me rends compte qu'une statue s'effondre, celle du colosse intérieur qui me gâchait la vie, en entravant ma liberté : ces dragueurs de cinéma qui font si peur aux femmes seules ne sont forts que dans l'obscurité. Les amener à la lumière leur fait perdre toute leur puissance, comme le jour dissipe des ombres menaçantes. Cette réaction – je rends grâce à la déesse féministe qui me l'a inspirée – a changé ma vie : j'ai compris que les agresseurs étaient forts de notre faiblesse.

### À l'hôtel

C'est mon premier grand voyage à l'étranger, seule, en avion. De l'autre côté de l'océan Atlantique, à Toronto, pour un colloque sur Zola. J'ai vingt-six ans. En laissant mon mari et nos filles (l'une de deux ans et demi, l'autre de huit mois), je ressens un plaisir délicieusement coupable – la perspective de quelques nuits de sommeil sans réveil intempestif.

Dans l'avion, je suis assise à côté d'un monsieur d'un certain âge, un homme d'affaires qui rentre chez lui, à Montréal, où nous faisons escale. Nous sympathisons, et il m'invite à m'arrêter sur le chemin du retour ; il m'offre l'hospitalité, me dit que sa femme sera très contente de me rencontrer ; si je peux faire une étape de vingt-quatre heures, il m'emmènera visiter la ville. J'accepte avec joie.

Le colloque se termine. Avant de repartir, je téléphone au Montréalais qui me confirme son invitation. Je suis ennuyée, car j'arriverai les mains vides ; je le préviens : il ne me reste presque plus d'argent ; pour me faire pardonner mon absence, j'ai acheté beaucoup de souvenirs pour ma famille. Grand seigneur, il me rassure : « *Je vous invite. Vous êtes mon hôte.* »

J'atterris dans l'après-midi. Il vient me chercher à l'aéroport, me fait monter dans une belle voiture, et m'explique d'un air gêné que c'est « *un peu compliqué* » avec sa femme, et qu'il a donc préféré me loger ailleurs que chez eux. Il me dépose devant un grand hôtel du centre-ville, en m'annonçant qu'il revient me chercher dans un moment. En effet, une chambre est retenue à mon nom. J'y entre, et regarde effarée le prix.

Le téléphone sonne alors que je viens de commencer à changer de robe. « *Ne vous dérangez pas, dit-il, je monte.* » Le piège m'apparaît enfin. Je suis faite comme une rate. Je m'en veux de n'avoir rien compris. Un si vieux monsieur, bien plus vieux que mon père ! Jamais je n'aurais imaginé...

Panique. Que faire? Je n'ai aucune autre défense que ma candeur. Je suis comme je suis, en train de m'habiller. J'ai enfilé une robe en lainage blanc, qui présente un inconvénient : elle se ferme dans le dos par cinq boutons. J'ai toujours du mal avec celui du milieu. Quand le monsieur frappe, il m'en reste deux à boutonner. Je lui ouvre la porte et aussitôt je me tourne, lui offrant mon dos et mon problème : « *Je suis prête, voyez, je n'ai plus qu'à mettre mon manteau, mais s'il vous plaît, ayez l'obligeance d'attacher ce bouton, je n'y arrive pas!* » D'abord décontenancé, il marque un temps d'arrêt, puis s'exécute, et je sens à peine ses doigts à travers le lainage. Il m'obéit. Il ne me saute pas dessus. Puis il m'emmène visiter la ville. Un tour en voiture, une bonne heure, avec des explications intéressantes.

Il ne m'invite pas à prendre un verre, il dit que finalement il n'est pas libre le soir. Ah ! il a aussi un rendez-vous le lendemain, il ne pourra pas me ramener à l'aéroport. Est-ce que j'ai assez d'argent pour prendre un taxi? Oui, il m'en reste juste assez. Il me dépose devant l'hôtel, en me disant de commander ce que je veux comme repas et de le faire mettre sur la note. Je le remercie chaleureusement, et nous nous embrassons sur les deux joues. Je l'ai échappé belle.

Je n'entends plus jamais parler de lui. Je ne raconte à personne cette aventure, et surtout pas à mon mari. Je crois l'oublier, l'effacer de ma mémoire.

Le souvenir m'en revient trente ans après, quand je retourne à Montréal. Je repense à la jeune femme que j'ai été, d'une telle naïveté...

### **Comment j'ai remonté les bretelles de mon cousin**

Été 1980. Marguerite Yourcenar vient d'être élue à l'Académie française – c'est la première femme ainsi honorée. Ayant lu avec émerveillement *Mémoires d'Hadrien*, j'estime que c'est plutôt elle qui honore l'Académie de sa présence.

Un repas de famille en plein air, à de longues tables sous des arbres. Je suis placée en face d'un cousin, de l'âge de mon père, et sans aucune compétence en littérature – il est juriste. Nous parlons de choses et d'autres, et voilà que j'entends ce catholique pratiquant, prêchant volontiers les vertus évangéliques, proférer sur la nouvelle académicienne cette horreur sexiste : « *Cette Marguerite Yourcenar, elle est grosse, et vraiment moche...!* »

Je vois rouge.

Jamais je ne me suis affrontée à un adversaire aussi impressionnant. Pensant qu'il me provoque, j'hésite entre deux réactions :

« *“Moche”, dis-tu! Et alors? Quel rapport avec son écriture?* »

« *Quand Sartre a reçu le Nobel, as-tu dit qu'il était bigleux?* »



Je choisis la contre-attaque. Pour la première fois de ma vie, je me lance dans une polémique publique, en ayant affaire à forte partie – l'un de ces adultes que mon père respecte.

« As-tu lu *Mémoires d'Hadrien* ?

– Non.

– Ou un autre livre de Marguerite Yourcenar ?

– Non plus.

– Alors, comment te permets-tu ?

– Me permettre quoi ?

– De me dire qu'elle est moche, à moi ?

– Quoi, à toi ?

– D'oser me dire, à moi, que la plus grande écrivaine française vivante, avec Nathalie Sarraute, est moche ? Tu es qui pour dire ça ? Tu ne l'as même pas lue, et tu te permets de la juger sur son physique !

– Ne prends pas la mouche comme ça, ce n'est pas si grave.

– C'est grave, et je prends la mouche que je veux.

– Calme-toi, je retire ce que j'ai dit. »

J'avais trente-deux ans. J'ai compris que les machos sont des tigres de papier. On leur parle fermement, et ils s'aplatissent.

### ***L'ami de mon père***

J'ai quarante-deux ans, et traverse une période difficile. Mon mari vient de quitter le domicile conjugal, à ma demande. Nous entamons la procédure de divorce. Je vais rester dans l'appartement le temps de finir d'élever nos quatre enfants.

Je décide de faire repeindre la pièce principale, et m'adresse à un ami de mon père qui nous a déjà donné un coup de main lors de notre installation.

Marc a une soixantaine d'années. C'est un homme chaleureux, cultivé et volubile. Excellent bricoleur, il vit de petits travaux chez l'un ou chez l'autre. Je le connais depuis toujours. Mon père a souvent fait appel à lui, et l'a recommandé à plusieurs personnes. Je n'ai aucune raison de me méfier.

Tout de même, j'évite d'informer Marc du départ de mon mari. Je lui dis qu'il est en voyage, et j'essaie de donner le change. Je n'ai pas encore annoncé la situation à mon père, et je veux choisir moi-même le moment.

Comme je travaille à la maison, nous cohabitons, Marc sur son escabeau, à peindre, moi dans mon bureau, à écrire. De temps en temps, je vais me faire une tasse de thé, et nous échangeons quelques mots. La peinture doit être terminée le lendemain, et voilà que le ciel me tombe sur la tête.

Je suis dans la cuisine, attendant que mon thé infuse, quand Marc entre, le regard bizarre. Il se dirige vers moi sans un mot, en grimaçant un sourire, pose les mains sur mes seins, puis descend vers mon ventre.

Je suis foutue. Les enfants ne rentrent que dans deux heures. Il a largement le temps de... Paniquée, je pense qu'il est bien plus fort que moi : cela ne sert à rien que je me débatte. J'aurais pu me souvenir du manuel d'autodéfense féministe et lui envoyer un coup de genou dans les couilles, mais je suis sidérée, paralysée.

Les mains de Marc descendent encore plus bas... quand me vient une réaction qui me sauve. Un réflexe de classe. Marc est mon employé, et je le paie pour un travail.

Je redresse la tête, toise Marc et lui lance d'un air hautain : « *Mais enfin, Marc, vous n'y pensez pas !* »

Il bat en retraite. Je m'enferme dans mon bureau jusqu'au retour des enfants. Je n'en sors que pour régler les comptes avec Marc. Je le paie, le remercie froidement, et le mets dehors. Je ne l'ai plus jamais revu.

Je mets ma famille en garde contre lui, et Marc perd notre confiance en même temps que notre clientèle. Comment a-t-il pu courir un si grand risque ? Ce n'est sans doute pas la première fois, et il devait se sentir assuré de l'impunité, du silence des victimes. Il est tombé sur moi au moment où je prenais ma vie en main.

Mon père perd un ami, et moi des illusions. Pourtant, je savais bien que la majorité des viols sont commis non par des étrangers, mais par des familiers...

Il a fallu l'affaire Strauss-Kahn, en mai 2011, pour que cette histoire me revienne en mémoire, et que je me rende compte de ce que j'aurais dû faire : porter plainte pour agression sexuelle. Alors que je travaillais sur ces sujets depuis des années, alors que j'avais exhorté d'autres femmes à le faire, je n'y ai même pas pensé.

### **Une vidange de couilles**

La prostitution. Il y a longtemps que je fais des recherches sur ce sujet, que je réfléchis aux hommes qui paient pour « ça »<sup>115</sup>. Je les écoute, et cherche à les comprendre. Souvent, on me demande comment je fais pour rencontrer des hommes « qui vont aux putes », et on s'étonne qu'ils se confient à moi, qu'ils parlent de choses pareilles avec une femme.

Comment je les rencontre ? Par hasard, le plus souvent. Un copain de copain, un ami d'une relation. Une rencontre, un contact. Ou alors un inconnu. Dans le train, ou l'avion. Je voyage souvent seule. Quand j'ar-

rive à ma place, après m'être installée, j'échange quelques mots avec mes voisins. S'ils ne m'inspirent pas, je plonge dans un livre.

Je reviens en train du Midi, où je suis allée donner une conférence. Je m'assieds à côté d'un homme d'un certain âge, le mien (cinquante-cinq ans), rubicond, enrobé, une trogne de bon vivant à la plaisanterie facile. Il est chauffeur de car, et il « *monte dans le nord* » prendre la relève d'un collègue. Il me demande ce que je fais dans la vie, je lui parle de mes recherches sur la prostitution. Il s'exclame : « *Ç'ui qui vous dit qu'il y va pas, i' vous raconte des salades ! Dans mon métier, on y va tous.* »

Tous, vraiment ? Et donc lui aussi ? Un peu gêné au début, car c'est la première fois qu'il parle de « ça » avec une femme, il devient volubile, et me raconte les pratiques de sa profession, les tuyaux qu'on se refille sur telle « fille »<sup>116</sup> à tel endroit. Les parkings d'autoroute, les pipes vite faites. Lui, il a ses habitudes, ses circuits, ses préférées. Entre deux trajets de car, quand il est chez lui – il est marié et a deux grands enfants –, il va une ou deux fois par semaine « voir » une femme dans une camionnette stationnée en pleine campagne.

Je l'écoute. Il dit qu'avec sa femme, « *au bout de trente ans de mariage, ce n'est plus ça* ». Il dit que « *aller aux putes, ça soulage, ça fait du bien, et puis, de toute façon, c'est un truc d'hommes, c'est normal, elles sont là pour ça* ». Même s'il sent monter une légère discordance entre nous, il m'explique, goguenard, que « *nous, les hommes, on a des besoins ; si on ne fait pas l'amour, ça peut nous monter au cerveau* ».

Je n'y tiens plus : « *Vous appelez ça "faire l'amour" ? Moi, j'appelle ça une vidange de couilles ! C'est ça que vous recherchez ? Ça vous suffit ? Vous vous sentez vraiment mieux après ?* » Il bredouille : « *Oui, des fois c'est pas terrible, on n'a pas le temps de s'y mettre que c'est déjà fini, faut faire vite, et puis quand il fait froid, c'est pas pratique, on n'est pas bien installés.* » Dans la camionnette où il va régulièrement, c'est mieux : « *Quand elle est bien lunée, on cause un peu, après.* » Il lui cause, comme il me cause, de sa femme, qui tient bien sa maison et qui est une bonne mère mais « *qu'est chiante* », « *qu'a jamais tellement aimé ça* », et qui l'« *emmerde pour un rien* ».

Et l'argent ? Cela doit lui coûter cher. Comment fait-il ? Des acrobaties avec son patron, pour se faire payer « *des heures sup' en liquide* », sinon sa femme se douterait de quelque chose. « *Chiante et tout* », il l'aime bien quand même, et il doit aussi avoir un peu peur d'elle, car il ne voudrait « *surtout pas qu'elle l'apprenne* ».

Moi, je pense à sa femme. Si elle n'a « *jamais tellement aimé ça* », qu'a-t-il fait pour que cela change ? Si, l'âge venant, elle a « fermé boutique », cela l'arrange peut-être que son mari aille « voir » ailleurs et arrête de « l'em-

bêter avec ça». Et puis il y a aussi des «choses» qu'il ne lui a peut-être jamais demandées, parce que «ça», on ne le fait pas avec une femme qu'on respecte. Je me souviens d'un homme qui m'avait expliqué que pour lui, il y avait *«les femmes bien et les autres»*. Son critère : *«La bouche qui embrasse mes enfants ne peut pas me faire une pipe.»*

Le chauffeur de car, qui me semblait au début être un bon vivant, continue à se plaindre, de sa femme, de sa vie, du vieillissement (*«J'suis plus ce que j'étais»*). Tout de même, il a renoncé à me convaincre qu'il *«rigolait un bon coup»* en allant «voir» des prostituées. Je ne vois pas le côté *«marrant»*, car ce qu'il me raconte me semble plutôt moche. C'est lui-même qui emploie le mot *«minable»*. D'ailleurs, il n'affirme plus grand-chose, il ne rigole plus tellement, il dit même que *«c'est pas très jojo, tout ça, au fond»*.

Je sens qu'il commence à me regarder comme... Aïe! Je sors la photo de mes enfants, je lui parle de l'homme que j'aime, précise qu'il m'attend sur le quai, à l'arrivée. Je fais ce qu'il faut, selon moi, pour lui enlever toute illusion. Il persiste à me regarder comme... une étoile descendue du ciel.

Le train arrive à Paris. Je le remercie de sa confiance, lui dis que notre conversation m'a beaucoup apporté, m'a aidée à mieux comprendre les hommes qui paient. Je lui dis que j'ai été contente de le rencontrer, et lui souhaite un bon voyage de retour. Il m'aide à descendre ma valise. Nous sommes sur le quai, un peu embarrassés de nous quitter après ce long temps à parler de sujets si personnels. De loin, j'aperçois mon bien-aimé, et prends mon élan pour le retrouver en lançant un «au revoir».

Le monsieur me court après : *«Attendez, j'ai quelque chose à vous dire... Vous êtes... J'aimerais bien... Vous savez... Comment je pourrais vous dire... faire une vidange de couilles avec vous.»* Je le regarde, interloquée, puis j'entends ce qu'il a voulu me dire : n'est-ce pas le plus grand compliment qu'il puisse adresser à une intellectuelle, à une féministe? Émue, je lui dis ce que je ressens : *«Merci, je suis très touchée»*, et l'embrasse sur les deux joues.

### **«Nous les grignotons!»**

Un soir, vers minuit, en rentrant chez moi à pied, je traverse une place où, depuis quelques mois, stationnent, la nuit, de jeunes prostituées bulgares. J'avisé deux jeunes gens, qui discutent entre eux à l'écart; manifestement, ils se préparent à aborder l'une de ces femmes. J'ai largement l'âge d'être leur mère; je vais vers eux, et j'engage la conversation. Bien sûr, ils me demandent «de quoi je me mêle», mais je tiens bon. Je voudrais en savoir plus sur eux, comprendre ce qui peut les avoir amenés là, pourquoi ils s'appêtent à payer pour «ça». Je voudrais les dissuader, mais pour commencer, j'y vais doucement.

De quoi je me mêle? De ce qui me regarde : la prostitution, cela me concerne, et même davantage – cela me perturbe, m'empêche de dormir tranquille. Même si beaucoup de gens semblent considérer que c'est l'un des droits de l'homme de payer pour utiliser le sexe d'une autre personne, je ne vois là rien de normal, et ne me résigne pas à m'accommoder de la prostitution comme d'un « mal nécessaire ». Je trouve que c'est un mal tout court. Je la refuse. Je rêve d'un monde meilleur, j'imagine un monde sans prostitution, où la sexualité serait la rencontre de deux désirs d'adultes.

Payer pour « ça » ne résout aucun des problèmes des hommes qui paient. Ils parlent tous de leur déception, ils disent tous qu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils voudraient, que ce n'est jamais à la hauteur de leurs fantasmes. Si moins d'hommes étaient prêts à passer ce marché de dupes, il y aurait moins de corps proposés dans la rue, les bars, les petites annonces, ou sur Internet. De tous âges et des deux sexes. Proposés comme de la marchandise, de la viande sur pied, avec des trous.

La prostitution, c'est le pouvoir de l'argent, le pouvoir des riches sur des pauvres. Un pouvoir qui prend une forme sexuelle.

Je me garde bien d'attaquer les deux garçons là-dessus. Pour commencer, je les écoute. Ils ne demandent qu'à parler. J'apprends qu'ils ont dix-neuf ans, sont « cuistots » dans un restaurant, et ont l'habitude de venir là une fois par semaine. « *On sort tard, nous, on peut pas rencontrer de filles à cette heure-là, tandis que là, c'est facile, elles sont là pour ça, un billet, et hop! on a ce qu'on veut.* » « *De beaux gars comme vous!* » Je m'étonne : comment, ils ne peuvent pas rencontrer de filles dans la journée! Pendant leur pause de l'après-midi, il doit pourtant y avoir moyen de draguer dans un jardin, ou à une terrasse de café. Et dans leur restaurant, aucune fille ne travaille? Et ils n'ont pas de sœur ou de cousine qui auraient des copines?

« *On paie, et on a ce qu'on veut* », ont-ils dit : cela veut dire quoi? C'est vraiment cela qu'ils « veulent », un coup vite fait, derrière un arbre ou dans une sanisette? Payer pour « ça », c'est « *grave nul* », alors que faire « ça », dans de meilleures conditions, avec une « *meuf qui vous kiffe sérieux* », cela peut être « *mortel* ». Ils en conviennent. Pourtant, l'un d'eux essaie de placer l'argument des besoins masculins. Ah! bon, les hormones les travaillent, ces jeunes gens? Et alors, ils ne peuvent pas s'arranger autrement, se faire dégorger le poireau par leurs propres moyens? « *C'est moins marrant* », objectent-ils. Peut-être, mais « *madame cinq doigts* », c'est gratuit, et cela ne fait de mal à personne. Ils disent qu'ils vont réfléchir. Je m'en contente.

Espérant les avoir découragés, je rentre chez moi. Le lendemain, je raconte l'histoire à ma mère, qui pousse les hauts cris : elle désapprouve énergiquement ce qui lui semble de la dernière imprudence. Elle est même

plus directe : elle me dit que je suis complètement folle de traîner dans les rues la nuit. Je la laisse parler. C'est sa façon de me dire qu'elle m'aime et qu'elle se fait du souci pour moi. Comme d'habitude, je réponds « *oui, maman* », et nous passons à autre chose. Elle et moi savons que je continuerai à n'en faire qu'à ma tête.

Puis un souvenir lui revient, un souvenir vieux de près de soixante ans.

Pendant l'Occupation, à Paris, mon grand-père allait se promener le soir après le dîner. En faisant le tour du parc des Buttes-Chaumont, il rencontrait des soldats allemands, soignés à la Fondation Rothschild toute proche. Il était professeur d'allemand, et parlait avec eux dans leur langue. Il leur disait : « *C'est foutu, il n'y a aucune chance pour que vous gagniez. Dites-le aux autres!* » Il rentrait tout content : « *Aujourd'hui, j'en ai démoralisé deux. Cela fera autant de soldats en moins!* » Il était heureux d'agir, il avait l'impression d'influer sur les événements, d'apporter sa contribution à la fin de la guerre. Ma grand-mère s'inquiétait – « *Ils vont te dénoncer* » –, mais il la rassurait : « *Je les grignote.* »

Tout ce que je sais de mon grand-père, c'est ma mère qui me l'a appris : il est mort quand j'avais quatre ans.

Quand ma mère me raconte cette histoire, je me sens fière de cet homme, fière d'être sa descendante. Comme lui, j'aime la langue allemande, qui a été magnifiée par Goethe ou Rilke avant d'être prise en otage par Hitler et les nazis. Comme lui, je vais à la rencontre de l'autre, même si *a priori* tout m'en sépare. J'y vais doucement, comme la dame bon genre que j'ai l'air d'être. En réalité, je suis une résistante. Je ne fais pas peur, j'avance à visage découvert, sans arme, proposant un dialogue.

Désormais, quand ma mère s'inquiète – « *Tu prends des risques! Il va finir par t'arriver quelque chose, à parler comme ça, avec n'importe qui* » –, je tente de la rassurer, au moins quant à l'objectif : « *Je les grignote.* » Nous sommes en guerre. Ce n'est pas nous qui l'avons déclarée, mais il est urgent d'unir nos efforts pour qu'elle finisse. Le machisme tue, blesse, insulte, meurtrit, prostitue. Le féminisme n'a jamais tué personne.

---

1. Sur l'air du « Chant des marais », paroles des Petites Marguerites, 1971.

2. Lancé par une équipe autour de Gloria Steinem qui le dirige jusqu'en 1987. Il devient alors bi-mensuel, et renonce à la publicité commerciale en 1991. Trimestriel depuis 2001, il est publié par The Feminist Majority Foundation. Le titre, qui se prononce « Miz », est une contraction de *Mrs.* (madame) et de *Miss* (mademoiselle). Il est entré dans l'usage des anglophones pour désigner une femme ou s'adresser à elle, sans spécifier son statut marital.

3. *Appeler une chatte. Mots et plaisirs du sexe*, Calmann-Lévy, 2004 ; édition de poche, Payot, 2005) : l'histoire des mots désignant les organes sexuels dans les langues occidentales.

4. *Psychologies Magazine*, juin 2002, p. 184, article de Catherine Maillard sur l'épilation.

5. Voir la preuve sur une photo de l'été 2010 : <http://blog.plafonddeverre.fr/post/La-norme-inculquée-par-les-magazines>
6. « Mais si je rentrais dans ma coquille, mon père se lamentait : je me desséchais, je n'étais plus qu'un cerveau. On parlait de m'envoyer à l'étranger, on demandait des conseils à la ronde, on s'affolait. J'essayais de me blinder; je m'exhortais à ne plus craindre le blâme, le ridicule, ni les malentendus... » Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958, p. 192.
7. La chanteuse du groupe Gossip : « On m'a rejetée parce que j'étais pauvre, grosse, mal habillée. Je me souviens, avec la chorale on chantait « *We are the world* », je devais avoir huit ans et je fermais les yeux en chantant tant j'y croyais. Et toutes les autres filles se moquaient de moi. Ça m'a blessée sur le coup et puis subitement j'ai décidé de m'en foutre. J'étais bien comme ça, alors j'ai continué et je me suis sentie libérée. J'ai assumé ma différence. C'est ainsi que je suis venue au féminisme. » entretien, *Télérama*, 6 mai 2010.
8. Raoul, F., 1801, *Opinion d'une femme sur les femmes*, Le Passager clandestin, 2011.
9. Daniel, S., « L'incroyable ascension d'une "souris grise" », *Marie-Claire*, avril 2000.
10. Je ne trouve pas la source de cette phrase; comme on me la cite souvent en Italie, cela indique que l'idée fait son chemin dans les esprits.
11. *Le Secret de la joie*, 1992, trad. Louise Tréham, L'Archipel, 1994, p. 264.
12. Sapienza, G., *L'Université de Rebibbia* (1983), trad. Nathalie Castagné, Le Tripode, 2013, p. 177.
13. Texte de 1979 destiné à la revue *Les Raisons de la colère*.
14. Titre du hors-série sur le féminisme, cordonné par Gérard Biard, avril 2011.
15. Un journaliste du *Parisien* me demande ma réaction à cette publicité; dès le lendemain du jour où paraît son article, la campagne est stoppée et les affiches masquées.
16. *Cosmo*, avril 2001.
17. Tolstoi, S., *Ma vie*, trad. Bonaque et Jurgenson, éd. des Syrtes, 2010.
18. Perucca, B., « Violences faites aux femmes : le règne de l'impunité », *Le Monde*, 13 octobre 2010. L'expression « violence de genre » a le sens de « violence masculine ». Je la rejette, car elle passe sous silence le sexe de l'agresseur.
19. *Le Rocher et la Peine*, L'Asiathèque, 1997.
20. Dans les années 1970, je suivais l'action de féministes engagées dans un parti, saluant le superbe nom de groupes : « Elles voient rouge » pour les communistes, et « Mignonne, allons voir sous la rose » pour les socialistes. Des femmes, notamment en Belgique, ont aussi créé un parti féministe, mais ce rêve poursuivi par de nombreuses féministes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle a toujours tourné court.
21. Le Clézio, J.M.G., *L'Extase matérielle*, Gallimard, 1967, p. 46; la citation suivante se trouve p. 108.
22. Notamment contre la fumée du tabac en public (Droits des non-fumeurs); contre la publicité imposée à tous dans les lieux publics (Résistance à l'agression publicitaire); pour l'union des consommateurs (UFC - Que choisir?).
23. Expression d'Adrienne Rich (1930-2012), poète et essayiste des États-Unis, dans un texte de 1981; en français : *La Contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*, éd. Mamamelis et *Nouvelles Questions Féministes*, 2010. Cf. aussi Wittig, M., *La Pensée straight*, Balland, 1992. Sexisme et homophobie procèdent de l'hétérosexisme, c'est-à-dire de l'imposition de la norme hétérosexuelle machiste.
24. Selon le Trésor de la langue française : « chevalier qui se faisait le défenseur des opprimés et le vengeur des injustices »; empruntée à l'espagnol « *enderezador de tuertos* », l'expression vient du Don Quichotte de Cervantès. En français, le féminin n'est utilisé que dans le sens récent et ironique de « personne qui prétend corriger les injustices et amender la société ».
25. Avant-note à sa traduction de Djuna Barnes, *La Passion*, Flammarion, 1982.



26. Plus tard, j'ai découvert le « Oser, moy, femme », vieux de près de six siècles, dû à l'une des premières femmes qui aient vécu de leur plume, Christine de Pizan, dans *La Cité des Dames* (1405). Qu'osa cette grande écrivaine ? Affirmer que les femmes devaient recevoir la même éducation que les hommes, dénoncer le viol et les ruses masculines pour séduire les femmes, proclamer la capacité des femmes à gouverner. Voilà qui reste d'actualité, tant les mentalités changent lentement, tant les traditions, notamment religieuses, s'opposent à l'égalité femme-homme.

27. De même, « C'est Adélard Godbout [le Premier ministre] qui a donné le droit de vote des femmes » est le titre d'un article de Gilles Boileau en 2004. Comme si les féministes Thérèse Casgrain, Marie-Gérin Lajoie ou Idola Saint-Jean n'y étaient pour rien !

28. Fondé sur la croyance en la suprématie masculine, le patriarcat est légitimé par les traditions et les religions. Son organisation sociale se manifeste par le contrôle du corps des femmes (mutilations génitales, enfermement ou restriction de leurs mouvements, mariage précoce, grossesses nombreuses et forcées, violences), l'exploitation de leur travail gratuit, les obstacles à leur accès aux ressources matérielles et culturelles, ainsi que par le rejet d'hommes non conformes au canon de la virilité hétérosexuelle et dominatrice.

29. « Dolle » signifie « folles », et Mina est une référence à la pionnière féministe Wilhelmina Drucker (1847-1925). Leur première apparition publique date de janvier 1970 : elles brûlent un corset sur une place d'Amsterdam, près du monument à Wilhelmina Drucker (*Emma*, juin 1992, article d'Henriette Bonnarius, p. 27). Parmi leurs autres exploits, elles font irruption dans un congrès de femmes médecins, le 14 mars 1970, et soulèvent leur pull, montrant leur ventre nu sur lequel est écrit « Mon ventre est à moi ». Cf. exposition à Paris de la photographe Eva Besnyö, musée du Jeu de paume, été 2012.

30. Éd. La Différence, 1991.

31. « Féminin masculin – le sexe de l'art », Centre Pompidou, Paris, 1995.

32. *Élévations sur les mystères*, 1727.

33. L'expression est de Beatriz Preciado, dans *Manifeste contra-sexuel*, Balland, 2000, mais l'idée est plus ancienne.

34. Flammarion, 1981.

35. Kuliscioff, A., *Il Monopolio dell'uomo*, 1894, Ortica, Aprilia, Italie, 2011, p. 30 (ma traduction).

36. Le Clézio, J.M.G., *La Quarantaine*, Gallimard, 1995, p. 241.

37. Godard a-t-il évolué ? Il déclare en 1995 : « La perversion masculine de la violence est un facteur fondamental de la dégradation des femmes » (catalogue de l'exposition « Féminin masculin – le sexe de l'art », Centre Pompidou, Paris).

38. Larue, A., *Fiction, féminisme et postmodernité – Les voies subversives du roman contemporain à grand succès*, Classiques Garnier, 2010.

39. *DS*, mai 1998.

40. Après ce livre, qui contribue à la « deuxième vague » féministe (succédant au mouvement suffragiste), elle fonde en 1966 l'important mouvement NOW (National Organisation of Women, dont l'acronyme signifie « maintenant »).

41. M<sup>me</sup> de Staël, *Corinne*, 1807, t. 2, p. 393.

42. Je refuse le mot « maîtresse », qui relève du vocabulaire de l'amour courtois, formé au XI<sup>e</sup> siècle et inadapté à une situation où c'est l'homme qui est le maître : l'étudiant prend et laisse à sa guise, s'amuse et se fait servir, sans souci de l'avenir de la femme dont il a profité et qu'il abandonne, éventuellement enceinte. Parmi les nombreux exemples dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, les passages des *Misérables* (parties IV et V) sur Enjolras et ses amis.

43. Texte paru dans *Le Monde* du 16 février 2005, sous le titre « Écrivaines et frères de l'être ». Mes consœurs Benoîte Groult, Annie Ernaux et Maryse Wolinski avaient bien voulu le cosigner. Il répondait à la chronique parue dans *Lire*, février 2005, p. 10.



44. *Libération*, 22 juillet 1999 : l'astronaute Jean-Pierre Haigneré se souvient de ce qu'il a ressenti en voyant les premiers pas de l'Homme sur la lune.
45. Interview, *L'Express*, 12 novembre 1998.
46. Nécrologie dans *Le Monde*, 29 août 1999.
47. Hella Haasse, interview, *Le Monde*, 20 août 1999.
48. *The Independent*, 8 mars 1997.
49. *Le Monde*, supplément littéraire, 8 janvier 1999.
50. Marie-Claude Pietragalla, directrice du Ballet national de Marseille, *Le Monde*, 16 décembre 1998.
51. *Le Nouvel Observateur*, 9 avril 1998.
52. *Publico*, 1<sup>er</sup> novembre 2010.
53. Merci à Marie-Ange Filippi-Charbonnel à qui j'emprunte cette expression ! Le féminisme serait-il une religion ? Sans déesse ni dogme, il en a, selon moi, l'espérance en un autre monde, un monde meilleur que nous imaginons et travaillons à réaliser.
54. C'est ce dernier qui advint en effet : les premières à obtenir ce droit furent les institutrices en 1908. Un siècle plus tard, toutes les femmes n'en bénéficient pas, par exemple les médecins.
55. *Ce regard en arrière*, trad. Dominique Goy-Blanquet, Sabine Wespieser, 2011, p. 371.
56. Entretien avec l'auteure à propos des mouvements sociaux, 15 septembre 2012.
57. Le « *French feminism* » vu depuis des universités des États-Unis se réduit à quelques intellectuelles, Julia Kristeva ou Hélène Cixous.
58. Pour une typologie détaillée des multiples catégories de féministes, voir les travaux de chercheuses québécoises alliant sérieux de l'analyse et puissance de la synthèse : Francine Descarries-Belanger et Shirley Roy, *Le Mouvement des femmes et ses courants de pensée : essai de typologie*. Ottawa, Institut canadien de recherches sur les femmes, Les Documents de l'ICREF, n° 19, 1988. Toupin, L., *Les Courants de pensée féministe*, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine, Montréal, 1999, <http://bv.cdeacf.ca/bvdoc.php?no=84258&col=CF&format=htm&ver=old>
59. Werefkine, M., *Lettres à un inconnu (1901-1905)*, Klincksieck, 1999, p. 171.
60. L'historienne américaine Joan Wallach Scott a défini le « genre » comme l'« organisation sociale de la différence des sexes ». Les « rapports sociaux de sexe » (l'expression est de l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu, 1937-2014, dans un article de 1973, voir <http://julesfalquet.files.wordpress.com/2010/06/mon-art-ncm-fr.pdf>) sont le produit de représentations socialement et historiquement construites. Le sexe relève de la nature, le genre de la culture. Selon la philosophe américaine Judith Butler, le genre est un dispositif de construction et de déconstruction des masculinités, des féminités et des corps. Elle voit dans la différence des sexes une représentation, et dans le féminin ou le masculin une performance, une mascarade. Certaines, dont je suis, reprochent au mot « genre » de faire disparaître la notion de violence masculine, et d'éviter de penser l'oppression machiste. Selon la sociologue Marie-Victoire Louis, spécialiste des violences patriarcales, le mot est employé « pour justifier, légitimer l'absence de tout rapport de domination, de tout système de domination, de toute pensée de la domination, de toute domination. Et donc de tout pouvoir » (2005 – <http://www.marievictoirelouis.net/document.php?id=919&themeid=877>).
61. Vidal, C., Benoit-Browaeyns, D., *Cerveau, sexe et pouvoir*, Belin, 2005.
62. Dans *L'Amour en plus*, Flammarion, 1980, où elle démontre que l'amour maternel ne va pas de soi et qu'il a une histoire. Voir aussi *Le Conflit. La mère et la femme*, Flammarion, 2010.
63. De même, en 2008, elle a prétendu avoir, avec quelques amies, « fondé » le MLF en octobre 1968, alors que son groupe était seulement l'un de ceux qui ont constitué ensuite le mouvement. Le sigle « MLF » n'apparaît dans la presse qu'après la manifestation du

- 26 août 1970 (voir p. 16). En réponse à cette falsification, un collectif de féministes « historiques » organise tout au long de l'année 2010 une célébration riche et diverse des véritables « 40 ans du MLF ».
64. <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Fouque/184004>. Notice non signée.
65. Michelet, J., *La Femme*, 1859, Flammarion, 1981, p. 121. D'autres titres de chapitres sont tout aussi révélateurs : « La femme ne vit pas sans l'homme. » (1, IV), « La femme est une religion » (1, VI), « La femme comme ange de paix et de civilisation » (3, I).
66. Mounier, E., *Traité du caractère*, 1946, p. 156.
67. Montaigne, *Essais*, 3, 5 Sur des vers de Virgile, p. 127. Citation suivante : III, V, p. 79.
68. Hugo, V., *Quatre-vingt-treize*, éd. Laffont, collection Bouquins, Romans tome 3, p. 1058.
69. Gray, J., *Men are from Mars, Women are from Venus* : première publication aux États-Unis en 1992, suivie d'autres volumes déclinant le même thème, tous traduits en de nombreuses langues.
70. Antelme, R., *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1957, pp. 229-230.
71. Musset, A. de, *On ne badine pas avec l'amour*, II, 5.
72. Composée par Jean-Pierre Bucolo, elle figure sur l'album « Mistral gagnant ».
73. Date de la publication du livre de Françoise Gaspard, Claude Servan-Schreiber et Anne Le Gall, *Au pouvoir, citoyennes !* Le mot « parité » était répandu depuis plusieurs années dans les groupes féministes : de sa voix sonore, Anne Le Gall en défendait l'idée chaque fois qu'elle prenait la parole au cours d'une réunion. Étant syndicaliste, elle était familière de l'adjectif « paritaire ». Le concept de parité, avec la demande d'une loi, provient du courant G, qui groupait dès 1978 des féministes du parti socialiste (entretien avec Anne Le Gall, 6 avril 2011).
74. Réunie en 1910 à Copenhague, l'Internationale des femmes socialistes, fondée en 1907 par Clara Zetkin et Rosa Luxemburg, décide qu'une journée d'action sera organisée chaque année dans tous les pays pour servir notamment « à la propagande en faveur du vote des femmes ». En 1921, Lénine fixe la date au 8 mars pour commémorer le début de la révolution dite de février – 23 février 1917 dans le calendrier grégorien –, jour où des ouvrières manifestent dans la rue à Saint-Petersbourg.
75. « L'affaire DSK : le privé est bien politique », *Le Monde*, 2 août 2011.
76. Éd. des femmes, 1994.
77. Nasreen, T., *De ma prison*, trad. Pascale Haas, éd. Philippe Rey, 2007, p. 129.
78. Nasreen, T., Fourest, C., *Libres de le dire. Conversations mécréantes*, Flammarion, 2010, p. 291.
79. *King Kong Théorie*, Grasset, 2006 (conclusion).
80. Les principaux textes de Christine Delphy sont rassemblés dans *L'Ennemi principal*. I. *Economie politique du patriarcat*, Syllepse, 1998 ; II. *Penser le genre*, Syllepse, 2001.
81. Dans son pamphlet *Les Bas-bleus* (1878).
82. *Ms.*, juillet 1998, p. 72.
83. <http://viedemeuf.blogspot.fr/>, 31 août 2012.
84. « Hymne des femmes » (dernier couplet), *op. cit.*
85. *L'Union ouvrière*, 1843. Contrairement à l'opinion répandue, ce n'est pas Friedrich Engels qui a le premier exprimé cette idée, car sa formule célèbre « Dans la famille, l'homme est le bourgeois ; la femme joue le rôle du prolétariat » est postérieure de quarante et un ans. *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, 1884, Éditions sociales, 1974, p. 82.
86. Pour penser l'articulation ou « intersectionnalité » des oppressions à l'œuvre dans les rapports sociaux de sexe, de race et de classe, pour exprimer la manière dont ils se coproduisent et se reproduisent, la chercheuse française Danièle Kergoat a forgé le concept de

- « consubstantialité ». Cf. « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, sous la direction d'Elsa Dorlin, avec la collaboration d'Annie Bidet-Mordrel, Paris, PUF, Coll. Actuel Marx Confrontation, 2009, pp. 111-125.
87. Christa Wichterich, *La Femme mondialisée*, Actes Sud, 2000, p. 244.
88. Tract du collectif Rage de nuit, appel à la préparation d'une marche de nuit à Paris le 27 novembre 2010.
89. King, M. L., interview, *Playboy*, 1965, in *Je fais un rêve*, trad. Marc Saporta, Bayard, 1987, p. 107.
90. King, M. L., « Je vois la Terre promise », 1968, *ibid.* p. 251.
91. *Ce regard en arrière*, 2010, *op. cit.*, p. 206.
92. « Féministe assumée, revendiquée et prosélyte », se définit-elle dans une tribune publiée par *Libération*, 26 novembre 2010, après sa suspension par I-Télé de la présentation d'une émission politique, quand son compagnon Arnaud Montebourg annonce sa candidature aux primaires socialistes pour l'élection présidentielle de 2012.
93. « Être féministe, c'est être debout et parler au nom de celles qui ne peuvent parler ni se défendre », in Florence Rochefort et Alexie Lorca, *Femmes du XXI<sup>e</sup> siècle*, Aubanel, 2010, p. 150.
94. « Je suis féministe – discrète mais militante » (interview, *Elle*, 30 septembre 2002).
95. Réponse : oui (*Elle*, 22 janvier 2010). Pouvait-on en douter ?
96. [http://www.huffingtonpost.com/naomi-wolf/jaccuse-sweden-britain-an\\_b\\_795899.html](http://www.huffingtonpost.com/naomi-wolf/jaccuse-sweden-britain-an_b_795899.html)
97. Valenti, J., article dans *The Nation*, cf. *Courrier International*, 14 octobre 2010.
98. Fondé en 2009, le magazine féministe et humoristique *Causette* a pour devise « Plus féminine du cerveau que du capiton ».
99. Illustré jusqu'à nos jours par les dessins humoristiques de Franziska Becker, *Emma* a été fondé en 1977 par Alice Schwarzer (née en 1942). Son nom vient du mot *Emanze*, émancipée, désignation parfois péjorative des féministes depuis les années 1920. Sous-titre : « *Das Magazin von Frauen für Menschen* » (le magazine des femmes pour des êtres humains). En 2011, il tire à soixante mille exemplaires (cf. Frédéric Lemaître, « Les combats d'une féministe, *Le Monde*, 15 novembre 2011). Autre magazine pionnier en Europe : le néerlandais *Opzij*, lancé en novembre 1972 et toujours publié.
100. Schwarzer : cf. Frédéric Lemaître, *Le Monde*, 14 septembre 2010. Brunner : cf. Laure de Gonneville, *La Croix*, 23 septembre 2010.
101. Élisabeth Badinter défend la prostitution au nom du droit des femmes à disposer de leur corps, tandis que Sylviane Agacinski dénonce la marchandisation du corps des personnes les plus vulnérables. La première s'oppose à la parité au nom de l'universalité, la seconde l'approuve avec l'argument de la différence des sexes.
102. Présidée par Fadela Amara jusqu'à son entrée en 2007 au gouvernement, à la demande de Nicolas Sarkozy.
103. Oui, « pauvres ». Je déteste les euphémismes comme « modeste » ou « défavorisé ». De même, j'emploie « riche » plutôt qu'« aisé » ou « privilégié ». Être féministe, c'est aussi appeler les choses par leur nom, et non noyer le poisson dans des termes vagues comme « diversité », qui ne veut rien dire.
104. Cofondée par Marie de Cenival avec la participation de la vidéaste Harriet Hirshorn qui conserve la mémoire des actions en les filmant. Son programme : « Être une femme, porter une barbe, ostensiblement, parmi les hommes de pouvoir. Consentir en silence à la suprématie des hommes et semer la confusion des genres. »
- La citation est extraite d'une intervention de La Barbe lors d'une soirée-débat organisée par Confrontations, association d'intellectuels chrétiens, 12 avril 2012.

105. Voir l'excellent article de Mélissa Blais, Laurence Fortin-Pellerin, Ève-Marie Lampron et Geneviève Pagé, « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 141-162. <http://id.erudit.org/iderudit/017609ar>
106. Je lui ai donné les miennes, ainsi que celles des Chiennes de garde.
107. Delphy, C., « Retrouver l'élan du féminisme, Avancer quand même », 30 juillet 2010, in *Le Courrier de la Marche Mondiale des Femmes contre les Violences et la Pauvreté*, n° 166, 21 septembre 2010.
108. *Le Monde diplomatique*, mai 2004.
109. Blixen, K., « *Un discours de clôture avec quatorze ans de retard* », conférence radio, 11 janvier 1953, trad. Régis Boyer, *Des femmes*, 1987, p. 276-277.
110. Roy, A., discours au Forum social mondial, Porto Alegre, 2001, in Rebeck, J., *Ten thousand roses. The Making of a feminist revolution*, Penguin Canada, 2005, p. 257.
111. Mandela, N., *Un long chemin vers la liberté*, trad. Guiloineau, Fayard, 1995.
112. Merci à David Guitton qui a bien voulu rechercher le passage, p. 231 de l'édition du Livre de poche : « Un objet brun et velu [...] [s'] approcha [d'une main d'enfant], en hésitant. C'était un gros doigt jauni par le tabac ; il avait, près de cette main, toute la disgrâce d'un sexe mâle [...] »
113. Avant de devenir écrivaine, j'ai cherché ma voie, fait des traductions à la maison, et occupé quelques mois un emploi salarié.
114. Si vous pensez que ces témoignages datent, en voici de récents, parmi bien d'autres récits de machisme ordinaire collectés sur le blog <http://viedemeuf.blogspot.com/>  
 « Un jour où il faisait beau et chaud, j'étais de bonne humeur, je venais de changer de coupe de cheveux. Je décide de me mettre en petite jupe (avec un legging) et de me maquiller un peu. Bref, je sors, traverse un quartier que j'ai l'habitude de traverser, passe devant une bande de garçons et là j'entends : "C'est combien ?" » (11 août 2011).  
 « Aujourd'hui mon groupe d'amies et moi apprenons le décès d'un ami commun dans un accident de voiture. Un peu sous le choc, nous discutons dans la rue en nous appuyant contre le mur. Une voiture est passée bruyamment la vitre baissée, un homme hilare nous hurlant dessus : "C'est combien ?" Malaise palpable et pleurs pour certaines d'entre nous. » (9 août 2011). Voir aussi le site <http://france.ihollaback.org/> qui recueille des réactions au harcèlement de rue, et propose des stratégies.
115. Je refuse de les appeler « clients », ce qui valide une analyse économique : ce sont des prostitueurs.
116. Moi, je les appelle des femmes.

## Conclusion

# Comment je suis devenue une féministe accomplie

Vraiment féministe, je le suis devenue à quarante-six ans, quand j'ai cessé d'employer une femme de ménage, pour une raison de principe. Laisser une personne étrangère pénétrer dans mon intimité me dérangeait, la payer pour nettoyer mes saletés me mettait mal à l'aise.

J'habite alors avec mes quatre enfants adolescents, et j'emploie une jeune Espagnole pour faire, quatre heures par semaine, le ménage des pièces communes.

Élever mes enfants signifie pour moi leur apprendre à progresser en autonomie, donc à devenir responsables. Inutile de compter sur l'autre : c'est à chacun-e de faire son lit, ranger ses affaires, préparer son cartable et ses vêtements pour le lendemain. Ils peuvent partir tranquilles pour l'école, assurés que jamais je n'entrerai dans leur chambre en leur absence ; je n'aurai donc pas l'indélicatesse de lire leur journal mais pas davantage la tentation d'y passer l'aspirateur.

Courses, repas, vaisselle, linge, ménage, poubelles : après de nombreuses discussions, nous sommes parvenus à organiser entre nous une répartition à peu près équitable du travail de la maison.

Un jour, la jeune Espagnole rentre dans son pays, et je décide de mettre ma vie en accord avec mon féminisme. Les enfants et moi réorganisons le programme des corvées.

Quand ils quittent la maison, je m'installe dans un appartement plus petit.

Je nettoie mes saletés moi-même. C'est un choix politique.

Vivre en féministe, c'est gagner en autonomie. Chaque jour, j'y travaille. Il y a bien assez de besoins vitaux : pourquoi s'en créer d'autres ?

Faire le ménage est une excellente activité physique, et c'est mon seul sport. Tant que je serai en bonne santé, je continuerai. Si je deviens dépendante, je demanderai de l'aide.

Dans ce domaine aussi, la lumière m'est venue du Nord. En Suède, un idéal égalitaire s'est répandu depuis la guerre : les gens ayant assez d'argent pour payer une aide ménagère assument eux-mêmes les corvées domestiques.

Les pays nordiques concentrent l'effort public, et les subventions qui l'accompagnent, sur les soins et les services indispensables aux personnes dépendantes, d'où le développement du secteur d'action sociale. Ce qui relève du confort est laissé au libre jeu du marché, avec pour conséquence un coût élevé pour des tâches qu'on pourrait faire soi-même.

La journaliste britannique Rebecca West l'avait énoncé au début du XX<sup>e</sup> siècle : « *Le grand ennemi du féminisme, c'est que les hommes n'aiment pas les travaux ménagers, et que les femmes n'aiment pas les travaux ménagers.* » Qui va récupérer les toilettes ou les casseroles, et selon quelle répartition ? Ces questions, toujours d'actualité, restent au cœur du féminisme, et sont la pierre de touche de sa mise en pratique ; bien souvent, elles empoisonnent la vie quotidienne des personnes qui cohabitent.

La révolution féministe a déjà commencé à transformer notre monde, mais l'égalité des droits, la libération de la sexualité ou la représentation politique n'étaient que des broutilles. Le noyau le plus dur de l'oppression patriarcale est à peine entamé : les corvées domestiques, les soins aux enfants et aux parents dépendants. Les progrès sont désespérément lents : en France, où seuls 12 % des ménages paient pour une aide ménagère, les hommes laisse peser sur les femmes une surcharge de travail gratuit qui se monte à plusieurs heures par jour.

Si les résistances à l'amour libre, au mariage des homosexuels ou au droit à l'avortement semblent coriaces, c'est qu'on n'a pas encore mesuré la force d'inertie de ceux, hommes et femmes, pour qui le travail de la maison incombe évidemment aux femmes, « parce que c'est comme ça ».

Beaucoup de tâches peuvent être groupées et assurées à l'extérieur dans un cadre professionnel ou collectif : dès 1917, la dirigeante communiste russe Alexandra Kollontaï proposait buanderies et cantines d'immeubles ; mais pour ce qui relève de l'intérieur, de l'intime, n'est-ce pas à chaque personne – en bonne santé – de s'occuper de ses affaires et de nettoyer sa saleté ?

En quelques générations, les machines, lave-linge ou four à micro-ondes, et les produits du commerce, plats surgelés ou tissus infroissables, ont réduit le temps nécessaire à certaines corvées matérielles. Néanmoins,

le ménage et surtout les soins aux enfants demandent toujours autant de temps.

Presque toutes les femmes de ménage et les nourrices sont des immigrées, parfois payées au noir ; leur travail, fondé sur un savoir-faire considéré comme féminin et naturel, est précaire, peu valorisé socialement et sans perspectives.

Pour des tâches de même nature, le métier d'aide au domicile de personnes dépendantes demande davantage de qualifications, rend possible un parcours professionnel dans des services sociaux, avec une formation, et comporte un aspect relationnel gratifiant. Travailler en tissant des liens avec une personne qui a besoin d'assistance est différent de nettoyer une maison vide sans en rencontrer les occupants, situation dans laquelle l'argent accentue l'oppression sexiste, raciste et classiste.

Progresser vers l'égalité, c'est partager équitablement entre hommes et femmes les corvées domestiques et les soins aux proches.

### **« Mais qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? »**

Elle dit, la voix reconnue,  
Que la bonté c'est notre vie,  
Que de la haine et de l'envie  
Rien ne reste, la mort venue.  
Elle parle aussi de la gloire  
D'être simple sans plus attendre,  
Et de noces d'or et du tendre  
Bonheur d'une paix sans victoire.

Paul Verlaine, *Sagesse*